

Pauline Pucciano

L'ARCHIPEL

JUIN 2003

Avenant à l'arrêté de changement de résidence des citoyens n° Q18705, Q24347 et R00896

De : Chef de la communauté de classe 4 n° 37

A : Chef de la communauté de classe 1 n° 203

Objet : Eléments utiles au transfert des dossiers

Suite à l'effacement de leur mère (citoyenne n° M 45405), pour cause de dissidence avérée, les citoyens susnommés ont été l'objet d'une surveillance particulière. De fréquents changements de résidence ont été décidés pour éviter à ces citoyens de lier des contacts trop durables, ainsi que pour permettre de tester leur adaptation.

La citoyenne n° Q18705, dite « Albe », souffre d'une pathologie mentale sérieuse (cf. dossier médical ci-joint) de type paranoïaque. Un maintien de son état a toujours été jugé souhaitable afin qu'elle ne divulgue pas les informations qu'elle détient probablement au sujet de la Dissidence.

Le citoyen n° Q24347, dit « Melchior », et la citoyenne R00896, dite « Hannah », ont toujours manifesté quant à eux de grandes aptitudes intellectuelles et sociales, se sont adaptés avec docilité et facilité dans toutes leurs résidences. Ils semblent avoir respecté l'Ordre de silence au sujet de leur mère et n'ont jamais tenté d'investigations suspectes.

Concernant le citoyen n° Q24347 : à cause de ses aptitudes particulières, il continuera à recevoir de mon bureau son travail personnel. Pour celui de ses sœurs et pour tous les autres Ordres, vous êtes désormais en charge.

La demeure qu'on leur avait assignée était d'une splendeur ironique. Pourtant, quelle que fût leur répugnance première; quelques défiants, terrifiés peut-être, qu'ils fussent, au seuil de ce palais marin, aucun d'entre eux ne fut capable de résister à l'alchimie puissante du lieu.

L'ensorcellement des gloires mortes imprégnait les dalles et les mosaïques des bassins - les découpes fantasques de la pierre, soudain sublimée en des grâces aériennes, rappelaient malgré elles les passions errantes, les décadences, les murmures jaloux d'autrefois. Ce n'était pas pour rien, sans doute, qu'ils eurent tous trois l'impression d'entrer sur la scène d'un théâtre - d'un théâtre dont le décor au luxe insolite, par l'extrême éclat de sa beauté, préparait au mystère encore impénétrable du dénouement. Les statues, qui habitaient les couloirs, les antichambres et les patios, et que l'on rencontrait sans cesse, comme un public de pierre disséminé en cette immense scène, projetaient un peu partout leurs ombres et leurs silhouettes un peu trop humaines.

Melchior songea à plusieurs reprises - à certaines imperfections de la pierre, à d'insensibles variations dans l'ocre lumineux des parois, ou à la dimension suspecte de certains miroirs - qu'un tel palais ne pouvait pas exister sans les coulisses obscures d'un univers secret, organisé en un labyrinthe de portes dérobées et de passages parallèles. Il crut par moments surprendre, sur le visage livide de sa sœur aînée, les progrès d'une idée semblable, et se jura de feindre, au cas où elle viendrait à lui en parler, de trouver l'idée parfaitement ridicule.

Albe avait en elle trop de terreurs indicibles pour supporter l'expression d'un simple soupçon - il savait qu'elle évoluait sur la corde effilée, et erratique, d'une psychose paranoïaque qui finirait par lui faire perdre l'équilibre. Il éprouvait une certaine amertume à contempler son visage déjà sur le point de faner, rongé de l'intérieur par le malheur et par le temps. Mais il se sentait sec, à son égard. Sa pitié ancienne s'était insensiblement muée en une exaspération cruelle.

Ils se perdirent les uns les autres durant la visite, lorsque le silence, hanté par le bruit entêtant de la mer, eut étranglé les paroles inutiles. Le lieu ne se prêtait pas, d'ailleurs, à un échange d'impressions. Il vous prenait à part pour une possession exclusive, s'offrant dans une violente intensité de sensations.

Melchior, qui était seul depuis un temps incertain, se laissait mouvoir comme par une drogue, essayant à la fois de devenir familier de cette architecture, et d'en demeurer le plus étranger possible, pour ne rien perdre de sa majesté subtile. Il reprit conscience sur une sorte de balcon, noyé

dans la douceur extrême du soir, devant la mer. L'air était si calme, et si tiède, qu'il n'avait pas même eu la sensation de sortir au-dehors - dans l'île, c'était à l'intérieur comme à l'air libre la même beauté rassurante, paisible, qui envahissait sans cesse le corps et l'esprit, le même philtre répandu dans l'atmosphère, comme un gaz impondérable.

Il entendit des voix provenant, lui semblait-il, de l'étage au-dessous. Il regarda par la balustrade, et ses yeux s'arrêtèrent malgré eux sur une perspective immobile, dans laquelle une rampe courbée épousait lascivement un branchage couvert de fleurs. Le spectacle était de nature à le faire douter de ce qu'il avait entendu - comme s'il était inconcevable que le moindre événement survînt. Il tressaillit légèrement quand il perçut une présence à ses côtés, et, en l'espace d'un instant, sa langueur se dissipa totalement.

- Je ne vous ai pas fait peur, j'espère ?

L'homme devait avoir un peu plus de cinquante ans, et souriait, à travers sa barbe, d'un air débonnaire. Melchior lui sourit en retour, et lui serra la main.

- Non, j'étais seulement en train de contempler la vue.

L'homme, avec une pointe de fierté propriétaire, embrassa le vue à son tour.

- Vous vous plairez sûrement ici. Nous jouissons d'une telle qualité de vie... Mais je ne me suis pas présenté - je m'appelle Gautier. Et je me targue d'être le plus fin gastronome de la communauté, ajouta-t-il en se tapant amicalement sur le ventre.

Melchior sourit.

- Je suppose que vous avez quelque chose à me remettre ?

- Oui. J'ai déjà vu vos sœurs... Voici.

Il présenta à Melchior un coffret dont le contenu était -ne pouvait qu'être - un terminal personnalisé. Melchior le saisit, en se demandant vaguement quels ordres, quelles informations il pouvait d'ores et déjà receler.

- Je n'ai reçu aucune précision supplémentaire, ajouta Gautier. Il va falloir vous débrouiller comme ça, dit-il en riant, mais ne vous inquiétez pas, nous sommes tous à la même enseigne!

Melchior sourit à nouveau, de manière plus appuyée cette fois. Il était toujours de bon ton d'apprécier les plaisanteries au sujet de l'Autorité. En levant les yeux, il aperçut la silhouette gracieuse de sa sœur cadette.

- Hanna! dit-il.

Hanna, d'un pas dansant, et avec une expression de joie sans mélange, s'approcha de lui en souriant.

- N'est-ce pas splendide, Melchior ?

Melchior acquiesça de la tête. Il avait toujours admiré l'extrême capacité au bonheur de sa petite sœur. Elle avait toujours été dénuée de la sensibilité prophétique d'Albe, et de cette sorte d'acuité intellectuelle qui caractérisait Melchior. D'eux trois, elle était sans doute la seule à vivre, et il en concevait une condescendance teintée de jalousie.

- Je suis ravi de vous voir dans de telles dispositions, dit Gautier.

Hanna lui adressa un regard lumineux, qui alluma dans les yeux légèrement exorbités de Gautier un éclair de concupiscence.

- Quand allons-nous rencontrer l'ensemble de la communauté ? demanda-t-elle.

- Mais, si cela peut vous faire plaisir, nous organiserons une réception dès que possible...

- C'est une excellente idée, dit Melchior... En attendant, si vous voulez bien m'excuser, j'aimerais m'installer... quelque part.

- Oh! Il me semble que vous avez le choix des chambres, dit Gautier en riant.

- Tu peux même en prendre douze, ajouta Hanna, du moment que tu me laisses la chambre ronde de la tourelle. J'ai décidé qu'elle était pour moi.

Melchior s'inclina avec une révérence un peu moqueuse, et commença à s'éloigner.

- Au plaisir, Gautier, dit-il cordialement.

- Nous aurons sans doute l'occasion de nous revoir avant longtemps!

Sans doute, pensa Melchior en composant son sourire de sortie. Ce sourire s'évanouit instantanément dès qu'il fut hors de vue, sans qu'il en eût conscience, d'ailleurs. Ces sourires que l'on portait comme des masques étaient l'une des habitudes sociales les plus anciennes de l'Archipel.

La lumière avait légèrement décliné dans le palais, et Melchior, dans ce monde basculant vers l'obscur, pensa à Albe. Elle devait être immobile quelque part, figée, emplie d'effroi.

Il chassa son image avec colère, et arpenta ce qui lui parut être des centaines de mètres de galeries et de salles, avant de retrouver la pièce qu'il désirait occuper.

Il s'agissait d'une vaste chambre octogonale, très excentrée, dont la quasi-totalité des murs donnait sur le jardin - les surplombant d'une hauteur rassurante. Il se souvint qu'Hanna avait naturellement élu domicile dans un lieu un peu similaire, et songea qu'ils n'auraient jamais pu choisir l'une des pièces centrales, parce qu'elles étaient environnées par une enfilade de portes, de passages, d'escaliers, si oppressante, qu'ils ne se s'y seraient jamais sentis en sécurité.

Albe devait pleurer quelque part, au milieu de cette construction qui matérialisait horriblement ses angoisses.

- Albe ? cria Melchior.

Sa voix résonna, dérisoire, dans l'immense silence du palais.

Il décida de remettre à plus tard la scène pénible qui l'attendait - il faudrait partir à sa recherche dans le dédale, puis soutenir la vision de sa terreur, et enfin la prendre dans ses bras, et lui parler, lui parler jusqu'à l'écoeurement, jusqu'à l'épuisement du sens, afin qu'elle se calme. Sa curiosité était trop grande pour supporter un tel délai - il ouvrit le coffret, non loin de la fenêtre, et en sortit précautionneusement la machine. C'était un modèle récent, encore plus miniaturisé, et plus performant, sans doute. Il fit assez compulsivement les quelques manipulations nécessaires à son identification et au déverrouillage de ses données personnelles.

Le message de bienvenue était laconique. *“ Prenez vos quartiers et respectez les usages du lieu. Acceptez de rencontrer la communauté - évitez de nouer toute relation particulière avec le vieillard. Continuez à veiller sur votre sœur aînée, elle ne doit apporter aucune perturbation à la communauté, et vous en êtes garant. Ne prononcez le nom de votre mère devant personne. Pour ce qui est de votre travail, vous recevrez quotidiennement désormais un dossier à traduire dans les quatre langues que vous maîtrisez. Une note de synthèse finale vous sera demandée au terme de votre étude.”*

Melchior relut le message quatre fois. Il lui semblait que le style en était légèrement changé. Peut-être était-ce une autre personne qui gérait son cas, à présent qu'il était sur l'île. Peut-être la rédaction de certains ordres était-elle déléguée.

Albe... Il se leva, éteignit l'ordinateur, et partit à sa recherche. Le palais était maintenant franchement sombre - seules quelques fenêtres éclairées, comme des phares illuminant un

labyrinthe de récifs, projetaient leurs lueurs sur les statues, les pierres, les branchages, tous noirs.

Melchior trouva Albe tout en haut du palais, là où les dimensions plus étroites redevenaient humaines. Elle était adossée dans un coin de la pièce et regardait autour d'elle. Il était impossible de dire depuis combien de temps.

- Je ne veux pas vivre ici, Melchior, supplia-t-elle.
- Nous n'avons pas le choix. Ce n'est pas si terrible.
- Toutes ces pièces, Melchior... tous ces recoins meublés de choses étrangères, toutes ces portes... Pourquoi nous a-t-on installés ici ?
- Voudrais-tu t'installer à côté de ma chambre ? proposa-t-il.
- Oui, souffla-t-elle. Chut ! Tu entends ?

Melchior se sentit plus agacé qu'il ne l'aurait voulu.

- Quoi ?
- Des bruits de pas, chuchota-t-elle. On marche dans un couloir, là-bas, on se rapproche...
- C'est probablement Hannah, dit-il à voix haute. Hannah ?

Hannah apparut, ravie.

- Ah, enfin je vous trouve !

Albe se détendit un peu, mais continua à prêter l'oreille aux bruits extérieurs. Hannah avait les yeux qui brillaient.

- Vous avez vu ce luxe ? Il y a des meubles anciens, partout, de la vaisselle fine, des jouets, du linge, même des bijoux dans certains coffrets !

Melchior souriait.

- Nous voici donc châtelains... Franchement, cette résidence est la plus belle qu'on nous ait jamais attribuée...
- Nous étions mieux à Asteria, dit Albe.
- C'était minuscule ! se récria Hannah. Croyez-vous que c'est une sorte de récompense ?
- Tu es naïve, dit Albe sentencieusement. C'est un piège, c'est certain. nullement besoin d'une demeure aussi grande – je suis sûre qu'il y a une intention cachée derrière ce choix.

Hannah et Melchior échangèrent un regard exaspéré, mais ne rebondirent pas.

- En tout cas, tu dois être contente, reprit Hannah en s'adressant à sa sœur. L'île est toute

petite, et la communauté ne doit pas être bien nombreuse.

- Et alors ? Pourquoi faudrait-il que cela me réjouisse ?
- Hannah voulait simplement dire que l'atmosphère serait plus détendue, plus familiale.

Albe sourit d'un mauvais sourire.

- Détendue, familiale... Vous ne comprendrez donc jamais ? Je ne supporterai pas un autre changement de résidence, ajouta-t-elle à voix basse, sur un ton plein d'effroi. C'est trop dur.

Hannah la prit par la main.

- Les Ordres sont les Ordres, dit-elle.

Albe la regarda longuement.

- Oui, répéta-t-elle. Les Ordres sont les Ordres.

Puis elle consentit à redescendre, et à déballer ses affaires dans la chambre contiguë à celle de Melchior.

Les villas de l'île n'étaient pas très espacées, mais l'escarpement de la côte et la luxuriance de la végétation les cachaient à la vue les unes des autres. Gautier résidait dans un manoir aux dimensions modestes, mais d'une facture remarquable, au fond d'un parc.

Olga, sa femme, était vêtue ce soir-là d'une improbable parure brillante, d'un violet profond, qui accusait son teint brûlé, ses rides, et la blondeur de ses cheveux artificiels. Elle n'avait pas décroché son bras de celui de Melchior, depuis qu'elle lui avait été présentée, et l'abreuvait d'une continuelle logorrhée - parlant tour à tour de la réception, de la saison, de son enfance, et revenant régulièrement à la joie que lui inspirait l'arrivée d'une nouvelle fratrie. La légèreté de ses propos semblait assortie à l'exubérance de sa robe, à l'ostentation de son hospitalité - Melchior, sans cesser d'observer les règles d'une parfaite bienséance, avait cessé de l'écouter depuis un certain temps déjà lorsqu'ils eurent fini la visite du parc, et que leurs pas les ramenèrent vers l'entrée du Manoir.

Plusieurs personnes semblaient être arrivées; Melchior entendit une musique aux accents argentins qui provenait du hall ou du salon. Gautier, sur le pas de la porte, l'air paisible et fatigué, les attendait.

- Olga, veille à ce que les sœurs de notre ami ne manquent de rien, veux-tu ?

- De quoi veux-tu qu'elles manquent ? répondit-elle. Ni de vin, ni de mets raffinés, ni de compagnie, n'est-ce pas ? Allons, Melchior, c'est à regret que je vous rends votre liberté; entre nous, j'ai toujours préféré la compagnie des hommes à celle des femmes, et j'espère que vous ne m'en voudrez pas si je vous avoue que vous m'intéressez beaucoup plus que vos sœurs!

- Je ne saurais en vouloir à l'auteur d'un si charmant compliment, dit Melchior.

Olga éclata d'un rire évanescent, qui jurait avec son âge, et s'engouffra à l'intérieur dans un mouvement d'une singulière vivacité.

- Vos sœurs sont des personnes fort agréables, observa Gautier.

- Très, en effet, répondit Melchior.

- La plus jeune est peut-être plus liante, moins réservée.. Je suis sûr qu'elle n'aura aucun mal à se faire des amis dans l'île.

- Hannah ? Oh oui, elle est un exemple parfait d'adaptation sociale... Intuitive, ouverte, correctement éduquée. Et passablement jolie, je crois.

Gautier eut un sourire de connivence.

- Je vois que votre qualité de frère n'altère pas votre jugement... Votre sœur aînée... comment s'appelle-t-elle ?

- Albe.

- Oui, Albe. Un prénom ravissant, soit dit en passant... Elle semble plus...

- Timide, coupa Melchior.

- C'est cela, timide.

Gautier le regardait avec une sorte d'indiscrétion, comme pour l'exhorter à quelque confiance.

- Tout le monde est-il arrivé ? demanda Melchior en changeant de ton.

Gautier mit un certain temps de délai avant de répondre.

- Oui, dit-il en regardant du côté du parc. Je vois les derniers qui approchent...

- Eh bien, si vous me le permettez, je vais voler au secours de ma sœur. Sa timidité naturelle doit être exacerbée par la circonstance...

- Faites, cher ami, faites... Mais je crois l'avoir laissée en de bonnes mains. Elle discutait avec ma fille Klara lorsque je l'ai quittée.

Melchior sourit, et passa dans le hall. L'élégance des murs, ici, était partout contredite par le goût tapageur de la décoration - ce qui rendait le lieu un peu moins beau, et un peu plus vivant, que ce qu'il était conçu pour être. Les tentures chatoyantes et les artefacts divers ne furent pas cependant ce qui attira l'attention de Melchior; il remarqua à peine, aussi, les groupes formés de part et d'autre du vaste espace central, et dérogea à son habituelle analyse systématique de l'échiquier social - car ses yeux avaient été retenus dès l'abord par un couple qui dansait, avec un art qui frisait l'impudeur, sur la musique presque tragique qu'il avait entendue.

Les jambes de la jeune femme, dont on devinait la perfection du galbe à travers le mouvement perpétuel qui empêchait de les fixer, s'enroulaient et se déployaient autour de l'homme en un va-et-vient à la fois sensuel et sans espoir; les deux corps tendus se faisaient face en une violente et sombre mise en scène du désir, et leurs visages ivres, mais graves, irradiaient comme s'ils avaient atteint un point ultime de possession mutuelle et de désespérance.

Melchior désira cette femme dès qu'il la vit, et sut qu'il l'aimerait plus passionnément qu'aucune autre - et il s'attarda à son spectacle comme pour prolonger cet instant singulier et suspendu où il la possédait déjà, lors même, il le savait, qu'il n'était encore pour elle qu'une

silhouette anonyme et inerte entr'aperçue au bord de son champ de vision. Son regard errant l'effleurait sans cesse sans jamais s'arrêter sur lui - et il eut soudain envie, dans les sanglots obsédants des violons, d'être couvert de lumière, pour l'obliger à le regarder. Mais il dut attendre que la musique, en un accord final d'un suprême orgueil, pétrifie leurs corps exaspérés. Là, seulement, dans la nudité du silence qui était revenu, elle tourna la tête vers lui, et le considéra un instant de ses yeux inquiets.

- Je vois que vous êtes fasciné, comme nous le sommes tous, mon cher! C'est vrai qu'ils sont tellement beaux...

Melchior, tressaillant intérieurement, se retourna cependant avec souplesse et aménité. C'était Olga, qui, avec une pointe d'ironie, l'observait, sans doute depuis un moment.

- On ne peut pas douter, en les voyant danser, qu'ils soient aussi amants dans la vie, remarqua Melchior.

- En effet, ils le sont, dit Olga avec un laconisme qui ne lui était pas familier. Elle s'appelle... Serena.

Melchior la regarda - la vieille femme avait une expression des plus aiguës et des plus impénétrables.

- Ne me présentez-vous pas à tout ce petit monde ? demanda Melchior en souriant.

- Oh si, j'en mourais d'envie, mais je respectais votre admiration, ô combien légitime... Il est vrai que nous sommes blasés, ici, et que les évolutions de Serena et de Brug n'émeuvent plus grand monde lors de nos réceptions. C'est si bénéfique, voyez-vous, un peu de sang neuf... cela nous rajeunit tous, nous redonne la vigueur d'antan.

Melchior ne put s'empêcher de noter le caractère éminemment vampirique de la métaphore, mais n'en fit pas la moindre remarque. Une dizaine de personnes étaient maintenant autour de lui, à quelques mètres - et la nécessité de tenir son rôle retomba sur lui comme un couperet.

L'allée qui les ramenait chez eux était couverte d'un sable fin où leurs pas ne laissaient aucune empreinte. La nuit, infiniment étoilée, comme une fenêtre ouverte, laissait couler dans leur esprit un peu de l'ordre immémorial et froid de l'univers, et dissipait en eux les vapeurs rémanentes de l'alcool et du monde. Albe levait la tête, souvent, comme pour puiser un peu de force dans la contemplation de l'immobilité astrale; Hanna était parfois secouée d'un petit rire qu'elle ne prenait pas la peine d'expliquer, et Melchior, le dernier, entêté par les parfums exaltés des fleurs, essayait en vain de revenir à lui.

La mer, profondeur obscure, immense, invisible, se livrait à de vagues miroitements ainsi qu'à des bruits frémissants, comme un corps endormi.

Albe leva la tête une fois de trop, et Hanna éclata de rire.

- Pourquoi regardes-tu le ciel ? demanda-t-elle. Tu as peur qu'il s'écroule ?

- Non, dit Albe très sérieusement. Au contraire.

Hanna soupira.

- Les étoiles m'ennuient, dit-elle. Melchior ?

La voix vivante de sa soeur le sortit de son hypnose.

- Oui ?

- Parlons un peu de cette soirée, veux-tu ?

Melchior allongea le pas pour se trouver à côté d'elle, dans son aura.

- J'ai particulièrement apprécié la famille de nos hôtes, déclara Hanna sentencieusement. Lui, d'une jovialité presque suspecte; elle, hystérique - et les enfants, complètement renfermés. Tu as remarqué que le fils n'a pas dit un mot ? Pas un - je n'ai pas entendu le son de sa voix.

Melchior se souvint, à cette évocation, d'un jeune homme assez beau, au regard transparent, que Gautier lui avait présenté assez rapidement comme son fils.

- Et la fille ? demanda-t-il. Albe, tu as parlé avec elle, je crois ?

- Elle est étrange, dit Albe simplement. D'une douceur qui finit par vous mettre mal à l'aise.

Melchior songea que toutes les caractéristiques des gens finissaient toujours par mettre Albe mal à l'aise, mais il ne dit rien.

Ils s'approchaient du palais, dont les dômes et les coupes prenaient sur ce fond étoilé une allure orientale. Ils se turent, saisis tous les trois, à des degrés divers, par le sentiment qu'on les

avait fourvoyés, et qu'ils ne rentraient pas *chez eux* - ils retournaient seulement dans ce sanctuaire dédié à un dieu inconnu, dont la pompe, les rituels leur étaient et leur seraient toujours totalement étrangers. Comme des profanes obligés d'assister à une cérémonie, ils entrèrent dans la gigantesque nef qui servait de hall d'entrée, et, d'un commun accord, se séparèrent. Leur ébauche d'intimité familiale était vaincue, sans le moindre combat, d'ailleurs, par la froide étrangeté des choses.

Melchior savait qu'il ne dormirait pas, cette nuit-là, que son cerveau, comme un insecte à qui son instinct assigne une tâche, allait analyser et digérer le temps qui venait de s'écouler, avec lenteur, avec méthode, avec cet appétit sans joie, mais sans limite, qui définissait depuis toujours son élan vers les choses.

Il n'avait pas parlé à Serena - et elle ferait exception à cette dévoration minutieuse. Il préférait lui laisser le sensuel rayonnement de son apparition.

Son amant, Brug, en revanche, allait subir les premières attaques. Il était assez séduisant, sans doute légèrement plus jeune qu'elle. Sa nonchalance générale, parfois traversée par les éclairs d'un cynisme fulgurant, lui conférait une certaine prestance. Il était extrêmement distant, dans ses silences prolongés aussi bien que dans sa parole, qu'il chargeait toujours d'une sorte de provocation; il cherchait à séduire sans se donner la peine de se rendre aimable, poussait les gens dans leurs retranchements sans attendre par ailleurs une réponse qui ne l'intéressait pas, et prenait un temps presque insolent pour observer les autres - pour leur imposer son regard prédateur.

Il avait pris le contre-pied exact de l'hospitalité de Gautier, et n'avait adressé la parole aux nouveaux-venus que pour les plaindre avec ostentation et les mettre en garde contre les maléfices qui les guettaient. Melchior l'avait évité, remettant à plus tard une opposition qui lui semblait déterminée à l'avance par leurs personnages respectifs, mais dont le théâtre et le moment n'étaient pas encore venus. Il entrevoyait ce qui séduisait Serena en lui - Brug avait compris qu'il fallait surprendre avant d'être surpris, prendre ce qui n'était pas donné. Il était libre - d'une liberté imprudente, qui lui donnait un dangereux sentiment de puissance, et qui finirait sans doute par le faire tomber.

Serena, après leur danse, l'avait laissé seul, lui adressant de loin en loin des regards lancinants, comme si elle cherchait à capter le seul regard de l'assemblée qui eût un sens pour elle.

Melchior ne l'avait vue sourire à son amant qu'une seule fois, et s'était juré de prendre ce sourire comme il prendrait le reste - un sourire à la fois langoureux et énigmatique, qui ressemblait à la porte close d'un espace inaccessible. Elle avait papillonné, légère et distante, parmi les groupes, avait échangé quelques mots souriants avec Hanna, mais n'avait parlé réellement qu'avec un vieil homme à l'allure exilée, qui devait être ce vieillard dont les ordres défendaient à Melchior de s'approcher. Serena paraissait le connaître et l'aimer, car elle lui avait fait l'honneur de sa présence à ses côtés jusqu'à ce qu'il prétextât son vieil âge pour quitter la réception. Personne d'autre n'avait semblé remarquer la présence de cet homme seul, d'une dignité fragile, dont la profondeur d'expression semblait révéler un état de souffrance. Personne d'autre que Serena n'avait proposé de le raccompagner chez lui. Léandri (il avait appris son nom incidemment) était un étranger.

Les autres personnes formaient pour l'instant dans l'esprit de Melchior une sorte de cour autour des personnages qui s'étaient naturellement distingués. Il en allait toujours ainsi, avec une régularité et une constance rassurantes. Les être lumineux plongeaient le cortège des autres dans une obscurité relative. On se souvenait mal de leurs visages; on ne connaissait pas la nature exacte de leurs liens de parenté. Ils étaient la pierre informe dont surgit la forme sculptée.

Melchior eut du mal à trouver le sommeil cette nuit-là, malgré le bercement du sac et du ressac et la tiédeur du vent qui agitait les rideaux. Il ressentait l'excitation particulière des débuts – même s'il ignorait encore quelle histoire allait l'absorber.

Manuel Scolaire « Ma Patrie », Géographie classe 10-12, Editions Nationales du Septentrion.

L'Archipel

Géographie physique : l'Archipel est comme son nom l'indique un immense chapelet d'îles de différentes tailles, se situant entre l'Océanie et l'Orient, dans l'Océan Extérieur. Le climat y est clément, tropical dans le Sud et méditerranéen dans le Nord. La plupart des îles sont d'origine volcanique, la faune n'y est pas particulièrement riche, contrairement à la flore.

Présence humaine : *On estime la population de l'Archipel à environ 75 millions d'habitants, avec une densité de population très hétérogène selon les îles. L'urbanisation quasi-totale des plus grandes îles contraste avec les milliers d'îles quasi-désertes. On estime que les trois quarts de la population occupent environ 20% du territoire.*

Niveau de vie : *L'Archipel est l'une des dictatures les plus riches. Les habitants vivent en quasi-totalité dans la plus grande aisance. Leur niveau d'éducation est extrêmement élevé, comparable seulement à celui du Septentrion. L'Archipel est la seule dictature où les ordinateurs n'ont pas été détruits, et où les habitants continuent d'avoir accès au Réseau Virtuel Mondial.*

Gouvernement et organisation sociale :

Le maître de l'Archipel est actuellement Nebelwir.

Aucun gouvernement physique ne maintient la structure sociale en place. Le gouvernement, plus connu en Archipel sous le nom d'Autorité, utilise uniquement les moyens de communication virtuels. Chaque citoyen est ainsi relié avec ses supérieurs par le biais de son ordinateur personnel. Il reçoit des Ordres, ainsi que du travail à fournir, quotidiennement. Aucun code pénal, aucune administration d'aucune sorte n'existent en Archipel. Les moyens de surveillance et de répression demeurent très opaques.

Politique extérieure :

Contrairement aux autres puissances majeures, l'Archipel ne fait partie d'aucune alliance militaire, et affecte depuis des dizaines d'années une totale neutralité en matière de politique étrangère.

Le désordre de Serena ne menaçait jamais d'étouffer l'espace ou de faire advenir un règne chaotique; comme un frisson parcourant les choses qui l'entouraient, comme un souffle presque imperceptible qui ne parvenait à faire tomber que les essences légères, il était au contraire le signe d'une sorte de luxuriance. Ses objets, à qui elle vouait pour la plupart une affection sensuelle, n'étaient jamais tout à fait à leur place, et pourtant jamais déplacés; il y avait toujours sur son passage une traînée de foulards, de bijoux, de papiers, qui pleuvaient d'elle comme des pétales détachés par le vent. Elle regardait souvent son désordre, qui lui semblait être l'empreinte de son rapport constant avec le monde - elle aimait à rester parfaitement immobile dans cet espace animé d'elle-même.

En ce début d'après-midi qui s'annonçait d'une lenteur mortelle, elle attendait ainsi, immobile, calme, sans rien faire, au milieu de vêtements essayés puis jetés qui faisaient comme une marelle de couleurs autour d'elle. Elle savait que Brug devait venir la rejoindre - elle savait que son immobilité allait prendre fin, que quelque chose allait alors la mouvoir du plus profond d'elle-même, et que son corps, l'espace autour d'elle, les objets, la lumière-même, allaient reprendre sens et s'animent à nouveau à cet instant. Mais cela appartenait à l'avenir - et le présent, en ce début d'après-midi, semblait avoir dévoré les autres dimensions du temps. Elle était pure patience, attente vide.

Elle se souvenait avec acuité, aujourd'hui, du bonheur qu'ils avaient éprouvé ensemble. Elle se souvenait de ce bonheur comme on se souvient de son enfance, avec une nostalgie incurable.

Oui, ils avaient été passionnément heureux. Ils avaient toujours joué ensemble, depuis leur naissance. Serena avait trois ans de plus que Brug, mais il était plus aventureux, plus affranchi. Leur adolescence les avait encore rapprochés, jusqu'à cette fusion à la fois charnelle et spirituelle qui les avait fait vivre pendant de nombreuses années.

Ils étaient libres parce qu'ils s'aimaient, en cachette d'abord, puis avec ostentation. Ils parcouraient l'île ensemble, ils traçaient de nouveaux sentiers et découvraient de nouveaux lieux. Ils se disaient que leur enfermement n'était qu'un point de vue, ils lisaient de la philosophie et de la poésie, ils se fabriquaient un monde où rien ne pouvait les atteindre, car ils étaient à l'écart de tout, dans une exclusion absolue.

Serena, en y repensant, s'avouait que Brug avait été seul à l'origine de ce bonheur. Il était assez fou,

assez intempérant, pour défier le monde, la logique, la raison. Il était assez passionné pour entraîner Serena dans son rêve.

Mais ce rêve avait pris fin. Cela avait commencé quelques mois auparavant, peut-être un an. Brug s'était mis à réagir très violemment quand il recevait un Ordre ; il s'était mis à boire, aussi, de plus en plus d'alcool. Comme si l'énergie qu'il avait dépensée sans compter pour les rendre heureux lui manquait soudain. Comme si la réalité, endiguée par lui pendant si longtemps, avait fini par avoir raison de leurs barrières, et avait inondé leur monde.

Serena s'était retrouvée impuissante, désarmée. Sans la foi de Brug, le rêve s'éteignait. Il restait la vérité : ils étaient prisonniers, dans un univers truqué. Ils ne verraient peut-être jamais le vaste monde. Ils mourraient peut-être dans l'île, sans avoir jamais rien vu, rien fait, rien senti, qui n'ait été épié, prévu et récupéré.

Brug avait sombré dans l'ironie et la provocation, et elle, dans une sorte de résignation désespérée. La plénitude qu'elle avait éprouvée s'était changée en un creux infini.

Elle se demanda quelles seraient les prochaines étapes de cette évanescence. Sans doute le vide allait-il s'emparer d'elle peu à peu. Elle commencerait à le ressentir lorsqu'il serait là, à quelques mètres d'elle; il n'y aurait plus alors que le contact de sa chair qui pourrait l'en arracher. Et puis, inéluctablement, la chair se viderait à son tour. La passion deviendrait acharnée, vorace, puis elle se teinterait de désespoir, et le désespoir finirait par la tuer. Le désir se résorberait, et, à la fin, commencerait la souffrance.

Brug marchait à pas lents dans l'ensoleillement immobile de ce début d'après-midi. Il avait l'impression d'être le seul habitant de l'île, à cause du silence et de la lumière, aveuglants. Il songeait que Serena l'attendait sans doute; alanguie, peut-être endormie ou rêvant au milieu du jasmin dont elle aimait tant le parfum. Il avait toujours aimé qu'elle ne souffrît pas de son absence - qu'elle l'admît, plutôt, dans son sanctuaire. Il l'imaginait souvent seule, jouissant de l'instant avec cette liberté absolue qui le fascinait chez elle. Elle était, comme lui, d'une essence particulière. Elle ne s'enchaînait pas, elle n'essayait jamais de retenir le temps; elle était belle, profonde et silencieuse - triste parfois, puis d'une légèreté souveraine, changeante comme l'eau.

Lorsqu'il arriva en vue du jardin, il s'arrêta un instant, pour caresser des yeux ce lieu qui

était une part d'elle-même. La folle exubérance des fleurs, leurs parfums capiteux répandus dans l'air chaud, portaient déjà quelque chose d'elle; il vit sur le hamac un livre dont les pages voletaient capricieusement ; par terre, une seule sandale, où jouait un papillon. Il s'amusa à suivre les signes, à lire ses gestes passés, et suivit son spectre indolent, à travers les passages qu'il connaissait par cœur. Il ramassa le livre, la sandale, le verre à-demi plein d'un liquide ambré, il dispersa les pétales que ses doigts avaient rassemblés au bord du bassin; il éteignit l'inutile lumière de l'entrée, referma le coffret d'ivoire puis monta enfin l'escalier et la trouva immobile au milieu de ses vêtements froissés. Elle le regardait avec des yeux brillants, énigmatiques, et il la contempla un moment en souriant.

Elle ferma les yeux en souriant à son tour et éclata d'un rire inattendu, où se cristallisa soudain toute la grâce qui l'animait.

- Tu es venu avec ton chevalet ? demanda-t-elle après l'avoir enlacé.
- Oui, j'avais l'intention de t'emmener avec moi au bout de la pointe rouge.

Elle acquiesça silencieusement et sourit.

- J'étais en train de me dire que tu avais changé, que tu étais devenue triste, que tu n'avais plus envie de rien. Mais tu démens mes idées noires...

Brug s'écarta d'elle doucement. Il avait changé d'expression, comme si ses mots avaient placé devant ses yeux un miroir, où il reconnaissait son propre reflet, pâle, terne et défait.

- Faisons semblant, veux-tu ?

Elle le regarda sans comprendre, et il continua.

-Faisons semblant de n'avoir pas changé. Retrouvons quelques souvenirs, même s'ils doivent nous rendre encore plus tristes, après.

Serena saisit un chemisier léger, presque transparent, qu'elle enfila par-dessus sa robe.

- D'accord, dit-elle.

Brug la regardait avec une sorte de désespoir.

- Ca ne va pas être facile si tu mes regardes ainsi, dit-elle.
- J'avais fait des efforts pour nous éviter de broyer du noir. Mais tu as tout gâché.
- Il n'est pas trop tard, reprit Serena. Prends ton chevalet, partons. Nous irons par le verger pour qu'on ne nous voie pas.

Brug jeta le chevalet à terre.

- Cela sonne tellement faux... je n'ai plus envie de rien.

Il s'affala par terre et se mit à jouer avec les cordons d'une robe bleue qui traînait à côté. Serena fit un peu d'ordre, incertaine de ce qu'il fallait faire ou dire.

- Je ne comprends pas pourquoi tout est devenu si difficile, même entre nous, dit-il.

Elle avait envie de pleurer mais se retint et le prit dans ses bras.

-Excuse-moi, dit-elle. Je n'aurais pas dû te...

- Ne t'excuse pas. Tu n'y es pour rien.

Elle lui caressa les cheveux et il retira sa main, sans violence.

- Nous avons réussi à être heureux pendant un long moment, reprit-il d'une voix atone. Ta présence me suffisait, te séduire me suffisait, te rendre heureuse me rendait heureux.

- Et puis ?

- Et puis ça ne suffit plus. Tu es comme une drogue à laquelle je me suis accoutumé, sans laquelle je ne peux pas vivre, mais qui a fini de me délivrer.

Serena pleurait silencieusement. Brug attendit un instant puis la serra contre lui.

Albe avait besoin d'un rituel particulier pour prendre connaissance du message qu'On lui adressait; depuis plusieurs années, elle s'y résolvait environ une heure après son réveil, après avoir mangé et dissipé le souvenir de ses fièvres nocturnes; lorsque le soleil en pleine ascension rédimait les ténèbres et la moiteur des cauchemars - lorsque son corps fraîchement lavé lui paraissait assez pur. Elle commençait, souvent, à ressentir les premiers effets de la peur à l'instant où elle fermait les rideaux - elle essayait de ne pas faire le moindre bruit, mais la vétusté de la tringle, que ne compensait pas encore une longue habitude, l'obligea ce jour-ci à faire deux pauses de plusieurs minutes pendant l'opération. Agrippée au rideau dont elle eût voulu pétrifier le moindre drapé tremblant, elle attendait que le silence eût complètement lavé le grincement qu'elle avait produit, avant de poursuivre son mouvement.

L'idée que quelqu'un pût savoir ce qu'elle était en train de faire, et pourquoi, n'était pas exactement présente à sa conscience; mais elle sous-tendait chacun de ses gestes, sans qu'elle se la formulât.

Une fois le rideau tiré, et la chambre opaque, la peur s'intensifiait assez vite, car c'était à nouveau l'espace du secret et de la nuit. L'espace clos qui tournait sur lui-même à l'intérieur d'une paroi à la fois protectrice et intimement écœurante, derrière laquelle prennent soudain naissance les mondes les plus monstrueux. Il lui fallait se faire violence pour respirer, maintenant, car elle savait que l'heure approchait où elle devrait ouvrir la série de coffres et de serrures qui claquemuraient son ordinateur.

Ceci était l'une des parties les plus pénibles du rituel. Elle avait le sentiment qu'elle déterrerait un cadavre, qu'elle exhumerait une puanteur, une force, une bête, qu'elle ne serait plus jamais capable d'endiguer.

C'est pourquoi elle éprouvait toujours une sorte de soulagement quand le dernier coffret lui ouvrait ses entrailles, et qu'elle n'y trouvait que la machine grise, aseptisée, inoffensive. Elle la soulevait, vérifiait que rien n'était caché au-dessous, puis, avec une précaution qui durait parfois de longues minutes, elle appuyait sur le bouton.

Pendant l'éclair lumineux qui signalait la mise en marche, elle se rendait compte que ses muscles se relâchaient, que la sueur refroidissait à ses tempes, que la contraction qu'elle éprouvait allait bientôt prendre fin, après le paroxysme.

Aujourd'hui, le message apparaissait en rouge sur fond noir.

Albe, rougeoyait-il, vous avez encore une fois été la plus forte. Mais ne mésestimez pas vos adversaires: leur nombre, leur acharnement n'ont pas de limite. Et cette détermination qu'ils mettront à vous nuire, à vous percer à jour, provient de ce qu'ils veulent toujours, encore, sans cesse, savoir des renseignements sur votre mère. Ne parlez pas d'elle, Albe, car si vous commencez à le faire, ils ne vous lâcheront plus jamais, et cette tranquillité à laquelle vous aspirez si fort, cette paix de l'âme, vous ne la retrouverez plus jamais. Résistez donc encore, Albe, sans flancher.

Il semblait parfaitement naturel que Melchior fût invité seul ce jour-là; Gautier paraissait en mal de compagnie masculine, et l'indépendance affichée d'Hanna, aussi bien que la sauvagerie d'Albe, lui permettaient d'inviter Melchior à un rapprochement individuel sans se rendre discourtois.

Melchior arriva juste à temps pour passer à table - table qui était mise, avec élégance, dans la véranda. Olga, sous des dehors de décontraction et de simplicité qui prouvaient assez sa coquetterie, avait bien entendu orchestré un déjeuner des plus raffinés. Klara était déjà assise lorsqu'il arriva; elle était revêtue d'une longue robe pâle, peut-être blanche, portait des fleurs coupées dans les cheveux, et observait Melchior avec des yeux grand-ouverts, à la fois timides et intimidants. Elle était assez jolie, mais il émanait d'elle une extrême vulnérabilité, comme si elle était sans cesse sur le point de s'offrir ou de pleurer; comme si le moindre détail de l'existence imprimait encore en elle, à chaque seconde, une marque indélébile.

Melchior lui baisa la main, affectant un respect qu'elle ne lui inspirait pas, et la complimenta sur sa coiffure avec un accent assez tendre. Elle baissa les yeux et murmura un remerciement, ce qui parut combler son père de satisfaction, et qui flatta au fond de Melchior un instinct carnassier.

Olga, qui était partie quelques minutes plus tôt à la recherche de son fils, Nils, revint avec un sourire parfaitement soulagé.

- Il arrive, dit-elle. Ainsi nous pouvons commencer à nous servir - j'espère que vous ne vous formaliserez pas, Melchior, car tout est très simple. Je n'aime pas les repas protocolaires à midi.

Melchior considéra un instant la table, où il était persuadé que ne manquait aucune épice, aucun rince-doigts, aucun couvercle, et décida de rentrer dans le jeu de son hôtesse.

- Vous avez raison, il n'est rien de plus assommant que les gens qui vous infligent les bonnes manières avant 18 heures.

Olga sourit, et Nils apparut, derrière elle. Il ressemblait un peu à sa sœur, bien qu'il fût beaucoup plus beau, et dégagât quelque chose de beaucoup plus troublant. Il posa sur Melchior des yeux vides, hocha la tête furtivement, et s'assit assez maladroitement à table. Melchior hésita à lui adresser la parole, mais Gautier l'en empêcha.

- Comme vous avez pu le constater, nous sommes finalement fort peu nombreux dans l'île... Avec vous, à peine une petite vingtaine, cela semble dérisoire!

Melchior sentit que l'entretien menaçait de tourner à l'échange d'informations, et se raidit imperceptiblement.

- Oui, c'est une petite communauté, dit-il. J'imagine que vous devez tous très bien vous connaître ? A moins qu'il n'y ait beaucoup de changement ?

- Non, intervint Olga, c'est une petite communauté très stable; c'est d'ailleurs pourquoi nous sommes tous si intéressés par votre arrivée... Vous êtes tout simplement l'événement du siècle!

Nils leva les yeux sur Melchior et le fixa pendant que sa mère parlait. Melchior lui sourit, mais il ne lui retourna pas son sourire, et Melchior songea que ce regard silencieux avait quelque chose d'extralucide.

- Et vous ? demanda Klara. Venez-vous d'une communauté plus nombreuse ?

Melchior sourit, car la question, ingénument posée, était celle qui brûlait depuis plusieurs jours les lèvres de ses parents.

- Oui, Klara, dit-il gentiment. Je viens d'une communauté plus nombreuse.

- Comment était-ce là-bas ? insista-t-elle, incapable de résister à son immense curiosité d'un ailleurs.

Melchior, sans se départir de son sourire figé, découpa tranquillement un morceau de sa viande, le mangea, et avala une gorgée de vin. Gautier et Olga restaient suspendus à sa réponse, et il se permit de jouir à son aise de l'intérêt violent qu'il suscitait.

- Très différent d'ici. Il faut vous imaginer une sorte de cité, où vous croisez chaque jour des visages inconnus dans la rue, mais où cependant vous faites partie d'un cercle plus restreint - pas un cercle fermé, comme ici, mais un cercle tout de même.

Melchior regardait alternativement ses quatre interlocuteurs, se complaisant dans le rôle de l'aventurier et du conteur. Une lueur passionnée, presque jalouse, éclairait bizarrement le visage d'Olga; sa fille buvait ses paroles comme s'il s'agissait de syllabes mystérieusement incantatoires; Nils regardait son assiette avec ostentation; Gautier, enfin, exultait manifestement, non seulement parce que les informations coulaient de la bouche de Melchior comme un or inattendu, mais aussi parce que c'était lui qui avait pris l'initiative de l'inviter.

- Il était possible, là-bas, d'adresser la parole à une jeune fille inconnue, et de tomber amoureux d'elle, ajouta Melchior à l'intention de Klara, mais sans la regarder.

- A quoi passiez-vous vos journées ? demanda Olga.

- A quoi passez-vous les vôtres ? reprit Melchior en s'absorbant dans le découpage délicat d'un aileron.

Klara se mit à rire; et Melchior songea qu'une jeune fille sensée n'aurait pas signalé, par un tel éclat d'impudeur spontanée, le moment où elle était séduite.

- Vous nous apportez des parfums exotiques, dit-elle en riant... Nous allons vous harceler de questions!

Melchior eut un rire bienveillant, qui contrastait assez esthétiquement avec la cynique indifférence qu'il éprouvait.

- Je vous en prie, posez-moi toutes les questions que vous désirez - je me ferai une joie d'y répondre, ou un plaisir de les esquiver.

Klara s'arrêta de rire et le considéra avec un regard un peu changé, où se lisait la naissance - prématurée, monstrueuse - d'un sentiment de confiance. Melchior eut un peu de mal à soutenir ce regard, mais le sentiment de toute-puissance qu'elle lui inspirait eut raison, en une fraction de seconde, du scrupule qui lui dictait de s'en tenir là.

Klara jeta un oeil vers ses parents, qu'elle jugeait sans doute anormalement silencieux, et qui l'encouragèrent par des sourires faussement attendris.

- Je peux vous poser n'importe quelle question ? demanda-t-elle, enthousiaste.

- Oui, dit Melchior.

Olga se leva pour débarrasser, avec un sourire qui feignait de s'amuser de ces enfantillages, mais qui dissimulait mal la tension de ses traits.

- Pourquoi avez-vous changé de communauté ?

- Je l'ignore.

- Vous habitiez déjà avec vos sœurs, auparavant ?

- Oui.

- Vos sœurs faisaient-elles partie du même cercle que vous dans la cité ?

- Oui, bien sûr.

- Avez-vous gardé des contacts avec les gens que vous connaissiez ?

- Non.

- Avez-vous déjà changé plusieurs fois de communauté ?

Melchior hésita un court instant, surpris par la question, et décida de ne pas y répondre.

- Cela fait partie des zones qui doivent rester dans l'ombre si vous souhaitez que je conserve ce parfum de mystère, dit-il en souriant.

- Klara, dit Gautier, cela suffit. Tu as déjà abusé de la patience de notre hôte.

- Me permettez-vous de vous poser à mon tour une question ? demanda Melchior à Olga, qui était réapparue aussitôt.

Olga éclata de rire.

- Allons bon! dit-elle. Qu'allez-vous me demander ?

Melchior la fixa avec une intensité calculée, comme s'il rassemblait son courage ou cherchait des mots difficiles. Nils s'était arrêté de manger, et le dévisageait à nouveau, avec son expression impassible.

- Quel est le secret de votre crème glacée ?

L'éclat de rire qui suivit fut presque général - presque, parce que la plaisanterie n'avait pas provoqué la moindre réaction chez Nils, dont les yeux immobiles et froids commençaient à se teinter de colère.

On parla ensuite de choses et d'autres, sans plus poser la moindre question embarrassante, et Melchior termina le repas en se résolvant à imiter ses interlocuteurs qui évitaient systématiquement de poser leurs yeux sur Nils.

Il apprit que Serena vivait à côté de sa sœur, de son beau-frère et de sa nièce, et que Brug résidait un peu plus loin avec son père. Klara lui proposa de lui faire faire le tour de l'île pour lui montrer toutes les villas, ce qu'il déclina d'une façon qui le fit paraître plus aimable encore que s'il eût accepté.

En prenant congé, alors pourtant que rien n'avait échappé à son contrôle, il fut traversé par l'idée soudaine que Klara, au lieu d'être une proie facile, s'était peut-être entièrement jouée de lui.

Bien qu'elle fût seule, Hanna marchait exactement comme si un homme la regardait marcher. On aurait pu croire à la surprise qu'elle s'exerçait à une sorte de provocation, sans comprendre qu'il ne s'agissait que du rayonnement inconscient d'un état intérieur. Hanna *sentait* la jeunesse de sa peau, la minceur de son buste, la longueur et le poids de ses cheveux, la grâce halée de ses épaules nues, de ses jambes. Elle *sentait* même, étrangement, l'expression sensuelle de son propre regard - et ces sensations, qui étaient parmi les plus réjouissantes qu'elle connût, altéraient subtilement sa façon de bouger, sans qu'elle eût aucun effort à faire. Un sourire distrait et des refrains inachevés s'échappaient de ses lèvres; elle ne contemplait pas le littoral qui déroulait en vain sous ses yeux ses couleurs éblouissantes, et qu'elle foulait d'un pas irrégulier.

Elle songeait que le jeu avait repris, et s'avouait avec une sorte d'insolence qu'elle aimait ce jeu envers et contre tout.

Le message de ce matin lui enjoignait de se rendre dans les ruines à 15 heures, et c'était vers les ruines qu'elle se dirigeait, avec une exaltation d'autant plus aiguë qu'elle la savait légèrement perverse. Elle ne s'expliquait pas pourquoi les Ordres lui avaient toujours été si excitants, pourquoi le sentiment d'être manipulée par une main invisible lui donnait depuis toujours, régulièrement, envie de rire, et cette ivresse légère.

Elle pensa à sa mère, refoulant les derniers souvenirs, trop pénibles, qui constituaient une masse à part, une région excentrée, et presque vierge, dans la géographie de sa mémoire. Elle pensa à sa mère qui s'érigait au-dessus de son enfance - à sa mère dont le masque tragique avait toujours tout obscurci autour d'elle. Elle détestait la gravité avec laquelle sa mère avait vécu - gravité dont Albe offrait une caricature grotesque et insupportable. Hanna n'avait jamais pu partager sa joie de vivre et son goût du jeu, car elle avait toujours vécu dans un univers où le bonheur était considéré comme une insulte à tout ce qu'il y avait de plus sacré, où l'on méprisait, où l'on haïssait l'idée-même du bonheur. C'était sans doute la première fois qu'elle était libre de se soumettre aux Ordres et d'y prendre ce plaisir violent, et le sentiment égoïste de prendre sa revanche l'emplissait d'une joie lumineuse.

C'étaient des ruines antiques - une très petite ville, sans doute un petit port. Hannah regarda sans émotion les quelques colonnes encore dressées, derrière lesquelles on voyait la mer. Elle marcha quelques minutes dans ce qu'elle supposait être la place du temple, puis elle finit par apercevoir la

nécropole, vers laquelle elle se dirigea.

Brug, lui, s'était rendu dans ce lieu beaucoup plus tôt. C'était un de leurs lieux préférés, avec Serena. Aujourd'hui qu'il était seul, avec son carnet de croquis, il méditait sur les inscriptions à demi-effacées. Pourquoi les ruines étaient-elles si belles ? Pourquoi les pierres érodées et bancales, écroulées, éparpillées, donnaient-elles à ce paysage marin une telle profondeur ? C'était un lieu paisible, songeait Brug, un lieu où l'on aimerait mourir.

Il tressaillit en entendant le pas décidé d'Hannah, et l'observa, sans quitter le sarcophage éventré sur lequel il était assis. Elle marchait avec efficacité et indifférence, dans ce décor chaotique et grandiose. Brug l'observait avec un air moqueur. Quand elle le remarqua enfin, elle ralentit son pas, excessivement consciente, peut-être, de l'artifice qui présidait à leur rencontre, et de l'existence d'une signification obscure derrière cette mise en scène. Elle calqua son expression sur celle de Brug, et s'assit sur le sarcophage, à ses côtés, dans une position symétrique à la sienne. Il la regarda, tandis qu'elle affectait de contempler la mer, pendant un assez long moment.

- La situation paraît vous amuser, finit-il par dire.

Elle tourna la tête vers lui en souriant.

- Oui, assez. Pas vous ?

- A vrai dire, j'étais d'assez mauvaise humeur avant de vous voir arriver.

- Pourquoi ?

- Pour le principe, sans doute. J'ai toujours eu horreur qu'on dispose de mon temps.

- C'est drôle, j'étais justement en train de me dire que j'avais toujours adoré ça.

Il eut un rire un peu surpris, et elle le dévisagea comme elle le faisait toujours avec les hommes qui lui plaisaient.

- Vous devriez me demander si je suis bien installée, ajouta-t-elle. Ce sont les phrases d'usage.

- Vous êtes bien installée ?

Elle sourit.

- Notre villa est d'un luxe tapageur - et vous devinerez que cela me plaît.

Brug eut une expression sérieuse, l'espace d'un instant.

- Le luxe, la beauté du paysage, la douceur du climat... Vous finirez par vous en lasser.

- Je ne crois pas, non.

Ce fut à son tour de la dévisager. Il y avait en elle quelque chose qui le surprenait fondamentalement.

- Toutes ces choses vous sont données pour mieux vous endormir, dit-il.

- Je sais, je sais... Pour m'empêcher de concevoir toute l'horreur indicible de ma situation...

Je connais cette chanson.

Brug hocha la tête, amusé.

- Vous ne croyez pas que j'ai raison ?

- Si, sûrement.

- Alors vous vous en fichez ?

- Eperdument. Pas vous ?

- Non, comme je vous le disais, j'ai horreur qu'on dispose de moi. Si vous m'entraînez sur ce terrain, je dirais même que c'est la chose au monde qui me déplaît le plus.

Elle plongea voluptueusement le regard dans la mer.

- Regardez autour de vous, dit-elle avec une lenteur calculée, et sensuelle. Pourquoi ne pas décider que vous faites partie de ce monde, que vous êtes vivant, que vous allez mourir, et que rien d'autre ne compte ?

Il considéra un moment le paysage, et eut l'impression fugitive de comprendre ce qu'elle disait, d'en avoir une révélation physique.

- Je vis sans doute dans le sens avant de vivre dans la sensation, admit-il.

Elle se tourna vers lui et lui sourit, calmement, comme si elle s'adressait à lui d'une hauteur inatteignable.

- J'ai connu d'autres gens qui choisissaient le malheur, dit-elle.

- Et que sont-ils devenus ?

- Ils l'ont obtenu.

Il commençait à faire sombre et Olga tournait dans sa maison, seule, rongée par des obsessions familiales, incapable de libérer son esprit. Elle avait une horreur particulière de ces moments où la réalité, dans toute sa foisonnante laideur, semblable à une maladie, prenait le pas sur ses élans - où elle ressentait la vanité de ses actions et de ses désirs face au poids dogmatique et sans appel de tout ce qui était déjà fait, de tout ce qui avait échoué, de tout ce qui était trop tard.

Ces dernières semaines, elle était la proie de réminiscences intempestives, d'une précision troublante – toutes concernant l'enfance de Nils. Tout semblait miraculeusement frais et pur dans ses souvenirs. Son corps était jeune et souple, Nils et Klara riaient sans cesse et l'appelaient « Maman » à tout bout de champ. Il y avait même dans l'air un parfum différent – un parfum du passé qu'on cherche et qu'on croit retrouver, mais qui s'échappe toujours.

Elle se souvenait des quarante ans de Gautier. Nils portait un costume bleu – il était si beau, avec ses cheveux presque blancs, sa peau dorée, et ses yeux bleus... Olga était si fière de lui, si fascinée par sa beauté... Il l'avait aidée à préparer le repas, et ils avaient bavardé toute la journée. Quel âge pouvait-il avoir ? Huit ans ? Il voulait tout connaître, tout apprendre, et il pensait qu'Olga savait tout.

Et puis, quelques années plus tard, cette décadence. Brutale et sans appel, comme un accident tragique. Quelques minutes d'inattention, une toute petite imprudence, et tout était fini. Il se murait dans le silence et ne lui adresserait plus qu'un visage fermé.

Olga frissonna et regarda autour d'elle.

Les tableaux et les draperies qu'elle avait elle-même choisis la remplissaient de nausée; leur immobilité absurde, leur solitude irréparable se transformaient en insultes. C'était ce décor qui était témoin jour après jour de ses lents, de ses inexorables naufrages. Le mutisme de Nils qui asphyxiait sa vie, la sottise de Klara; la circularité infernale de son univers, où elle était une force sans raison, qui ne se puisait qu'en elle-même, et menaçait de loin en loin de se résorber.

Elle se rendait compte qu'elle ne pouvait pas rester ainsi dans la pénombre à arpenter ce lieu qu'elle connaissait à en être écœurée - elle savait qu'il était inutile de penser, qu'aucune lumière ne jaillirait de ses réflexions, que les situations étaient sales, envenimées, comme des plaies qu'on ne peut plus guérir et qu'on s'applique seulement à cacher derrière la blancheur du linge.

Gautier allait peut-être arriver, allumer les lumières, remplir le silence. Mais elle ne pouvait

supporter le spectacle de ce pourrissement une seconde de plus - elle se dirigea vers la cuisine et prépara compulsivement du café. Les gestes qu'il fallait faire lui réinjectèrent un peu de sens; et quand il fallut s'asseoir et attendre, elle resta quelques minutes suspendue à l'événement qu'elle avait provoqué et qui allait éclore.

Le bruit du café, d'une simplicité étrange, remit brusquement tout en place. La maison cessa de peser sur elle, et ses pensées se détachèrent d'elle comme un essaim de parasites immondes, miraculeusement déviés.

Depuis toujours, depuis l'enfance, il y avait eu ce bruit pour conjurer le sort, les sanglots, la faiblesse. Elle se souvenait de lui, au jour de la mort de son père, lorsque le désespoir silencieux s'était abattu sur le temps et sur l'espace. Pour la première fois, ce jour-là, ce bruit l'avait sauvée.

Le texte que Melchior avait reçu à traduire n'avait, comme d'habitude, aucune origine déterminée. Il ne portait ni date, ni ouvrage de référence, et il n'était pas signé. Il en allait ainsi des informations que l'on traitait, dans l'Archipel: toujours partielles, toujours obscures, elles n'étaient que des bribes détachées d'un tout que l'on renonçait à connaître. En l'occurrence, il était même difficile de faire la part entre l'analyse, l'actualité et la fiction- toutes les interprétations étaient plus ou moins plausibles, et l'on demeurait enfermé dans une incertitude fondamentale quant à la pertinence-même de telles questions.

Peut-être ces textes n'étaient-ils rédigés que pour semer le trouble, accréditer l'illusion d'une vérité, d'une réalité inaccessible. Melchior pensait plutôt cependant qu'on morcelait les données pour diluer le danger qu'elles pouvaient représenter. Il valait mieux qu'un livre important fût traduit par cent traducteurs différents, qui oublieraient chacun, en moins de temps qu'il ne faut pour mourir, la page qu'ils avaient lue, plutôt que de charger un seul homme de s'approprier ce savoir, car on ne maîtrisait pas ce qu'il aurait pu faire de ce savoir, une fois qu'il l'aurait fait sien.

Bien sûr, des milliards d'informations brutes étaient disponibles sur le Réseau; mais c'était cette fois leur quantité pléthorique, leur labyrinthe, qui les protégeaient. On n'en savait pas assez pour apprendre à en savoir plus. On manquait de cette cohérence qui permet de dominer un élément sans risquer de s'y noyer.

Melchior avait maintes fois essayé de glaner des informations, mais il n'était arrivé, au terme de ses trente-cinq années d'existence, qu'à un nombre très restreint de certitudes.

Le texte paraissait récent, car il décrivait une structure sociale encore existante. Emanait-il d'un auteur étranger, d'une personne qui en savait assez pour théoriser, d'un membre de l'Autorité? S'agissait-il d'une fable philosophique, d'un roman, d'un texte de propagande de l'une des neuf autres dictatures? Rien ne l'indiquait, et Melchior, habitué à l'ambiguïté comme à l'air qu'il respirait, passa calmement en revue ces différentes possibilités sans en tirer aucune conclusion.

L'un des points névralgiques de la société de l'Archipel est en effet sans conteste l'absence de classe sociale apparente. L'homogénéisation progressive du niveau de vie, obtenue par un spectaculaire nivellement par le haut, est assortie d'une fermeture totale de la société sur elle-même. Les flux de personnes et de capitaux ont connu un recul sans précédent dans l'Histoire, et cette autarcie sociale, on le devine, ne peut se concevoir que dans l'hypothèse, déjà envisagée, d'un

Etat fabuleusement enrichi.

Le peuple de l'Archipel, dans sa quasi-totalité, est cultivé et oisif. La contribution individuelle au fonctionnement du pays se réduit à un apport quotidien au "traitement de l'information". Le peuple est un foyer d'intelligences humaines, utiles à des fins diverses: production de textes, d'images, interprétation de données, traductions, synthèses, comparaisons. Ce travail, qui n'est pas directement rémunéré, prend la forme d'une tradition à respecter. Il occupe en moyenne deux à trois heures par jour.

L'ensemble des produits manufacturés, des produits agroalimentaires, et tous les services gérables par le media informatique sont directement importés. Le reste de la main d'œuvre et des services, réduits à 0,4% de l'activité économique et financière du pays, est assuré par des travailleurs étrangers qui ne sont en aucun cas intégrés au tissu social national.¹

La société de l'Archipel bat plusieurs records mondiaux, parmi lesquels: le taux de natalité le plus bas, la plus faible mobilité géographique, le plus haut niveau d'instruction après le Septentrion, le réseau urbain le moins dense, le plus haut taux de décès par causes accidentelles et maladies - sans compter, bien sûr, les particularités structurelles du pays déjà évoquées plus haut. Nous allons voir à l'aide d'exemples précis comment l'utopie cependant peut tourner au cauchemar.

¹Cette immigration est toujours de courte durée. Les travailleurs reçoivent un visa pour la durée d'un chantier précis. Ils sont totalement pris en charge par l'Etat, reçoivent un salaire en moyenne sept à huit fois supérieur à celui qu'ils percevraient dans leur pays d'origine, et ne peuvent plus prétendre ensuite à participer à aucun chantier ultérieur. Les soins médicaux font partie des champs d'activité principaux des travailleurs immigrés.

Nils était allongé sur le sable, la tête sur le ventre de sa sœur. Elle était légèrement essoufflée, et ses vêtements sentaient le sel. Nils ne pensait à rien d'autre qu'à la sensation de bien-être que lui procurait la proximité de son corps - ici, dans cette crique reculée où, depuis leurs expéditions enfantines, le temps semblait s'être figé. Elle caressait du bout des doigts son front et l'arête de son nez, dans un mouvement irrégulier et familier, d'une douceur absolue.

Klara était la seule personne au monde à ne pas être dérangée par le silence de Nils. Elle se souvenait vaguement de l'époque où il s'était arrêté de parler; elle était alors une petite fille qui admirait l'entêtement de son grand frère et le courage qu'il déployait sous la pression des cris, des coups, des larmes, de la rancune et de la terreur de ses parents. Puis le temps avait passé, et ce silence s'était installé. Gautier vivait à côté de Nils comme à côté d'un mort; et Olga, seulement à demi résignée, se forçait tant bien que mal à ne plus essayer de le solliciter. Klara, seule, avait continué à l'aimer, et à *lui parler*, comme avant. De telle sorte qu'elle avait l'impression d'être la seule à jouir de son existence, comme s'il était un dieu à elle-seule révélé.

“Tu te rappelles, Nils... Je t'ai dit que j'avais interrogé les cartes... et qu'elles s'étaient montrées récalcitrantes. On aurait dit qu'elles ne voulaient pas parler, qu'elles savaient quelque chose qu'elles refusaient de dire. C'était au point où je me suis presque mise en colère. Je les ai à nouveau interrogées aujourd'hui, et j'ai aussi interrogé les pierres du jardin, et les nuages - tu te souviens, comment on fait parler les nuages ? - et ils m'ont tous dit la même chose. Qu'il fallait faire attention à la couleur rouge et au nombre 17. Le nombre 17 ne signifie rien, et le rouge signifie tant de choses que je me suis endormie sans comprendre. Eh bien tu sais quoi ? J'ai fait un rêve qui m'a tout expliqué. C'était un de ces rêves, oh mon Dieu, Nils, je ne peux pas te le dire, même si je sais que tu ne répéteras rien, un de ces rêves... où l'on éprouve des sentiments si forts qu'ils deviennent réels dès qu'on ouvre les yeux. Sais-tu ce dont j'ai rêvé, Nils ? J'ai rêvé de mon mariage, c'était un très beau rêve, et je portais une robe avec beaucoup de boutons... tellement de boutons en fait que je me mettais à les compter. Et il y en avait dix-sept. Dix-sept, tu comprends, Nils ? Les cartes et les nuages voulaient sûrement me parler de ma robe de mariée. Et puis, quand j'avais fini de compter les boutons, ce qui me prenait un peu de temps car ils étaient si petits que je me trompais sans cesse, je me rendais compte qu'il y avait une tache sur la robe blanche, une tache de sang, une tache rouge.

Qu'est-ce que cela veut dire, à ton avis ? Nils, sais-tu avec qui je me mariais, dans le rêve ? Oh! Cela va te paraître absurde, promets-moi de ne pas te fâcher, c'était cet homme qui est venu déjeuner l'autre jour."

Nils tourna la tête pour voir le visage éclairé de Klara. Elle fut frappée, comme à chaque fois, par la beauté du visage de son frère, et par la profondeur si ambiguë de son expression. Il fit passer un bras autour d'elle, et laissa lentement sa main remonter, à travers la robe éclaboussée d'écume, jusqu'à son sein. Il eut le temps de la sentir frémir avant qu'elle ne prenne sa main et ne la retire, doucement, sans un mot, comme d'habitude.

Il aimait regarder et écouter sa sœur, mais il ne déchiffrait pas toujours de signification. Le plus souvent ce visage familier et ami suffisait à lui procurer une certaine paix. Que ce visage pleure, que les mots qui en émanaient soient tristes ou gais n'avait pas beaucoup d'importance.

Il était en dehors de tout cela, par-delà la joie et la tristesse, loin, beaucoup trop loin pour faire quoi que ce soit. Il y avait cette barrière de silence qui s'épaississait chaque jour et qui se dressait, infranchissable entre le monde et lui. Dans le monde, des choses se passaient dont il était parfois le témoin. Il lui arrivait de se concentrer assez pour s'y intéresser. Rarement. En lui, les sensations informulées avaient fini par prendre la plus grande place. Son esprit était plein de goûts, de bruits, de lumières. Parfois, des pensées articulées se formaient. Parfois, des émotions. Mais le plus souvent, il se laissait aller à cette étrange fusion avec ses sensations.

C'était ce qui lui avait permis de tenir pendant toutes ces années. C'était ce qui lui permettrait de tenir jusqu'au jour de la mort de sa mère.

Serena était assise dans l'herbe avec sa nièce âgée d'un an – un bébé aimable qui lui prodiguait d'infinis sourires et des caresses maladroitement, qui se levait, titubait, tombait, ramassait des choses minuscules et éclatait de rire sans cesse.

Elle la regardait distraitement, un sourire lointain sur les lèvres. Malgré l'attendrissement qu'elle éprouvait, elle était en train de songer qu'elle ne voulait pas d'enfant. Elle n'aurait su l'expliquer de manière rationnelle, mais elle ne était sûre. La maternité n'était pas sa voie, et elle se fourvoierait en empruntant une voie qui n'était pas la sienne.

Pourquoi était-elle faite ? Était-on fait pour quelque chose... L'existence lui avait été donnée sans la clé, et elle la retournait dans ses mains comme un casse-tête obsédant. Elle se sentait errante, obscurément surnuméraire dans tous les lieux où elle se rendait. Seules ses années d'amour fou avec Brug lui avaient permis d'échapper à la question qui la tenaillait aujourd'hui, plus que de coutume. L'équation si ardue qui résoudreait son identité, son action et son destin. Qui rendrait une cohérence à toutes ces choses éparses.

Brug la rejoignit avec un certain retard, auquel elle ne prêta pas attention. Il fit sauter le bébé en l'air quelques fois puis le ramena à sa mère qui se reposait non loin. Enfin il s'assit près de Serena.

- Qu'est-ce que tu as fait ?
- Rien, je me suis occupée du bébé.

Il soupira et s'allongea dans l'herbe.

- Et toi ? demanda-t-elle.
- J'ai écrit la synthèse, et je me suis promené.
- Tu as reçu des Ordres ?

Il hésita, sans savoir encore pourquoi, à lui parler d'Hannah.

- Oui. Je devais me rendre dans les ruines à 15h.
- Et qu'est-ce que tu as trouvé ?
- Hannah, la sœur de Melchior.
- Et alors ? demanda-t-elle, très légèrement agressive.
- Rien, dit-il un peu sèchement. Nous avons bavardé cinq minutes et nous nous sommes séparés.

Serena hocha la tête.

- Je trouve cette fille superficielle, observa-t-elle.
- C'est vrai, admit Brug. Mais elle est joyeuse, ajouta-t-il.

Serena le regarda, ne sachant s'il s'agissait d'une forme de reproche à son égard.

- Moi je ne suis pas joyeuse, dit-elle gravement. Je m'ennuie, ajouta-t-elle. Je m'ennuie à mourir dans cette île écoeurante.

Il porta les yeux sur elle, frappé par la violence de ce qu'elle venait de dire.

- Oui, dit-il. C'est comme ça depuis toujours, on n'y échappera pas.
- Je m'échapperai, murmura-t-elle en regardant l'horizon.

Brug la considéra avec étonnement. Il ne l'avait jamais entendue parler de cette façon. La détermination et la force intérieure qui émanaient d'elle lui plurent, et il se pencha sur elle pour l'embrasser.

Il arrivait qu'Albe redevînt ce qu'elle avait été vingt ans auparavant, une grande sœur tendre et soucieuse du bien être matériel des plus jeunes. Cela durait parfois une fraction de seconde - l'éclair d'une réminiscence dans l'esprit d'Hanna, qui couvrait leur relation d'une lumière brève et violente.

Il était encore tôt; la chaleur adoucie par la nuit n'était pas encore langoureuse; le ciel pâle était vierge et serein. Elles prenaient leur petit déjeuner dans le parfum sucré des glycines, depuis déjà presque une heure, gagnées par une lenteur exquise. Hanna, à travers ses lunettes de soleil, observait sa sœur qui se livrait à ses cérémonies matinales avec sa vaisselle, sa nourriture et sa boisson. Le commerce qu'elle entretenait avec les objets était assez fascinant - elle exécutait ses gestes à un rythme qui paraissait artificiel, avec une précision de machine, dont elle retirait manifestement une volupté particulière.

Elle était en train d'opérer le mélange de deux confitures différentes et d'une crème; Hanna souriait devant l'attention ésotérique qu'elle portait à cet acte profane. Puis Albe leva les yeux, croisa le regard masqué d'Hanna, et eut un sourire lumineux.

- Tu as assez mangé ? demanda-t-elle. Tu ne veux pas un peu plus de thé ?

Hanna se sentit étranglée par une émotion absurde, et hocha la tête.

- Oui, un peu de thé, s'il te plaît.

Albe, toujours souriante, agita le thé pour la centième fois dans la théière, referma son couvercle, la toucha d'abord du bout des doigts, puis de la paume, pour s'assurer qu'elle ne se brûlerait pas, puis attrapa la tasse d'Hanna, la replaça dans sa soucoupe, fit glisser le tout à côté de la théière, prit l'anse de la main droite, et commença à verser le thé. Elle tenait toujours la théière à la même hauteur, et Hanna était sûre que si l'on avait pris la mesure de cette hauteur, à plusieurs années d'écart, on aurait obtenu le même chiffre, au millimètre près.

Tandis que le thé coulait, fumant et sonore, Hanna se sentait étreinte par le poids de l'amour douloureux, effondré, mais incurable, qu'elle portait à Albe. Il n'y avait rien pour témoigner des bouffées de pitié et de remords et des brusques accès de sensibilité qui agitaient Hanna en présence de sa sœur. Rien pour faire circuler un sentiment paralysé qui ne s'exprimait plus depuis des années et qui demeurait reclus dans une chambre horrible.

Hanna retira ses lunettes de soleil pour essayer de sourire de manière plus authentique, mais

Albe était déjà replongée dans son mélange sirupeux, et ne remarqua rien.

La porte, comme toujours, se refermait.

De la même façon qu'on reconnaissait un paysage dans l'ombre grandissante qui l'engloutit, Serena reconnaissait sa vie à travers la lente dégénérescence qui s'en emparait. Il y avait eu l'état de grâce - elle ne parvenait pas à s'empêcher d'y penser, comme si ce souvenir, plus brillant que les autres, s'imposait à elle avec plus d'évidence.

La grâce s'était ternie, et il ne restait d'elle que des fragments incohérents, qui scintillaient parfois, ironiques, au milieu du désastre. Comme des parcelles de peau restée douce sur un corps ayant subi une horrible métamorphose.

Elle pensait à tout cela, à la mortalité des choses, à la joie de vivre oubliée, à son âme déserte.

- Léandri, murmura-t-elle.

Le vieil homme la regardait sans parler depuis un moment. Il n'avait pas besoin de l'entendre pour connaître l'exacte tonalité de son état psychique. L'abandon de sa position, l'inclinaison pensive de sa tête, la fatigue immense qui paraissait l'accabler, lui suffisaient pour savoir qu'elle était en deuil.

- Oui ? s'obligea-t-il à dire.

- Brug ne m'aime plus. C'est ainsi. Les gens se lassent. Ils s'éloignent, ils se ferment. Il n'y a rien à faire contre ça.

- Il t'a beaucoup aimée, dit-il.

Elle tourna la tête vers lui et lui sourit avec la tendresse particulière qu'elle lui adressait parfois, et qu'il ne l'avait jamais vu adresser à personne d'autre.

- Vous avez toujours ce don de trouver la seule phrase qui ne soit pas insupportablement superficielle, dit-elle. Mais l'amour que les hommes portent aux femmes est tellement accidentel... La prochaine femme qu'il aimera sera sans doute à l'exact opposé de ce que je suis, et je ne comprendrai pas.

- L'amour que l'on porte aux gens n'est-il pas toujours accidentel ?

- Non, dit-elle avec force. Je l'aime pour son intelligence, pour sa rébellion. Ce ne sont pas des qualités accidentelles.

Léandri sourit. Il se demanda comment un homme aussi fin que Brug pouvait délibérément passer à côté d'elle; il songea que c'était elle qu'il eût aimée lui-même s'il n'avait pas eu quarante années de trop - que c'était elle qu'il aimait, peut-être, malgré les années.

- Et moi ? Pourquoi est-ce que tu m'aimes ? demanda-t-il humblement.

- Pour votre sagesse et pour votre bonté. Parce que j'aime vous entendre parler des choses, parce que j'aime recevoir ce que vous avez envie de me donner.

Ils échangèrent un sourire long et triste.

- Il existe deux sortes d'amour, dit-il. Celui qui exalte et qui finit par faire souffrir, et celui qui apaise. Personne ne m'a jamais aimé avec exaltation, personne n'a jamais souffert pour moi.

- Et moi j'ai toujours souffert pour les autres, dit-elle en continuant à sourire. C'est pour ça que nous nous apaisons mutuellement.

Il saisit une cigarette de ses doigts noueux, qui tremblaient un peu plus depuis les derniers mois.

- Vous fumez trop, remarqua-t-elle sans conviction.

- Il faut bien mourir de quelque chose.

Il y eut un silence, où ce fut au tour de Serena de contempler le visage de son ami, qui était tourné vers un intérieur obscur. Elle savait la maladie qui le rongait, mais ils n'en parlaient jamais, comme pour la tenir à distance.

- Vous m'aviez promis de m'enseigner ce que vous savez, dit-elle gravement.

Il leva la tête.

- Je ne sais pas si le moment est venu... C'est un savoir qui te mettra en danger.

- Mais je suis en danger, protesta-t-elle. En danger de dissolution... Vous ne voyez pas autour de moi le sens qui se dilue, qui s'échappe ?

- Si.

- C'est une hémorragie mortelle, ici, vous le savez très bien. Je n'ai rien d'autre que lui et vous. Vous devez me laisser quelque chose.

Léandri, à cette évocation voilée de sa propre disparition, ressentit une faiblesse, une émotion profondes. Il prenait soudain conscience que sa mort signifiait aussi leur séparation, et s'en voulait de ne pas en avoir pris conscience avant elle.

- Que veux-tu savoir, Serena ?

- Je veux savoir ce qui arrive à ceux qui disparaissent, je veux savoir pourquoi nous sommes là à tourner en rond, je veux savoir s'il y a un moyen de sortir, je veux savoir ce qui existe ailleurs.

Je veux tout savoir.

Il y avait une lueur nouvelle dans son visage qui était tout à l'heure défait, et il sut qu'elle faisait déjà, avant même de savoir, partie des leurs. Il reconnaissait dans sa voix une soif qu'il avait oubliée - cette soif ardente qui ne lui laisserait bientôt plus de repos, cette soif de poison qui l'entraînerait au-delà d'elle-même, sans possible retour.

- Il ne faut plus tenir à rien pour s'engager sur cette voie. Il faut être prêt à se taire, à renoncer à ceux qu'on aime, à mourir.

- Je sais tout cela, dit-elle avec impatience. Je ne m'attends pas à une partie de plaisir.

Il soupira.

- Il est difficile de mettre cela entre les autres et soi. Tu seras seule, tu ne pourras plus compter sur ta sœur, ni sur Brug.

Elle demeura silencieuse, et soutint son regard.

- Je ne sais pas par où commencer, dit-il d'une voix sombre, où résonnait tout à coup une extrême lassitude.

(Extrait de) Le Miroir Déformant

Essai sur les représentations collectives véhiculées par la langue en Archipel

(...)

On désigne par “membres de l’Autorité”, dans le langage courant, l’ensemble des personnes supposées prendre en charge les affaires de l’Etat, la distribution des Ordres et le traitement de l’Information. L’étude du vocable “Autorité”, aux résonances multiples, nous permettra d’envisager les différents effets que nous avons dégagés plus haut: l’effet d’amalgame, l’effet infantilisant, et l’effet de fracture.

Le terme d’Autorité est toujours utilisé au singulier, ce qui semble prêter tout d’abord une cohérence au concept qu’il désigne. On sait pourtant, de source à peu près sûre, que les instances du pouvoir de l’Archipel sont plurielles; que la distribution des Ordres, par exemple, est gérée au niveau local, tandis que le traitement de l’Information est géré au niveau national. Ce que reflète cette utilisation systématique du singulier, c’est précisément l’effet d’amalgame. L’absence de mots pour désigner ces différentes réalités conduit tout naturellement à une représentation simplifiée et fautive de la véritable situation de pouvoir. L’Autorité est perçue comme un tout opaque, et non comme un fonctionnement analysable: cette “Autorité” devient le sujet unique de tous les actes de pouvoir, et il ne vient pas à l’esprit de remettre en cause sa cohésion, parce qu’elle n’est qu’un seul mot, et par conséquent une seule chose, indivisible.

Cet amalgame entre les diverses factions dirigeantes facilite bien entendu, par le mécanisme précédemment décrit, le processus d’infantilisation. Le “tout opaque” dont nous avons parlé est le point de cristallisation privilégié pour la symbolisation... Au niveau lexical, le mot “Autorité” renvoie à plusieurs champs: en politique, il désigne (souvent au pluriel) les instances gouvernementales de **jugement** et de **répression**; dans les arts et les lettres, “faire autorité” signifie représenter un **modèle**; dans la vie courante, “avoir de l’autorité” signifie assumer son rôle de **maître**. Si l’on ajoute à cela l’utilisation systématique de la majuscule, qui cette fois nous renvoie à un contexte religieux (le nom de **Dieu**, dans les monothéismes, est toujours écrit avec une majuscule), on voit que la cohérence symbolique est totale. Les notions de jugement, de répression, de modèle, de maître, de Dieu, sont psychanalytiquement associées au **Père**. L’amalgame opéré est donc le support d’une opération, dans l’inconscient collectif, qui vise à faire fonctionner l’Autorité

comme un Père dont tous les habitants de l'Archipel seraient les enfants.

D'où - et cela sera le dernier effet envisagé pour l'instant - l'effet de fracture. La question qui se pose en effet après avoir identifié l'Autorité au Père est celle de savoir de quel père il s'agit. Une remarque vient tout de suite à l'esprit: le mot "autorité" est un nom commun, en l'occurrence érigé en nom propre, ce qui tend à faire de ce Père symbolique un Père abstrait, un Père principiel. Et cela est capital, car c'est à travers cette dépersonnalisation - ou plutôt cette impersonnalité - que se glisse l'effet le plus pervers de cette manipulation. Ce Père, opacifié par le singulier, divinisé par la majuscule, abstraitsé par le nom, est en effet avant tout un père transcendant. Et qui dit transcendance dit aussi absence de contact, et donc absence d'opposition possible. Ce Père est par définition celui contre lequel on ne peut rien.

L'Autorité est représentée comme une entité à la fois fondatrice, répressive, et, surtout, hors d'atteinte - et un examen linguistique rapide suffit à démonter le mécanisme de cette représentation.

(...)

Melchior avait lu le texte comme on lit certaines lettres capitales, le coeur battant et l'intelligence suspendue, frappé avec plus de violence par l'acte-même de l'émission que par un contenu secondaire. Il avait d'ailleurs remis à plus tard la réflexion attentive qu'il devrait consacrer à ces lignes, parce qu'il se savait pour le moment incapable de rationalité. Il avait besoin de temps pour digérer l'improbable, l'énorme nouvelle. On s'efforçait de lui faire parvenir des informations - il en était maintenant intimement persuadé, ces textes ne lui étaient pas envoyés par hasard.

Il prit connaissance de ses Ordres machinalement, et décida de s'en acquitter sur le champ. On le pria de rendre une visite improvisée à Gautier - c'étaient là le genre d'Ordres dont Melchior supposait qu'ils ne servaient à rien d'autre qu'à rappeler aux gens qu'ils n'étaient pas libres, et à maintenir dans les relations sociales la densité de méfiance et d'artifice sans laquelle le système s'effondrerait. L'Autorité avait sans doute besoin de cette étoffe insignifiante pour y broder, par la suite, ses propres motifs.

Il quitta le palais à la hâte, sans prendre la peine de prévenir ses soeurs, qui étaient du reste habituées à l'intermittence de sa présence, et qui ne l'obligeaient plus depuis longtemps à respecter

le protocole qu'elles respectaient l'une envers l'autre.

Il marcha d'un pas rapide et nerveux, animé d'une hâte irraisonnée de retrouver Gautier, comme si des réponses à ses questions allaient jaillir de leur rencontre. Il parvint au Manoir en un temps qui lui parut ridiculement court, conscient de se trouver dans un état mental totalement inadéquat. Il pensa à rebrousser chemin, mais Gautier et Klara, de deux points différents du jardin, l'avaient déjà aperçu et, tels deux araignées patientes et désœuvrées, ils se dirigeaient vers lui pour l'accueillir.

- Melchior! cria Gautier de loin, d'une voix puissante et assez impressionnante. J'allais me chercher un café, vous en prenez ?

- Volontiers, cria Melchior.

Gautier disparut dans la maison, par l'une des innombrables portes-fenêtres. Klara se hâta vers Melchior, depuis le cœur d'un petit labyrinthe en buis qu'il n'avait pas remarqué la première fois.

- Bonjour, dit-elle alors qu'elle était encore trop loin pour engager une conversation normale.

Il s'inclina avec un sourire où se mélangeaient la surprise et l'enchantement que les hommes feignent d'éprouver à la vue des jeunes filles. Nils lui-même ne la regardait jamais ainsi - ce ravissement absolu, dans l'expression de cet homme, était pour elle empreint de mystère. Mais, plutôt que d'y voir un artifice grossier, elle préférait le comprendre comme l'effet d'une révélation particulière et exclusive.

- Vous me faites penser à une prêtresse antique, occupée à des rituels mystérieux et complexes, dit-il en souriant. Qu'étiez-vous en train de faire ?

- Je taillais seulement le buis du labyrinthe, dit-elle en souriant aussi, avec humilité.

- Qui cherchez-vous à prendre au piège ?

Elle baissa les yeux.

- J'ai toujours aimé les labyrinthes; il me semble qu'ils symbolisent la vie.

- J'aimerais que mon existence ressemble à un labyrinthe dont la gardienne serait aussi belle...

Elle se sentit enivrée par le compliment, par l'accent caressant de la voix de Melchior, par le ton de la conversation et son jeu de double-sens qui lui paraissait infiniment esthétique.

- Je crois, dit-elle, que depuis l'Antiquité, les hommes se perdent dans les labyrinthes, tandis que les femmes s'y retrouvent.

- Pensez-vous qu'il en soit de même dans la vie ?

Elle éclata de rire.

- Il serait impoli de ma part de répondre par l'affirmative... Ce serait faire insulte à votre sexe.

- Alors laissez-moi vous faire part de mon avis: je crois que les femmes sont des sorcières, qui inventent des charmes contre lesquels les hommes n'ont aucune arme. Le labyrinthe est construit par la femme pour que l'homme s'y perde... Il pourrait sans doute en trouver l'issue, s'il le voulait vraiment, mais je le soupçonne de n'en avoir pas envie.

- Alors le labyrinthe n'est plus une métaphore de la vie mais une métaphore de l'amour.

Gautier approchait, maladroit avec les deux tasses qu'il portait à la main.

- Vous ne devriez pas faire la cour à ma fille, Melchior, dit-il d'un ton plaisant.

- Nous dissertons sur le symbolisme des labyrinthes, répondit Melchior. Qu'y a-t-il de mal à cela ?

Gautier sourit à sa fille, la considérant comme s'il la redécouvrait soudain.

- Klara, ma chérie, va donc jouer un peu de piano pour nous. Notre conversation en sera d'autant plus agréable.

Klara hésita un instant, et regarda Melchior, pour s'assurer qu'il lui donnait son assentiment.

- Le regret que me causera votre éloignement sera compensé par l'intérêt que je prendrai à la musique qui jaillira de vos mains, dit-il.

Elle s'inclina légèrement et les deux hommes la regardèrent partir, excessivement conscients tous les deux de la grâce qui émanait d'elle en cette situation d'obéissance. Il vint à l'esprit de Melchior que Gautier avait souhaité lui faire la démonstration - au demeurant éclatante - de l'adorable humilité de sa fille. L'attitude de la jeune fille et celle de son père convergeaient pour faire naître une ambiguïté dont Melchior décida qu'il devrait la faire durer le plus longtemps possible, parce qu'elle lui semblait providentiellement favorable. Une femme amoureuse et un homme cherchant à faire de lui son gendre représentaient deux sources d'information plus que considérables.

- La compagnie de votre fille m'a miraculeusement reposé - en cinq minutes, ma nervosité s'est dissipée.

- Ah! dit Gautier en riant, c'est à cela que l'on reconnaît les perles rares... Mais dites-moi, j'espère qu'il n'est rien arrivé ? Vos sœurs se portent bien ?

- Oui, oui, merci. Il n'y a rien de grave. En fait, c'est seulement une question que je me pose depuis un certain temps, et qui ne me laisse pas en paix.

- Peut-être pourrais-je essayer d'y répondre ? Mais venez, asseyons-nous ici. Je dis toujours qu'il n'est pas utile d'avoir aménagé tous ces coins tranquilles pour ne jamais s'y installer.

Melchior l'accompagna, sur quelques pas, jusqu'à un banc de pierre, et, tandis qu'il portait les lèvres à son café brûlant, une sonate rapide, déliée, assourdie par la distance, éclata.

- Je vous préviens, dit Melchior, c'est une question que je me pose au sujet de l'Autorité.

Gautier, ayant été distrait par la musique, qui véhiculait vaporeusement la perfection de sa fille, prit un air de circonstance, concerné et sérieux.

- Je comprendrais tout à fait, reprit Melchior, que vous préféreriez éviter le sujet.

- Du tout, cher ami, du tout. Il ne me paraît pas dissident, entre hommes intelligents, d'échanger quelques propos rationnels sur un sujet qui nous touche d'aussi près.

Le ton était donné et Melchior réajusta ce qu'il s'apprêtait à dire pour se garantir d'une parole déplacée. Il était possible que Gautier fût un membre de l'Autorité; il était possible qu'il ne sût absolument rien de la question; il était possible enfin qu'il fût un dissident. Ces trois hypothèses, toutes présentes à son esprit, réduisaient le champ de son action.

- Vous m'inspirez confiance, dit Melchior, c'est pourquoi je me permets de m'ouvrir à vous. En fait, j'en suis arrivé à penser que chaque communauté avait son propre chef.

Gautier demeura impassible.

- Vous voulez dire que parmi les membres d'une communauté, il s'en trouverait un (ou plusieurs) qui donnerait les ordres aux autres ?

Melchior essayait de dissimuler l'acuité de son regard, et la frustration que lui inspirait le sang-froid de son hôte.

- Oui, dit-il posément. C'est à peu près cela. Vous trouvez que l'idée est absurde ?

Gautier regardait ailleurs, pesant sans doute minutieusement sa réponse.

- Non, finit-il par dire. C'est une idée qui m'a déjà traversé. Mais qu'est-ce que cela change?
Melchior eut un sourire franc.

- Pas grand chose, je vous l'accorde, puisque nous sommes tous susceptibles d'assumer cette fonction... Mais j'avoue que je suis soulagé de vous entendre dire que l'idée n'est pas absurde.

- Il y a des moments, dans la vie, où l'on est taraudé par ce genre de questions. J'ai connu ça. Et je pense qu'on a besoin d'en passer par là pour se construire sa propre vision du monde. Mais, voyez-vous, avec l'âge, on s'intéresse à autre chose... On se rend compte qu'il existe des valeurs plus fertiles.

- Bien sûr.

Melchior songea qu'il n'échapperait pas, maintenant, à l'exposé d'une philosophie paternaliste, et se résigna à y prêter le flanc.

- Je pense que je me trouve à un tournant de ma vie, dit-il. C'est pourquoi ces questions reviennent à la charge, et j'éprouvais le besoin d'en parler avec quelqu'un.

Gautier sourit.

- Je suis touché par votre confiance, qui m'honore. Et si je peux me permettre un conseil, essayez de répondre de votre mieux à toutes vos questions, et puis - oubliez-les.

Melchior prit un air modeste et songeur, regarda un instant dans le vague, et dit en changeant de ton:

- Les sonates de votre fille sont à son image: délicates, subtiles, légères. Un élixir de jouvence et d'oubli.

Il faisait nuit noire derrière les vitres, et le père de Brug, qui faisait semblant de lire depuis un bon moment, voyait le reflet de son fils dans la fenêtre. Brug tournait comme un fauve enfermé, et son père savait qu'il ne l'interromprait pas explicitement dans sa lecture: il se contenterait de déplacer de l'air et faire résonner ses pas jusqu'à ce qu'on lui accorde l'attention qu'il désirait. Il avait toujours été maître en cet art.

- Arrête de tourner, Brug, finit-il par dire. Ta mère avait horreur de ça.

Brug n'arrêta pas de tourner.

- Toujours à parler de Maman, comme si cela avait encore un sens... Je ne sais pas si tu es au courant, mais ça fait presque huit ans qu'elle est morte.

Le vieil homme referma son livre avec un soupir inaudible et se résigna à faire pivoter son fauteuil de manière à voir son fils.

- Oui, Brug, je sais. Pourquoi tu ne vas pas voir Serena ?

- Je n'ai pas envie de voir Serena.

Il tournait toujours, et son père songea que la conversation qui commençait n'augurait rien de bon.

- Tu t'es disputé avec elle ?

- On ne se dispute pas avec Serena. Serena est sereine, comme son nom l'indique. Je ne l'ai jamais vue en colère.

- Eh bien, sa sérénité te ferait certainement du bien.

Brug s'immobilisa - signe que son énervement atteignait à un paroxysme.

- Je t'ai dit que je n'avais pas envie de la voir. De toutes façons elle ne me supporte pas quand je suis dans cet état. Elle dit que c'est infantile.

Le vieil homme ne put s'empêcher de sourire.

- Qu'est-ce qui te fait sourire ?

- Ne sois pas si agressif, mon fils. Je souris parce que je ne sais pas quoi faire d'autre.

Brug le considéra un moment, puis recommença à tourner.

- Eh bien moi non plus je ne sais pas quoi faire, mais moi, ça ne me fait pas sourire. Ça me met en rage. Et ça me met en rage de te voir là, calmement assis avec ton livre à la main, en train de te dire "Si seulement il pouvait débarrasser le plancher, je pourrais finir mon chapitre". Et ça me met en rage de savoir que Serena ferait exactement la même chose si elle était devant moi. Vous ne

vous rendez pas compte ou quoi ? On est enfermé, enfermé comme des singes sur cette île, à jouer à un jeu dont on n'a pas les règles... Mais toi, évidemment, tu es un esthète. Je suppose que tu es au-dessus de ça.

- Tu es injuste. Tu n'as pas le droit de reprocher aux gens de ne pas se trouver dans la même humeur que toi au même moment que toi.

- Mais avec toi, Papa, ce n'est pas une question d'humeur. C'est une question de tempérament. Tu as *toujours* été résigné, tu as *toujours* pris ton parti de toutes les situations. Tu as subi la vie, la paternité, le deuil, avec la même passivité monstrueuse. Mais regarde-toi enfin: tu es en train de me subir et tu ne réagis pas!

Le vieil homme marqua un temps d'arrêt, puis il fit à nouveau pivoter son fauteuil.

- J'aimerais finir mon chapitre, Brug.

Il savait que son fils se tenait debout, exaspéré. Il pouvait presque sentir dans son dos la brûlure de son regard. Il rouvrit son livre et se força à suivre des yeux les lignes de texte, bien qu'il fût trop affecté pour les comprendre. Il n'entendit rien pendant une minute environ, puis, soudain, il y eut un grand fracas juste derrière lui. Un bruit de plâtre qui vole en éclats. Il ne se tourna pas, mais regarda dans la vitre, et y croisa le reflet du regard de Brug.

- Je viens de casser ta statue favorite, dit Brug d'une voix très calme. Je crains qu'on ne puisse pas recoller les morceaux.

Leurs regards se soutinrent un assez long moment, à travers la vitre de la fenêtre opaque, puis Brug quitta la pièce.

(...) Description du grenier

Lorsqu'Olga entra, elle irradiait une sorte de danger qui fit instinctivement reculer Klara. Depuis l'enfance, elle ne se permettait de pénétrer dans ce sanctuaire que pour des raisons graves, et Klara n'avait de ses intrusions que des souvenirs violents.

Nils n'avait pas bougé. Dans la lumière qui pleuvait de la fenêtre, il se tenait, raide, imperturbable, et portait sur sa mère un regard inhumain. Il ne semblait pas avoir peur, il ne semblait même pas la haïr. Il avait seulement l'air de la juger, de très haut, de très loin, exhibant sa beauté et la force de son silence à la manière d'un ange guerrier dont le glaive ne connaîtra aucune pitié.

Olga passa devant sa fille comme si elle n'existait pas. Il y avait dans son regard une détermination puissante, une détermination qui ne concernait pas Klara, et dont la jeune fille était une fois de plus le témoin pétrifié. Nils suivait sa mère des yeux, sans ciller.

- Nils, commença Olga d'une voix douce, que démentait la violence de son aura. J'ai regardé dans ton ordinateur. Je sais qu'On t'a ordonné de te remettre à parler.

Elle s'arrêta un instant, et crut voir dans le regard glacé qui lui faisait face une lueur de jouissance ironique.

- Je voulais simplement te dire que c'est grave. Tu ne peux pas désobéir aux Ordres comme ça. Tu sais ce qui finira par arriver.

Nils n'avait manifestement pas l'intention de lui répondre, et Olga, déstabilisée comme elle l'était toujours par ce mur, se tourna vers sa fille.

- Il faut que tu m'aides, Klara, il faut que tu m'aides à le convaincre.

La poitrine de Klara se soulevait à chaque respiration, sous l'effet de l'angoisse, et la faisait ressembler à une biche prise au piège.

- Je mentirai, s'il le faut, dit-elle. On peut toujours prétendre qu'il nous parle.

- Tu ne comprends pas, dit Olga sèchement. Ca ne servirait à rien.

Nils ne regardait plus sa mère, maintenant, mais sa soeur - avec une compassion, une inquiétude, qui transpercèrent Olga bien plus sûrement que les regards froids qu'il lui avait décochés. Elle leva la main, lentement, à la hauteur du visage de son fils. Cette main vieillie, dont la

maigreur croulait sous les bagues, demeura suspendue, presque immobile, pendant quelques secondes.

- Je n'ose même plus te toucher, murmura-t-elle en baissant le bras.

Il s'était perceptiblement contracté, et semblait prêt à s'enfuir ou à mordre. La dernière phrase de sa mère avait encore durci son expression, mais elle soutenait encore son regard.

- Tu vas m'écouter, maintenant. Tu vas m'entendre. C'est la mort qui t'attend si tu continues. Je t'en supplie, Nils, ne le fais pas pour moi, fais-le pour toi, pour Klara, pour qui tu veux, mais parle.

Il s'ensuivit un silence troublant, qu'elle avait réussi à charger d'une attente. Klara regardait son frère, au bord du sanglot, confrontée pour la première fois depuis plusieurs années à la possibilité de ce miracle qu'elle n'attendait plus.

Mais il n'y avait plus d'expression dans les yeux bleus de Nils - ils s'ouvraient sur un vide vertigineux, insoutenable.

Olga finit par baisser les yeux, et se détourna.

- Klara, murmura-t-elle sans la regarder avant de sortir, essaye encore, si tu peux.

Melchior était en train de travailler, avec une concentration relâchée, engourdi par la chaleur du début d'après-midi, quand il reconnut, avec un certain plaisir, le pas léger et décidé d'Hanna dans le couloir.

Elle avait été une enfant enjouée et capricieuse - du plus loin qu'il se souvînt, il avait toujours aimé qu'elle l'interrompe, qu'elle touche à ses affaires ou qu'elle boive dans son verre, et ce fut avec le sourire intrigué et indulgent qu'il lui réservait toujours qu'il l'accueillit encore une fois.

Elle était vêtue d'une robe pourpre, si simple et si fluide qu'elle drapait son corps sans l'habiller, et faisait apparaître ses épaules et ses jambes encore plus agressivement que si elle eût été nue.

- Je peux te déranger quelques minutes ?

Melchior sourit et l'invita à entrer.

- Je ne sais pas si tu sais, reprit-elle, mais ça fait trois fois que je vois le vieux fou par la fenêtre.

- Léandri ?

- Oui. J'ai l'impression qu'il rôde par ici - évidemment, inutile de te dire qu'Albe est dans tous ses états. Elle a créé une barricade spéciale pour la nuit, et disposé des pièges aux endroits où elle l'a aperçu.

Melchior ne parut prêter attention aux extravagances de leur soeur.

- Qu'est-ce qu'il peut bien chercher ici ?

Hanna haussa les épaules.

- Va savoir... Il ne me fait pas peur. On dirait qu'il va mourir d'un moment à l'autre.

Melchior regarda sa soeur et comprit à son expression qu'elle n'était pas venue lui parler du vieillard, et qu'elle avait plus qu'épuisé les charmes de ce mystère avec Albe.

- Je suis venue te faire part d'un projet qui me trotte dans la tête, dit-elle avec un sourire appuyé.

- Je t'écoute.

- Tu sais que je déteste m'ennuyer... Et c'est ce qui risque de m'arriver très rapidement si je ne trouve pas un homme à séduire. Je ne suis pas faite pour la vie contemplative, ajouta-t-elle en

regardant le plafond.

Melchior souriait.

- Et tu as, je suppose, déjà jeté ton dévolu sur une victime ?

- Exact.

Ils se regardèrent un moment, amusés.

- Je suppose, dit Melchior, qu'il ne s'agit ni du vieux rôdeur, ni de Gautier...

- Continue...

- Il ne peut s'agir que d'un homme jeune et séduisant, et comme je sais que tu aimes la difficulté, j'ajouterai que cet homme a déjà une maîtresse.

- Brug, prononça-t-elle voluptueusement.

- Brug, répéta-t-il. C'est une idée intéressante.

- N'est-ce pas ?

Melchior se souvint de Serena, pâle, brune, tragique, évoluant avec lui en des accords troublants.

- Tu n'as pas l'habitude des confidences gratuites, dit-il. Qu'est-ce que tu attends de moi ?

- Pas grand chose, juste un dîner. Lui, elle, toi et moi.

- Et Albe ?

- Ca m'étonnerait franchement qu'elle consente à se joindre à nous, mais peu importe. Elle pourra toujours s'enfermer à double-tour dans sa chambre, ou se cacher sous la table. Cela mettra un peu d'ambiance.

Melchior se mit à rire.

- D'accord, dit-il. J'irai même jusqu'à me charger de l'invitation.

Hanna soupira d'aise, puis elle se leva, et alla examiner les objets qui traînaient sur l'étagère. Il y avait là des choses familières, qu'elle n'avait pas vues depuis longtemps, et qui lui rappelaient leur vie antérieure. Elle s'attarda, pensivement, sur un pendentif en argent.

- Pourquoi est-ce toi qui l'as récupéré ? demanda-t-elle.

Melchior s'était replongé dans l'écran de son ordinateur et mit un certain temps à lui répondre.

- Tu n'as pas voulu t'occuper des affaires de Maman, quand elle a disparu. Et je n'y ai plus pensé après. Tu le veux ?

Hanna avait le pendentif dans sa main gauche et le caressait de sa main droite, en un geste curieux qu'elle savait surgi de l'enfance.

- Oui, je veux bien... Dis-moi, j'ai toujours voulu te demander. Qu'est-ce qui s'est passé exactement ?

- Pour Maman ?

- Oui.

- Exactement ? je n'en sais rien.

Hanna se tourna vers lui vivement, et le regarda avec une gravité qu'il ne lui connaissait pas.

- J'étais plus petite que vous, je ne comprenais pas tout. Quand elle s'absentait plusieurs jours et que papa faisait son travail, je me rappelle que j'étais terrorisée. Elle était dissidente, n'est-ce pas ?

Melchior réfléchit un instant.

- Oui.

- Elle a toujours risqué sa peau sans se soucier de nous. Je ne la plains pas.

Melchior revit leur mère, les dernières semaines, dévorée par les insomnies.

- Moi si.

Hanna eut un air inquiet et suspicieux.

- J'espère que tu ne fais pas la même erreur qu'elle, Melchior.

- Ne t'inquiète pas, dit-il sérieusement. Je suis une toute autre route.

Elle soupira.

- Moi aussi.

Elle accrocha le pendentif autour de son cou.

Le bijou, pour une raison obscure, semblait avoir été fait pour qu'elle le porte, ce jour-là, dans cette robe pourpre. Dès qu'elle l'eut accroché, son expression redevint limpide et insouciant, et Melchior songea qu'il serait probablement le seul souvenir conscient qu'elle garderait de cette conversation.

La voix, cassée par l'âge, le tabac et les émotions, était douce et presque hypnotique.

“Il m'est plus facile de commencer par mon propre commencement, car j'ignore le vrai début de la dissidence. J'ai pris le train en marche, comme toi, comme tous les autres. L'histoire qui circule est toujours altérée. Elle perd un peu de son objectivité dans chaque bouche, et nous arrive plus fausse que vraie.

Toujours est-il que j'avais une trentaine d'année, et que je vivais depuis longtemps déjà dans une réclusion complète. Je ne sais pas ce qui fut premier, chez moi, du dégoût du monde ou de la soif d'informations. Ce dégoût et cette soif se sont toujours nourris l'un l'autre, d'ailleurs, et sont peut-être indissociables. Je n'avais pas aimé, je n'avais pas vécu, j'étais alors un de ces monstres issus de l'ère de l'information, dont l'horizon se mesure à la diagonale d'un écran. Mais je ne regrette rien, car cette monstruosité a été mon bien le plus précieux: j'éprouvais un tel désintérêt pour le monde réel que j'ai fouillé le Réseau sans cesse, sans but, sans raison, pendant presque dix ans. J'en cherchais les raccourcis, les régions; j'en explorais les recoins les plus inusités, qui auraient rebuté n'importe quel être sensé.

C'était de la folie, sans doute, mais alors c'est ma folie qui m'a finalement sauvé, car sans elle, je n'aurais pas gaspillé ces milliers d'heures à glaner des informations sans queue ni tête - et si je ne l'avais pas fait, c'est le sens de ma vie que je n'aurais pas trouvé.

L'idée de découvrir *quelque chose* était évidemment toujours présente, mais je ne cherchais rien de spécial, au début. Ce n'est que petit à petit que j'ai caressé l'idée d'une organisation virtuelle, et que ses probabilités d'existence m'ont paru de plus en plus fortes. Il me paraissait impossible qu'il n'y ait pas, ailleurs, des gens comme moi, qui cherchaient à se réunir. Je crois que cette quête éperdue était, dans mon infirmité à aimer dans le monde réel, une simple quête de l'Autre...

Je ne me souviens pas des premiers signes. Mon cerveau stockait passivement tant de choses, tant de données incompréhensibles, que je ne pouvais pas avoir conscience de toutes les connexions que je faisais. J'étais la plupart du temps dans une sorte d'état second, je me laissais diriger par mon intuition, sans savoir de quels souvenirs, de quelles synapses, elle provenait. Je me souviens seulement qu'au cours d'une de mes promenades (c'est ainsi que j'appelais mes interminables séances), je me suis rendu compte que je revenais toujours aux mêmes sites, qui

n'avaient pourtant aucune raison objective de retenir mon attention, et j'ai tenté de réfléchir. Mon cerveau, plus intelligent que moi, ou du moins plus systématique, avait sans doute repéré quelque chose qui m'échappait encore, et, je ne sais pas pourquoi, je me suis mis en tête de passer tout le temps qu'il me faudrait pour éclaircir cette manifestation de mon propre esprit. Je parlais du postulat que rien n'arrive par hasard, et que si mon intuition me ramenait sans cesse à ces sites, c'est qu'ils présentaient, au-delà des apparences, un point commun formel, une similitude de nature à frapper un cerveau habitué à l'aléatoire et anarchique diversité du Réseau. C'était un pari hasardeux, mais je n'avais que du temps à perdre, et mon temps était vide - j'ai donc consacré mes heures, à partir de là, à essayer de trouver la relation qui devait exister entre ces bases de données."

Serena l'écoutait et le regardait, émerveillée. Il sourit.

"C'était un code. Les sites contenaient des données rajoutées, qui ressemblaient, à première vue, à celles dans lesquelles on les avait fondues. Mais elles étaient rédigées dans le même langage chiffré - je les ai isolées, réunies, et j'ai cessé pendant plusieurs semaines de me connecter au réseau, parce que je n'avais plus qu'une seule idée en tête, une seule fièvre: trouver le code, déchiffrer, comprendre ce langage afin de pouvoir l'utiliser moi-même... C'est comme ça que tout a commencé."

- Je me rends compte, dit Serena, de la peine que vous m'épargnez...

- On entre en dissidence comme on peut - par hasard, le plus souvent. Ca n'a pas d'importance.

- Laissez-moi continuer: vous avez réussi à déchiffrer les messages, vous avez compris que vous aviez mis la main sur cette organisation virtuelle dont vous rêviez, et vous y avez pénétré.

- C'est à peu près ça.

- Et après ?

Léandri s'était raidi dans le fauteuil et fit signe à Serena de se taire. Ils se trouvaient au premier étage de la Villa et les bruissements du jardin leur parvenaient confusément. Serena n'avait rien entendu.

- On dirait que tu as de la visite, dit-il d'un air soucieux. Tu attends Brug ?

Serena se leva pour aller à la fenêtre.

- Non, bien sûr que non.

Des pas discrets étaient maintenant clairement discernables parmi le clapotis de l'eau et le chant irrégulier des oiseaux, et Serena songea que Léandri avait repéré le bruit, malgré son âge, quelques dizaines de secondes avant elle. Elle sortit sur le balcon, et Melchior eut à sa vue une incontrôlable poussée d'adrénaline.

- Serena ? cria-t-il.

Elle avait en apparaissant sur le balcon les yeux inquiets qu'il lui connaissait déjà. Elle fut, l'espace de ce regard, tout entière tournée vers l'extérieur, au-delà d'elle-même, dans un oubli de soi qui lui valait, aux yeux de Melchior, un incomparable supplément de beauté.

- Bonjour, dit-elle en souriant mécaniquement. Vous venez me voir ?

Melchior eut un petit rire.

- Il me paraît difficile de prétendre que je vous croise par hasard alors que je suis dans votre jardin, dit-il.

Elle eut un sourire plus détendu.

- Montez, nous sommes là-haut. La porte doit être ouverte.

Melchior la remercia et traversa le hall du rez-de-chaussée. Il y avait dans le jardin, et dans la Villa, une atmosphère harmonieuse et rassurante, très différente de celle qui régnait au Palais ou au Manoir. La taille plus humaine de l'édifice y contribuait sans doute, mais pas autant que l'âme subtile qu'on sentait derrière la disposition des détails et de l'ensemble. Il se dégageait, en fait, de la maison, la grâce calme et la sensualité un peu triste qui émanaient de la personne-même de Serena.

Elle l'attendait en haut de l'escalier, et il sentit à son imperceptible froideur qu'il les dérangeait et qu'elle ne le retiendrait pas. Il pensa à lui dire: "Bonjour, ma soeur veut séduire votre amant", et eut un sourire involontaire.

- Vous connaissez Léandri, je crois ? dit-elle en s'effaçant.

Le vieil homme se levait, avec difficulté, d'un fauteuil profond.

- Ne vous dérangez pas, je vous en prie, dit Melchior. Je suis désolé de vous déranger.

- Vous ne nous dérangez pas, dit Serena poliment. Vous voulez boire quelque chose ?

- Non, je vous remercie. En fait, je venais vous faire part d'une invitation. Ma soeur et moi-

même aimerions vous recevoir à dîner demain soir, avec Brug. Bien sûr, dit-il en se tournant vers Léandri, vous pouvez vous joindre à nous si vous le souhaitez.

Le vieillard l'observait avec une acuité qui n'était pas justifiée par la situation.

- Vous êtes très aimable, Melchior, dit-il en appuyant la prononciation de son nom. Mais je crois deviner que vous enfreindriez des Ordres en me recevant chez vous.

Serena parut surprise, et Melchior ne sut tout d'abord que répondre.

- En effet, finit-il par dire, laconiquement.

- C'est un sujet de conversation un peu glissant pour une entrée en matière, remarqua Serena d'un ton léger.

Melchior sourit.

- Puis-je compter sur votre présence ?

- Sur la mienne, oui. J'évite en général de prendre les décisions à la place de Brug, mais je lui transmettrai l'invitation, et je suppose qu'il sera ravi.

- Très bien, dit Melchior. Dans ce cas, si vous me le permettez, je ne vais pas rester plus longtemps. Vous devez avoir des choses à vous dire.

Léandri toussota.

- Nous avons *tous* des choses à nous dire, Melchior, dit-il d'un ton légèrement provocateur.

Melchior, qui se dirigeait vers l'escalier, se retourna et s'inclina.

- Non, corrigea-t-il en souriant. Ce que nous avons tous, ce sont des choses à *ne surtout pas* nous dire.

Léandri éclata de rire.

- Au revoir, Monsieur, dit Melchior en appuyant la prononciation de cette appellation excessivement distante, mais toujours souriant.

Serena eut un rire amusé, et lui tendit la main, sur laquelle scintillaient une multitude de bagues.

- A demain soir, dit-elle.

- A demain soir.

Il garda du contact de sa main une impression de délicatesse qui le hanta pendant plusieurs minutes sur le chemin du retour.

Hannah était volubile, spirituelle, captivante par l'énergie qu'elle dépensait sans compter, et qu'elle paraissait récupérer, décuplée, dans le regard séduit de Brug. Elle n'adressait la parole à son frère que pour se faire valoir, ignorait souverainement les regards et les interventions de Serena, et jouait si parfaitement son jeu qu'il était difficile de la trouver ridicule ou même déplacée. En fait, il était si manifeste qu'elle cherchait à séduire, que cette tentative ne revêtait plus aucune marque de faiblesse mais au contraire une démonstration de force.

Elle avait probablement visé juste, pensait Melchior, car le personnage entrevu de Brug faisait a priori partie de ceux qui admireraient son courage avant de mépriser son audace. Il lui donnait la réplique avec une humeur légère, et son regard subissait une sorte de ternissement à chaque fois qu'il portait les yeux sur sa maîtresse, dont la présence, d'ailleurs quasi-muette, semblait le rappeler à un ordre, à un devoir qu'il ne supportait plus.

Melchior, bien entendu, se délectait du spectacle. Amusé par l'effronterie de sa sœur, et plus encore par son succès, il percevait également tous les avantages que lui procurerait cette situation. Serena lui plaisait plus que jamais; cette circonstance avilissante lui donnait une expression qui le fascinait. Il supposait qu'elle méprisait Hannah, et que Brug l'exaspérait intensément, sans qu'elle se permît de le montrer. De la colère orgueilleuse qui devait l'animer - et qui n'était pas, de l'avis de Melchior, la colère vulgaire d'une femme jalouse, mais celle d'une personne qui prend conscience de sa propre erreur - il ne transparaissait presque rien. Elle s'efforçait de donner la réplique, et de temps à autre de faire rebondir la conversation, d'une manière purement artificielle. Melchior savait qu'elle ne donnait là qu'une infime part d'elle-même. Il l'avait vue danser, et cette vision lui suffisait pour savoir qu'elle était une personne orgueilleuse, violente et courageuse, une personne qui se cachait ce soir sous un masque dont il admirait la neutralité. Nul n'aurait pu dire quoi que ce fût à son sujet au terme de cette soirée - elle ne s'était montrée ni jalouse, ni aveugle; ni entreprenante, ni froide; ni triste, ni gaie. Elle ne s'était en fait pas montrée du tout, respectant comme très peu de gens les règles de prudence que Melchior s'était édictées pour lui-même. En l'observant, Melchior eût donné cher pour assister à sa métamorphose, tout à l'heure, lorsqu'elle serait seule avec Brug.

- Votre sœur aînée n'a pas souhaité se joindre au dîner ? demanda Serena à Melchior pour couper court à l'insistance de son regard.

- Elle n'est pas très mondaine, dit-il en s'excusant. Elle a préféré ne pas assister au repas, mais nous vous prions de ne pas vous en offusquer. Ce n'est pas contre vous.

- Nous avons tous nos phobies, dit-elle.

- Ah oui ? enchaîna Hannah. Je vais vous paraître scandaleusement simple mais moi je ne m'en connais aucune.

- Pas la moindre ? demanda Brug.

- J'ai peut-être peur de l'ennui, avoua-t-elle. Il est vrai que je n'aime guère la solitude.

Brug souriait.

- Tu as dit que nous avons tous des phobies, dit-il assez sèchement à Serena. Quelle est la tienne ?

- Comme si tu ne le savais pas, dit-elle. J'ai peur de ce qui est absurde. J'ai peur de l'absence de sens.

- Vous devez être au moins aussi malheureuse que ma sœur, dit Hannah en riant. Il n'y a pas de sens autour de nous, c'est à chacun de le prendre en mains!

- Il faut croire que je n'en suis pas capable, dit Serena. Et toi, Brug, quelle est ta phobie ?

- Moi ? J'ai peur d'être prisonnier. Je ne supporte pas l'Autorité.

Melchior eut un frisson à ces mots. Non un frisson de compassion, car il n'éprouvait aucune sympathie pour Brug, qui lui semblait égocentrique et cabotin, mais parce que la phrase qu'il venait de prononcer était de celles qui étaient interdites.

- Je vous remercie de votre sincérité, dit-il très rapidement, mais vous me permettez de ne répondre à la question que par une pirouette. J'ai peur de me dévoiler.

- C'est une réponse comme une autre, conclut Serena, en le regardant pour la première fois avec une forme de curiosité.

La soirée ne s'étira pas en longueur. Serena attendit une heure décente pour proposer de partir; Brug insista pour rester, en demandant à sa maîtresse à quoi ils pourraient bien occuper le reste de la nuit, et ni Melchior ni Hannah ne lui firent écho pour les retenir. Leurs poignées de mains, malgré la monotone tiédeur de l'air, furent froides.

Sur le chemin du retour, dans le calme immobile de l'île, ils se tinrent de longues minutes au

seuil de la dispute, silencieux et tendus. Elle connaissait déjà l'issue de cette soirée accablante, et, étrangement, malgré toute la douleur que cela représentait, cette issue ne la faisait pas reculer. Elle désirait seulement que tout se fasse vite, sans fureur, comme on peut souhaiter mourir.

Brug, lui, attendait qu'elle parle. Il savait qu'elle finirait par le faire - elle finissait toujours par le faire - et se gorgeait d'une exaspération croissante. Il avait l'impression de la connaître par cœur; il savait qu'elle tournerait autour de la vraie question, autour du désir qu'il éprouvait pour Hannah, autour de sa propre jalousie que son orgueil s'évertuerait à nier. Lorsqu'elle parla, au paroxysme de son attente, il éprouva presque un soulagement.

- C'est enfantin, Brug, dit-elle d'une voix résignée.

- Quoi ? Qu'est-ce qui est enfantin ?

- Ton silence, ton agressivité. Autant en finir au plus vite.

- Eh oui, Serena. Moi je suis enfantin et toi tu es sereine. Comme toujours, tu détiens le monopole de la sagesse, l'exclusivité de la compréhension... Comme ce doit être fatigant, mon pauvre amour, de me supporter.

Elle soupira, piquée.

- Je voudrais si possible avoir une conversation sérieuse.

- Mais elle est sérieuse, voyons. Même si par hasard j'avais l'intention d'en rire, il y a une chose qui m'en dissuaderait tout de suite. Et cette chose, c'est la tête d'enterrement que tu es en train de faire.

- D'enterrement, oui, le mot est juste.

Brug se tut un instant, surpris peut-être de ne pas avoir réussi à la faire pleurer.

- Et qu'est-ce qu'on enterre ? Dis-moi, en quel honneur vais-je me soûler ce soir ?

- On enterre notre amour, et tu boiras par exemple à la santé d'Hannah.

- Nous y voilà, dit-il avec un accent triomphant. Tu es jalouse. Tu prends des airs hautains mais la réalité est simple et crue. Tu es jalouse.

- Oui, en effet, je suis jalouse. Mais cela n'a plus d'importance. Cette fille n'est qu'un prétexte et je ne veux pas en parler.

- Tu ne veux pas en parler ? C'est dommage, je trouvais la comparaison intéressante.

- Je t'en prie, développe. Tu en meurs d'envie.

- Sa légèreté est une insulte à ton insupportable gravité. Sa joie de vivre est une insulte à ton cher malheur.

Serena secoua la tête d'un air excédé.

- Mon cher malheur ? Excuse-moi, j'oubliais que nous avons des tas de raisons de nous réjouir. J'oubliais que nous étions tous très heureux sur cette île paradisiaque. Dis-moi, qui est-ce qui fait des crises de nerfs tous les matins vers 10 heures au moment de recevoir les Ordres ?

- Je faisais moins de crises avant d'être avec toi.

Les larmes montèrent aux yeux de Serena, mais elle les ignora.

- Je ne vois pas l'intérêt de continuer à nous disputer.

Ils marchèrent à nouveau quelques minutes en silence. Il sentait sa colère descendre, s'abîmer en un sentiment plus vaste auquel il ne savait pas donner de nom.

- Je suis désolé, dit-il. J'ai envie de cette fille, de son énergie, de son insolence. J'ai l'impression que nous ne savons plus partager que la souffrance, et j'ai envie d'être heureux.

Serena ne parlait plus, et regardait compulsivement la mer.

- C'est curieux, finit-elle par dire. Ce que tu détestes en moi est cela-même que tu as tant aimé.

- Qu'est-ce que tu veux dire ?

Elle pleurait mais sa voix n'était pas altérée.

- Tu es tombé amoureux de ma lucidité, et tu me quittes parce que tu ne la supportes plus.

Brug baissa la tête.

- Tu es tombée amoureuse de ma révolte, et elle se retourne contre toi.

Le paysage défilait comme au ralenti, et la vision de sa maison éveilla Serena de son hypnose. Elle se rendit compte qu'elle aurait dû dire quelque chose, mais tout ce qu'il y avait en elle était un sanglot inarticulé et terrible, et elle ne voulait pas l'exprimer. Brug attendait une parole - une bénédiction, peut-être, pour soulager sa conscience, ou une occasion de se remettre en colère. Elle le regarda très vite, comme s'il lui était impossible de soutenir son regard, et fit un geste étrange de la main avant de se mettre à courir vers sa porte.

Brug la regarda courir et s'engouffrer dans l'obscurité de sa maison. Il y avait quelque chose qui s'effondrait silencieusement au plus profond de lui-même. Une ultime résistance que Serena

n'avait jamais réussi à briser avant ce soir, et qui venait de tomber. Une forme de tendresse pour elle qu'il n'avait jamais éprouvée.

Il prit une profonde inspiration et se remit en marche. Malgré le doute qu'il éprouvait, il ne songea pas un instant à la rejoindre, et se dirigea mécaniquement chez lui.

La lumière de la chambre de son père n'étant pas éteinte, il alla toquer à sa porte.

- Oui ?

Brug eut une brève défaillance cardiaque au moment d'entrer dans la chambre. Il vit son père, tiré à quatre épingles dans son pyjama de flanelle, assis très droit dans son lit, avec son air fatigué et fragile, et une bouffée de pitié presque insupportable s'empara de lui.

- Excuse-moi, Papa...

Le vieil homme semblait inquiet, et regardait Brug avec une gentillesse qui lui donnait envie de pleurer.

- T'excuser pour quoi ? Je ne t'en veux pas.

Brug s'assit timidement au pied du lit. Il avait coutume de le faire lorsqu'il était enfant, et que sa mère occupait la place de droite de ce grand lit. Mais il ne l'avait pas fait depuis huit ans.

- Je suis si dur avec toi, dit-il. Je te tyrannise alors que tu as toujours été patient... Je te prends comme cible de tous mes problèmes.

- Qu'est-ce qui ne va pas ? Tu t'es disputé avec Serena ?

Brug se sentit minuscule, incapable de prétendre, comme un tout petit garçon.

- Je viens de la quitter.

Son père eut un sourire triste.

- Je suppose que c'est la vie.

Brug eut un sanglot bref et sans larmes.

- Pourquoi tu ne m'ordonnes pas d'aller la retrouver ? Pourquoi tu ne me dis pas que j'ai fait n'importe quoi ? Pourquoi tu ne prends pas sa défense ?

Son ton devenait désespéré et agressif, et le vieil homme soupira.

- Parce que tu es adulte et que tu ne l'as sans doute pas quittée par hasard.

- Tu trouves que j'ai bien fait ?

Le père hocha la tête.

- Je ne sais pas, mon fils. Je ne peux pas savoir.

Brug regardait de tous côtés, comme traqué.

- Tu ne me donnes jamais, jamais ce que j'attends, murmura-t-il.

Le vieil homme chercha la main de son fils, qui s'y déroba avec colère, puis il ferma les yeux dans un geste d'impuissance et de dénégation.

Brug se retira. Quelques minutes plus tard, alors qu'il entamait l'une de ses plus terribles insomnies, il entendit les ronflements réguliers de son père, et lui en voulut mortellement d'avoir pu réussir à trouver le sommeil.

Melchior s'était lentement accoutumé aux idées nouvelles et déstabilisantes qui avaient été semées en lui ; et il tenait à présent pour à peu près certain que l'Autorité, quelle qu'elle fût, l'avait choisi pour faire partie d'elle, et qu'On lui faisait signe à travers tous ces textes qui, à la manière des pièces d'un puzzle, lui faisaient découvrir progressivement le motif caché. Il n'était pas ici par hasard ; cette île si petite, cette communauté si étroite, auraient pu former une excellente résidence surveillée pour un homme soupçonné de dissidence, mais elles pouvaient également constituer un magnifique laboratoire d'analyse et d'entraînement, le cadre idéal pour une épreuve initiatique.

Les règles du jeu étaient à deviner, et il les avait presque en mains à présent. On lui donnait assez d'indices pour aiguillonner et diriger sa réflexion ; On attendait de lui un esprit déductif et synthétique, curieux et audacieux, à la fois rationnel et ambitieux.

La conclusion à laquelle il était arrivé était à la fois simple et totalement invraisemblable pour un citoyen de base : Melchior pensait que chaque cercle, chaque communauté, possédait son propre démiurge. Un chef masqué qui tirait les ficelles en prétendant être une marionnette comme les autres. De là, la seconde règle du jeu devenait évidente. Il devait trouver de qui il s'agissait. Par souci de méthode et de modération, il s'interdisait pour le moment toute conjecture face à la règle n° 3. Il essayait de concentrer son attention sur l'énigme non-encore résolue.

Un certain nombre d'éléments le portaient d'ores et déjà vers deux pistes, celle de ce vieil homme qui demeurait en retrait, dont les Ordres lui interdisaient de s'approcher, et qui paraissait en savoir plus long que beaucoup d'autres ; et celle de Gautier, que sa position centrale sur l'échiquier de l'île rendait suspect. N'était-ce pas lui qui avait accueilli la fratrie ?

Dans cette double perspective, Melchior avait donc deux femmes à séduire : la jeune Klara, qui se pâmait devant lui et dont il soutirerait bientôt tous les renseignements voulus, et Serena, qu'il convenait de traiter avec plus d'égards. Il était un prédateur, mais pas un charognard, et bien que la rupture de Serena et de Brug se soit ébruitée à son de trompe le lendemain-même du dîner, il se résolut à ne pas la courtiser avant un délai décent.

Les deux ou trois semaines qui suivirent furent donc consacrées à la piste Gautier. Il rendit plusieurs visites galantes à Klara, et encouragea l'amitié que la jeune fille commençait à nouer avec Albe ; il fit beaucoup de compliments à Olga, et eut quelques conversations ridicules et sérieuses avec Gautier, agrémentées de quelques plaisanteries graveleuses. Il se découvrit même inopinément une

passion commune avec lui pour le jeu de Seltz – jeu de stratégie où Gautier était passablement médiocre, et où Melchior prétendit être néophyte pour le laisser gagner et distiller des conseils stupides le plus régulièrement possible.

Ce fastidieux travail préparatoire était moins déshonorant que nécessaire, et lorsqu'il se sentit assez confortablement installé en la bergerie, il commença à songer à des modalités précises d'extraction d'informations. Le moyen le plus discret, le plus efficace et le plus direct était sans conteste d'accéder à l'Ordinateur de Gautier. Repérer les lieux fut le plus simple ; quelques questions posées incidemment à Klara, une visite détaillée de la maison avec Olga (qui lui réclama une certaine concentration car la vieille femme s'obstina à l'abreuver de commentaires et de questions), lui suffirent pour localiser le terminal.

La partie la plus délicate du travail serait de mettre la main sur le code d'accès personnel de Gautier. Il dut attendre longtemps qu'une opportunité se présentât ; il dut même prendre le risque d'inviter Gautier à consulter ses propres fichiers pour gagner sa confiance. Les codes personnels permettaient non seulement d'avoir accès aux Ordres, mais également d'obtenir un certain nombre de services informatiques et télématiques ; Ces services, il le savait par expérience, variaient d'une personne à l'autre, d'une situation à l'autre, et il était probable que Gautier, en tant que père de famille émérite, soit gratifié d'un certain nombre de privilèges auxquels Melchior, pour de multiples raisons, n'avait pas droit.

Il se mit donc à observer, dans la vie quotidienne de la maisonnée, à traquer, dans les innocences de Klara, tout ce qui pouvait servir son plan. En plus des denrées habituelles qui arrivaient pour toute l'île une fois par mois par bateau, Gautier recevait un certain nombre de choses que Melchior était sûr de ne pas avoir vues dans ses propres menus : et notamment des neuroleptiques puissants (destinés à Nils, ainsi que le confirma Klara).

A partir de là, Melchior n'eut qu'à mettre au point son dispositif. Il s'appliqua d'abord, non sans quelque scrupule à plonger sa sœur Albe dans un état de crise. Il la connaissait si bien, et se sentait si familier de ses peurs, qu'il n'avait presque rien à faire pour jouer d'elle. Il modifia imperceptiblement son comportement, lâchant des regards inquiets ou menaçants. Il déranger les objets quand il passait quelque part, arpenta les couloirs en pleine nuit, en courant parfois devant sa porte. Quelques jours de ce régime suffirent.

Ce matin-là, Albe vint voir Melchior au bord de la crise. Il prenait son café sur la terrasse de l'entrée principale, empreint d'une nonchalance traîtresse. Il ne la regarda pas tout de suite – à moitié pour gagner du temps, à moitié pour fuir le tableau délabrant qu'il devinait. Albe devait avoir un visage vieilli, les cheveux défaits, le teint terreux. La souffrance se lisait toujours sur elle à livre ouvert, comme si un diable s'amusait à imprimer ses angoisses sur son corps, à contrefaire son apparence jusqu'à une insoutenable caricature.

- Melchior, balbutiait Albe, Melchior...
- Il y avait tant de désespérance et de supplication dans sa voix que Melchior se demanda ce qui se passerait s'il lui refusait le soutien qu'elle venait d'implorer.

Il continua donc à boire son café, exactement comme si elle n'était pas derrière lui, sadique et froid comme l'univers entier qui se liguaient contre elle. Il ne put voir la panique s'emparer d'elle, mais il entendit son cri, un cri animal et terrible qui ressemblait étrangement au braillement d'un nouveau-né dont les poumons sont brûlés par le premier souffle de l'air du monde.

Il s'assura ensuite qu'une prostration tétanique succédait bien au paroxysme qu'il avait provoqué, puis il se racla la gorge et appela Gautier, d'une voix étranglée par l'urgence. Ce dernier s'empressa, avec une délectation malsaine, et trouva à l'entrée du palais une scène tragique. Albe, dont l'immobilité était parfois secouée de contractions violentes, gisait par terre, les yeux révulsés, un filet de bave épaisse s'écoulant de ses lèvres.

- Je ne sais plus quoi faire, bredouilla Melchior. J'ai voulu commander des médicaments, mais je ne dois pas être en état de passer la commande, regardez...

Melchior attrapa, avec une adroite maladresse, l'ordinateur qui était sur la table. Il composa son code, ostensiblement, devant Gautier, et le laissa naviguer dans les services télématiques, certain qu'il ne trouverait pas ce qu'il lui demandait de chercher.

Gautier s'exécuta avec célérité, jetant de fréquents coups d'œil vers le personnage écroulé à côté de lui. Il confirma que Melchior n'avait pas accès directement à la commande de neuroleptiques, puis, dans un déferlement paternel et attendu, il se répandit en réflexions pratiques.

La situation était une véritable urgence – Melchior savait-il que ces crises pouvaient être mortelles ? – Gautier connaissait bien le problème puisque – Melchior l'avait-il deviné ? – Nils n'allait pas très

bien non plus. C'était un bonheur dans le malheur, car Gautier avait justement chez lui de quoi calmer la crise, mais il fallait faire plus. La procédure de commande extraordinaire était trop longue, et Melchior n'avait pas le temps de la remplir avant le bateau de la semaine prochaine – Gautier le pourvoierait en cachets jusque là, et même, mais oui ! il commanderait le double de médicaments dans sa propre commande, si cela était possible... Pourquoi ne pas le faire tout de suite ? Albe n'était pas bien lourde, la Villa n'était pas loin, comme ça Klara pourrait s'occuper d'elle, et ils pourraient arranger ça dans la matinée. Melchior était éperdu de reconnaissance, de sueur, de soulagement, et il suivit Gautier comme un petit chien jusque chez lui – sa tension réelle, au moment où Gautier l'emmena dans son bureau, fut même noyée dans un flot de fausse gratitude...

79AZGutr. 79AZGutr. 79AZGutr.

- Melchior, vous êtes tout pâle... Tout va bien, mon garçon, vous aurez les cachets.

79AZGutr.

- Gautier, dit-il avec un franc sourire, je savais que je pouvais compter sur vous.

Extrait du communiqué inaugural réservé aux membres d'accréditation zéro – dernière réactualisation annuelle.

Nous sommes, dans l'Archipel, les pionniers d'une nouvelle forme de société engendrée par la Révolution Informationnelle. Cela signifie qu'à moyen terme, d'autres puissances abandonneront leur structure sociale actuelle, qui est une survivance d'une autre ère, et qu'à long terme toutes les puissances sont destinées à adopter un modèle dont la mondialisation s'impose comme une nécessité historique.

Il y a eu dans l'histoire humaine une seule révolution comparable à celle que nous avons expérimentée, c'est celle qui a transformé la société féodale, où le pouvoir était axé sur la possession des terres, en une société marchande, où le pouvoir s'est associé à la possession de l'argent. Les quelques siècles qui nous séparent de cette révolution ont été le théâtre d'une progression exponentielle du pouvoir financier. Aujourd'hui, en Archipel, l'argent ne circule plus, et si l'Etat continue à en brasser, ce n'est qu'une concession faite aux réalités extérieures. Le pouvoir s'est allié à la maîtrise et à la détention de l'information, qui sont les seules valeurs d'échange reconnues aujourd'hui dans les interactions sociales.

Tout a commencé par le développement du Réseau Virtuel Mondial, qui a ouvert la première brèche en permettant un échange non monétarisé, et donc non contrôlé par les instances économiques, de toutes sortes de biens virtuels, dont l'inexistence matérielle a donné lieu à une nouvelle forme de diffusion, instantanée, gratuite et transnationale. Tout un secteur d'activité a donc échappé aux lois, que l'on croyait jusqu'alors inviolables, du Marché. Des résultats de recherches scientifiques, des programmes d'exploitation informatique, des banques de données réalisées à diverses fins par différentes personnes physiques ou morales, des dossiers juridiques, se sont mis à circuler en dehors de toute pression politico-financière, créant un espace décapitalisé, délégalisé, déhiérarchisé, et donc puissamment subversif.

Tous les empires financiers fondés sur des secrets industriels – armement et industrie pharmaceutique notamment – menaçaient de s'effondrer. Les bases mêmes des grands groupes informatiques étaient sapées, ainsi que celles des grands groupes de presse et de publicité. Petit à petit, les plus grandes forteresses tombaient, provoquant des séismes monétaires et financiers dont

les banques elles-mêmes durent subir de très graves conséquences. Devant un tel préjudice porté aux intérêts capitalistes majeurs, on se mit à paniquer : un inventeur pouvait du jour au lendemain découvrir une nouvelle forme d'énergie moins coûteuse et ruiner les cartels du pétrole ; un révolutionnaire pouvait s'emparer des formules de la bombe nucléaire ; un chimiste pouvait divulguer les formules d'une nouvelle drogue qui mettrait fin à l'hégémonie d'un certain nombre de mafias ; bref, la sécurité générale de tous les organes de pouvoir se trouvait en danger.

C'est ce qui explique, pour partie, l'avènement des dictatures. Pour les puissants, la démocratie était supportable tant qu'elle n'était pas réelle, tant que les grands groupes financiers détenaient un pouvoir opaque, international et inentamable, largement au-dessus des lois nationales et des marges de manœuvre des divers contre-pouvoirs.

Mais la démocratie n'était plus tenable si elle permettait à quiconque de prendre part au jeu, d'influer sur la concurrence, de déséquilibrer les marchés et d'instituer un risque : l'outil informatique était trop puissant pour être détruit, mais trop puissant aussi pour profiter à tout le monde, dans une société capitaliste fondamentalement inégalitaire. On a donc assisté à un phénomène de réappropriation du pouvoir par ceux qui étaient en train de le perdre : la collusion du capital et de l'ensemble des classes politiques permit une utilisation immédiate des armées, la création quasi-générale d'un « état d'urgence », et la répression rapide des citoyens éparpillés, pris au piège de leur individualisme, et très peu préparés à une lutte armée.

On détruisit plusieurs milliards d'ordinateurs de par le monde, et le Réseau fut soumis à des conditions d'accès drastiques. C'est depuis lors que l'information, centralisée et stoppée dans sa croissance anarchique, a commencé à devenir une monnaie d'échange, parallèle à l'argent.

L'amitié de Klara pour Albe était, lorsqu'on y réfléchissait, une sorte de nécessité interne aux caractères des protagonistes. La faiblesse d'Albe, sa proximité avec Melchior, en faisaient la proie idéale des gentillesses dévorantes de la jeune fille, qui donnait en échange une douceur, une sorte de sécurité, qu'Albe avait de plus en plus de mal à trouver dans sa propre fratrie.

Tout avait commencé, le lendemain de la crise, par un Ordre donné à Klara. Elle s'était éveillée, au milieu des dentelles et des rubans de son lit, l'âme ivre de blancheur, comme chaque matin. Elle s'était assise à sa coiffeuse, avait souri à son reflet dans le miroir, avait commencé à lisser ses cheveux, puis elle s'était installée devant son ordinateur pour la lecture de ses Ordres.

« Aujourd'hui, tu iras cueillir un bouquet de fleurs et tu l'apporteras à Albe, au Palais. Cette femme est seule et inquiète, tu dois la soutenir et lui offrir ton amitié. En revanche, tu ne chercheras pas particulièrement à voir Melchior, car il faut qu'Albe comprenne que c'est à elle que tu rends visite. »

Klara avait pieusement obéi à cet Ordre, avec la ferveur qu'elle mettait toujours dans l'acte d'obéir, et Albe avait trouvé, bien sûr, l'attention charmante.

Elles se revirent ensuite spontanément. Klara se sentait à l'aise, auprès d'Albe, presque autant qu'auprès de son propre frère, et se laissait aller à lui conter ses rêves d'avenir. Albe l'écoutait, avec une gratitude passionnée, et lui parlait à son tour de choses qu'elle n'osait jamais confier à personne. Ses terreurs, enfin prises au sérieux, diminuaient un peu d'intensité. L'écoute de la jeune fille semblait la délivrer de son terrible isolement.

Albe alla mieux presque aussi rapidement qu'elle s'était mise à aller plus mal, et revint au bout de quelques semaines à un état stationnaire. Melchior n'appréciait guère ce rapprochement, mais constata rapidement qu'il n'y pouvait rien. Klara insistait tant pour voir sa sœur qu'il eût été grossier de l'éconduire ; quant à Albe, il l'avait plongée de ses mains dans une telle détresse que sa conscience, ou du moins ce qui en restait, le suppliait de la laisser s'épanouir un peu au contact de Klara.

Il s'arrangeait cependant toujours pour rester dans leurs parages ; ce qui ravissait Klara, et qui lui permettait d'avoir au moins un aperçu de leurs échanges. Il fut assez prompt, par trois fois, pour interrompre leurs confidences au moment où Albe allait se mettre à parler de leur mère.

Cet état de faits le contraria pendant quelques jours, puis il en profita pour multiplier ses propres

visites chez Gautier. Ce rôle d'ami de la famille commençait à lui peser, d'autant plus que l'hystérie permanente d'Olga, le silence obstiné de Nils et l'enthousiasme de Gautier le fatiguaient maintenant au-delà de toute expression. Seuls les rougissements furtifs de Klara lui apportaient encore un peu de plaisir – et il s'y raccrochait pour supporter cette fastidieuse infiltration, dans l'attente du jour où il pourrait mener à bien son investigation dans les secrets de Gautier.

D'Olga, Gautier n'avait jamais connu que la surface. Il pouvait prévoir la tonalité de ses rires et l'enchaînement de ses gestes ; il connaissait par cœur ses discours, il avait l'habitude de son corps, il savait la faire changer d'humeur. Mais il avait toujours le sentiment qu'il ne faisait que l'effleurer, et que sa dimension réelle, dont il lisait des signes épars, lui avait toujours échappé.

Il ne savait pas ce qui troublait depuis tant d'années son sommeil, ni ce à quoi elle pensait, lorsqu'elle se croyait seule, et qu'il la voyait immobile, presque effrayante de raideur et d'austérité. L'instant d'après, elle fardait le silence par une cataracte de paroles, et l'immobilité par une mise en scène magistrale – et elle l'étourdissait en quelques secondes, offrant à sa vue, à son toucher, à ses oreilles, cette surface agaçante et rassurante, virevoltante, intarissable, qu'il lui avait toujours connue.

- Je crois que Melchior tourne autour de Klara, dit-il.

Olga haussa les épaules.

- Il tourne autour d'elle comme un chat tourne autour d'un moineau, dit-elle.

- Non, tu as tort. Il m'a dit qu'elle avait le pouvoir de faire disparaître sa nervosité.

Olga leva les yeux au ciel, plus agacée, peut-être, par la naïveté de Gautier que par l'hypocrisie de Melchior.

- Et tu as cru ce qu'il disait ?

- Pourquoi ne le croirais-je pas ? Il a l'air sensible, et j'ai apprécié sa franchise.

Olga poussa un petit cri.

- Sa franchise ? Mon pauvre Gautier, tu es vraiment étonnant. Il est faux comme un jeton, tu n'as pas remarqué comme il parle ?

- C'est toi qui es exagérément méfiante. Je te dis qu'il est attiré par elle, et que je le conçois aisément.

Elle hocha la tête et dit patiemment.

- Klara est une enfant charmante, je n'en disconviens pas. Mais réfléchis deux minutes, et tu te rendras compte que ton histoire ne tient pas debout. Qu'il cherche à la séduire – peut-être. Mais ne va pas t'imaginer qu'il est amoureux d'elle.

- Et pourquoi pas ?

- Parce qu'elle n'a pas plus de cervelle qu'un moineau – et que lui est un prédateur.

- Oui, je sais, je sais, un chat.
- Exactement.

Olga avait renoncé depuis longtemps à justifier sa pensée auprès de Gautier ; peut-être parce qu'elle le savait hermétique aux formes complexes, aux règles pleines d'exceptions de son propre esprit analytique. Il faisait partie de ces gens qui se trompent en toute bonne foi, avec une régularité désarmante. Ses jugements et ses conclusions étaient invariablement hors de propos. Ses arguments s'emboîtaient mal dans la discussion et en bloquaient les rouages ; ses intuitions, enfin – heureusement rares – étaient à la fois absurdes et audacieuses, c'est-à-dire catastrophiques.

En somme, elle avait pris son parti depuis longtemps du fait qu'il ne lui serait jamais d'aucune utilité pour réfléchir, et essayait tant bien que mal de limiter les dégâts en lui indiquant les chemins de l'esprit qu'il ne trouvait jamais tout seul. Il fallait espérer cette fois que la sympathie désastreuse que Gautier éprouvait vis-à-vis de Melchior serait quelque peu bridée par ses exhortations à la prudence.

Brug s'était tourné vers Hannah avec une sorte de fureur. Il attendit tout d'elle, comme il avait tout attendu de Serena – tout, c'est-à-dire la guérison et le sens. Mais Hannah ne renfermait pas d'autre sens qu'elle-même, et, préoccupée par son propre plaisir, lui apparut au bout de quelques semaines comme une aveuglante illusion. Il ne pouvait renoncer à elle, sans renoncer à toute sa vie, parce qu'il avait chargé son désir pour elle d'une rupture capitale avec le passé. Mais leur désir n'enfantait que le vide, qui s'épanouissait parfois en une ivresse de vivre, et parfois en une angoisse indicible.

Hannah n'avait rien d'autre à offrir que ce qu'elle offrait au premier abord – une force vive. Cette force était aveugle et sourde, et lorsque Brug comprit qu'il ne pourrait jamais posséder cette force, mais seulement en boire par instants quelques gouttes, il se sentit lui-même dépossédé de la sienne. Sa révolte, qui avait eu un écho si fort, et si rassurant, en Serena, ne déclenchait chez Hannah qu'un amusement destiné à se transformer rapidement en agacement. Hannah aimait la liberté, mais elle haïssait la révolte, et son indépendance n'était que le fruit d'un égoïsme forcé.

Elle-même se lassait des faiblesses de Brug, elle se montrait réticente à tout engagement dans l'avenir, et ne voulait donner aucun sens à leur amour. Elle se moquait de ce que leur désir avait détruit, et chassait généralement l'idée de Serena du revers de la main.

Ils s'appliquèrent donc tous deux à rire de tout sans parler de rien, à vivre un présent qui n'avait ni racines ni perspectives, jouant une comédie amoureuse gratuite et pourtant nécessaire – pour l'empêcher, lui, de sombrer dans le regret, et pour la maintenir, elle, dans l'état de légèreté en dehors duquel elle suffoquait.

Albe, même au mieux de sa forme, parlait toujours avec mille précautions, et regardait toujours très peu ses interlocuteurs. Dans une sorte de divorce entre sa bouche et ses yeux, elle racontait les histoires tout en jetant autour d'elle des coups d'œil furtifs, inquiets, et on la sentait déployer une énergie considérable pour diviser son attention entre son discours et sa surveillance.

Parfois le ton de sa voix baissait jusqu'à devenir presque inaudible ; parfois elle s'arrêtait net et fixait son interlocuteur avec un effroi soudain.

Aujourd'hui pourtant, elle se sentait en confiance avec Klara, dont la patience infinie la rassurait, mais l'histoire qu'elle contait était si dangereuse, si interdite, que sa peur était intacte.

- T'ai-je déjà parlé de notre mère ?

Klara hocha la tête en souriant.

- Elle est morte, je crois...
- Oui, oui, elle est morte, mais là n'est pas le problème, le problème vois-tu c'est qu'elle n'est pas morte de mort naturelle.

Klara, dont les yeux s'agrandissaient toujours à l'évocation des mystères, demanda :

- A-t-elle été assassinée ?
- Chut ! Parle moins fort, s'il te plaît. Elle a été effacée.

Klara avait déjà entendu ce terme mais ne lui donnait aucun sens précis. Comme tout ce qui concernait l'Autorité, cependant, il avait un parfum un peu sulfureux.

- Qu'est-ce que cela veut dire exactement ? demanda-t-elle à voix basse.
- Cela veut dire qu'un jour la personne disparaît, corps et biens. Et que personne n'a plus le droit d'en parler.

Klara frémissait de compassion.

- Quel âge aviez-vous lorsque c'est arrivé ?
- J'avais 17 ans, Mechior 14, et Hannah n'était encore qu'une enfant... Cela a été un véritable cauchemar, Klara, j'espérais sans cesse qu'elle reviendrait.
- Votre mère... Comment était-elle ?

Albe la regarda avec une acuité presque agressive.

- Pourquoi poses-tu cette question ?
- Je ne sais pas, répondit Klara un peu embarrassée, je me disais que vous aviez envie d'en

parler.

Albe la dévisagea un long moment, au bord du silence, puis le visage candide de Klara eut raison de son inquiétude.

- Ma mère était une femme exceptionnelle, c'est elle qui m'a appris à me méfier de tout. Mais elle était trop imprudente, et c'est ce qui l'a perdue.

Klara ne savait pas comment relancer la conversation, et décida d'attendre. Sa passivité avait généralement sur Albe un effet apaisant.

- Cela faisait déjà plusieurs mois qu'elle se doutait de quelque chose. Elle ne me disait rien, mais j'avais des yeux pour voir. Elle ne sortait presque plus, et passait ses nuits aux aguets. Elle attendait – voilà. Elle attendait que l'horrible chose se passe.

Klara baissa elle aussi la voix, consciente d'enfreindre une invisible frontière.

- Savez-vous pourquoi les gens sont effacés ? Sont-ils effacés.. au hasard ?

Albe hocha la tête en signe d'impuissance.

- Tout le monde peut être effacé, comme ça. Ils vous emmènent sans doute quelque part pour vous torturer. Ou bien ils vous tuent et détruisent votre corps. Cela peut arriver à tout moment, Klara, à tout moment. Ce peut être la dernière fois que je te parle.

Klara semblait impressionnée, et Albe s'efforça de sourire.

- Je voulais t'en parler parce que tu es trop naïve, Klara. Il faut toujours faire attention à tout.
- Il faut toujours bien obéir aux Ordres, dit Klara sentencieusement.
- Oui, murmura Albe. Toujours, c'est le seul moyen de se faire oublier...

Puis son visage se ferma, comme frappé par une injonction au silence. Elle quitta Klara avec précipitation, comme une ombre restée trop longtemps à la lumière, et regagnant son royaume à la hâte, de peur d'être dissoute.

Klara resta pensive quelques moments, puis ses pas l'amènèrent, comme souvent, vers son frère.

Nils l'accueillait toujours avec une expression de douceur, de soulagement, et d'attente, aussi, qu'elle ne parvenait pas à modifier, quelque soit sa propre humeur.

Leurs contacts physiques s'étaient naturellement multipliés depuis qu'il avait cessé de parler ; il lui parlait, comme un grand sourd, avec des pressions, des caresses, des frémissements, auxquels elle s'était accoutumée. Elle se laissa faire, docile, lorsqu'il l'attira contre lui et qu'il enfouit sa tête dans

son cou. Elle sentait qu'il souffrait, mais se sentait incapable de le consoler.

Elle profita de leur étreinte pour lui parler à l'oreille.

- Albe vient de me confier que la mère de Melchior avait été effacée...

Nils s'écarta et la regarda avec lassitude, comme toujours lorsqu'elle évoquait le nom de Melchior.

Mais sa lassitude était aussi patience, et elle savait qu'il l'écouterait.

- Elle dit que des gens disparaissent ainsi sans laisser de trace. Elle dit que cela peut arriver n'importe quand, Nils, à n'importe qui... Comme ils ont dû souffrir, Nils... Melchior n'avait que 14 ans, tu te rends compte ?

Puis elle s'approcha plus près de son oreille.

- Elle dit que cela arrive aux gens qui désobéissent aux Ordres, Nils.

Nils regardait dans le vide, en caressant machinalement les cheveux de sa sœur, considérant peut-être une fin qui le délivrerait .

Klara, elle, regardait le miroir qui lui faisait face, qui réfléchissait leur étrange couple désemparé.

De l'autre côté du miroir – qui était sans tain – Olga, le visage crispé, assistait à la scène presque immobile.

Les sentiments se bousculaient un peu sous son front tiré ; la jalousie qu'elle éprouvait à l'égard de Klara, avec laquelle Nils était si tendre ; la méfiance accrue qu'elle éprouvait à l'égard de Melchior et l'urgence d'éloigner sa fille des griffes de cette famille ; le mépris que lui inspirait cette jeune fille insipide et sous influence. Elle savait que Nils désobéissait aux Ordres qui lui intimaient de se remettre à parler depuis plusieurs mois... A la longue liste de ses douleurs et de ses défaites, faudrait-il encore supporter de le voir disparaître ?

Elle sortit de sa cachette et envoya Klara chercher son père. Puis elle décida, une nouvelle fois, d'affronter son fils. A chaque fois qu'elle le surprenait dans son intimité avec Klara, un espoir assassin surgissait en elle. Si la tendresse et l'humanité étaient intactes en lui, alors elle pourrait peut-être réussir à les mettre à nu elle-même. L'expérience cent fois renouvelée n'avait pas eu raison de cet espoir.

Elle rejoignit Nils dans le salon où Klara venait de le laisser. Il ne la regarda pas entrer, s'attendant peut-être à ce qu'elle passe sans lui parler. Mais la décharge de stress que lui causait sa seule

présence était palpable dans l'atmosphère. Olga lui faisait violemment, viscéralement horreur.

- Nils, dit-elle de sa voix la moins mondaine, Nils, je ne suis pas venue pour te donner des Ordres.

Il leva un sourcil sarcastique, et elle mesura à quel point son regard bleu s'était assombri.

- Je suis venue te parler du bon vieux temps de votre enfance... Tu dois t'en souvenir, Nils. Nous avons été si heureux pendant ces années. Tu étais toujours avec moi, je t'enseignais le nom des plantes et les idéogrammes d'Orient... Tu étais un élève si passionné, si doué, comparé à ta sœur... Tu étais un fils si prévenant.

Nils baissa la tête comme pour prêter le moins de surface possible à son regard. Olga se concentra un peu, et les larmes lui vinrent.

- Je sais pourquoi tu as cessé de parler, Nils. Je l'ai toujours su.

Comme ses mots n'avaient pas déclenché de réaction visible, elle poursuivit.

- Je me suis mise à ta place. J'ai essayé de comprendre ce qui s'était passé dans ton esprit. Je sais que tu t'es senti trahi.

La main de Nils, qui tremblait depuis un moment, renversa brutalement le vase posé sur la table basse.

Olga considéra les éclats de porcelaine qui figuraient parfaitement l'état de leur situation. Il était vain de vouloir recoller ce qui était à ce point brisé.

- Je voulais juste te remercier, mon fils. Pour le choix que tu as fait, pour celui que tu m'as évité de faire.

Elle observa un silence.

- J'ai souvent imaginé les différentes attitudes que tu aurais pu adopter. La pire, sans doute, aurait été de divulguer ce que tu savais. Tu as eu la sagesse, la loyauté, de ne pas le faire. C'est de cela que je te remercie. Pourtant, je ne peux m'empêcher d'imaginer aussi ce que notre vie aurait pu être si tu avais accepté de partager mon secret ; tu étais le seul dans la famille à pouvoir me comprendre ; tu aurais pu en profiter pour faire tant de choses de ta vie. Aujourd'hui encore, Nils, si tu voulais... Il y a tant de choses que je pourrais te dire, tant de choses que nous pourrions partager

Nils avait le regard vide, à tel point qu'Olga se demandait s'il l'entendait.

- Tu pourrais me faire confiance, Nils, et tout reprendrait comme avant.

Le jeune homme tourna la tête vers elle. Il la considéra avec une telle froideur qu'elle se sentit tout à coup plus seule que s'il avait été mort.

Il la fixa longuement, comme pour lui signifier qu'il n'avait pas peur d'elle, qu'il était hors d'atteinte. Puis il quitta la pièce doucement, de son pas silencieux et fantomatique.

Le temps était chaud et serein ; la Villa de Gautier, impeccable et vide. Melchior s'était assuré que Nils était au loin, sur la plage ; Gautier et Olga venaient de partir en visite. Olga avait répugné à laisser sa fille seule avec Melchior, mais n'avait pas été de taille à résister contre la conspiration générale.

Le moment était parfait. C'était *le* moment que Melchior attendait depuis des semaines, celui pour lequel il avait supporté les rougissements de Klara et les sous-entendus de Gautier. Il se sentait calme, en pleine possession de ses moyens. Ce fut donc d'un air parfaitement naturel qu'il prit la main de Klara en affectant un air suppliant.

- Klara, dit-il doucement. Il est une chose que vous pourriez faire et qui me ferait un immense plaisir.

La jeune fille rougit et le regarda de ses grands yeux tendres et timides.

- Rassurez-vous, je ne veux pas vous brusquer. Vous brusquer serait un crime, et, si doux soit le crime, je ne suis pas un criminel.

Elle sourit.

- Laissez-moi deviner, Melchior... Est-ce quelque chose que je dois dire ?

Melchior fit semblant de se prendre au jeu des devinettes, tout en calculant mentalement le temps qui lui était imparti.

- Non, ce n'est pas une chose que vous devez me dire - du moins, ce n'est pas quelque chose que vous pouvez me dire avec des mots.

La main de la jeune fille tremblait et défaillait dans la sienne.

- Voulez-vous que je vous donne un indice ?
- Oui.
- C'est quelque chose que vous devez exprimer avec vos si charmantes mains.

Klara ne savait pas si elle devait laisser sa main ou la retirer ; elle entrevoyait dans ce qu'il disait des significations sensuelles qui lui donnaient le vertige ; elle était inquiète des convenances et de ce que son père lui permettait de faire.

Elle resta un instant confuse, puis retira sa main après avoir pressé maladroitement celle de Melchior.

« Comme cette jeune fille est amoureuse », songea-t-il. « Elle donnerait sûrement sa vie pour moi. »

- Je ne vois pas, murmura-t-elle.

Melchior la regardait avec douceur et concupiscence.

- Je voudrais que vous me fassiez rêver, que vous fassiez naître en moi des émotions délicates, que vous reposiez mon esprit de ses tracés... et tout cela par l'unique magie de vos mains, si habiles à exprimer la beauté...
- Le piano ? hasarda-t-elle.
- Oui, susurra-t-il. Je rêve souvent d'un moment comme celui-ci, où vous joueriez pour moi seul. Cela me ferait un immense... plaisir.

Klara retrouva immédiatement sa contenance.

- Quel morceau avez-vous choisi pour ce concert exclusif ?
- Cette sonate de Mozart que vous jouiez la première fois que je suis venu déjeuner ici.

Elle sourit, angélique.

- Je ne peux qu'approuver votre choix ! Avez-vous des préférences d'interprétation ?
- Ne la jouez pas trop vite... Moderato Cantabile.

Elle se leva et lui adressa un long regard reconnaissant tandis qu'elle se dirigeait vers le piano.

- Vous venez avec moi ?
- Non, dit-il. Je préfère vous imaginer.

Il attendit, au comble de l'impatience, qu'elle cherche sa partition et qu'elle s'installe au clavier. Il devrait faire preuve de discrétion pour se rendre dans le bureau de Gautier, mais il l'avait assez souvent vue jouer pour savoir qu'elle était totalement pénétrée par la musique et ne prêtait guère attention au monde extérieur. L'avantage majeur de ce subterfuge était bien sûr qu'elle ne pourrait pas le surprendre, car il serait immédiatement prévenu de son changement d'activité. La sonate était raisonnablement longue. Tout se présentait donc pour le mieux.

Les notes subtiles commencèrent bientôt à envahir la maison, et, tout en se levant, Melchior ne put s'empêcher de remarquer qu'elle jouait à la perfection. Puis l'idée même de Klara lui sortit de la tête, et il s'infiltra jusqu'à l'ordinateur de Gautier.

Il tapa le code, calmement, après s'être assuré en regardant par la fenêtre que le champ était libre. Pendant les quelques secondes qui suivirent, il se demanda à quoi ressembleraient les Ordres qui s'afficheraient si Gautier était le chef de cette communauté. Les Chefs recevaient-ils seulement des

Ordres ?

Puis la page s'afficha, et Melchior, devant l'écran absolument familier, se sentit à la fois déçu et soulagé. Les Ordres de ce matin s'affichaient, très semblables à ceux qu'il recevait lui-même.

« Vous devez désormais utiliser vos capacités de persuasion pour glaner des informations sur le passé de Melchior. Engagez des conversations privées, prenez pour prétexte le rapprochement qu'il opère auprès de votre fille pour lui poser des questions indiscrètes. Testez-le sur les sujets suivants : sa mère, la Dissidence, ses projets d'avenir. Vous rédigerez un rapport complet de ces conversations. »

Melchior resta pensif quelques secondes à la lecture de ces lignes. Puis le final de la sonate le rappela à la réalité, et il arriva juste à temps pour applaudir Klara lorsqu'elle plaqua le dernier accord.

Ce soir là, Brug était avec Hannah au Palais lorsque Melchior rentra. Sa vue causa un léger déplaisir à Melchior, qui décidément ne l'aimait pas, et qui aspirait à la solitude et à la réflexion. Il avait enduré patiemment son tête-à-tête avec Klara. Il s'était montré plus distant, n'ayant plus rien à obtenir d'elle, et l'inquiétude profonde, la tristesse infinie dans lesquelles ce changement d'attitude l'avait plongée accablait Melchior d'ennui. Il avait été stupide de dépenser autant d'énergie, chez lui et chez les autres, pour une fausse piste. Puis Gautier et Olga étaient revenus, et il lui avait fallu donner le change, en jouant la carte de la nostalgie. Gautier lui avait maladroitement posé quelques questions indiscrètes, auxquelles il avait répondu par des mensonges grossiers. Cela avait pris du temps.

Le chemin du retour avait été reposant ; car il avait pu laisser libre cours à ses premières réflexions. Gautier n'était pas le Chef – sa bêtise n'était pas feinte et son paternalisme n'avait rien de machiavélique. Cette famille, en somme, ne présentait aucun intérêt, entre la mère hystérique, le fils dégénéré et la pucelle sentimentale. Il allait falloir trouver un moyen élégant de couper court à leurs relations envahissantes.

Quelques minutes lui suffirent pour trouver le prétexte idéal ; il irait voir Gautier, dès le lendemain, et lui jouerait une dernière comédie. Il lui expliquerait d'un air grave et responsable qu'il s'était aperçu que Klara s'était éprise de lui ; qu'il avait été sensible à sa grâce, qu'il avait même sans

doute dans sa faiblesse encouragé ses sentiments, mais qu'il prenait peur à présent, car il était lui-même meurtri par ses expériences passées, et qu'il n'était pas sûr de pouvoir la rendre heureuse... Le décalage dans leur maturité serait difficile à vivre pour elle ; il n'était pas prêt à s'engager, il était sûr que Gautier comprendrait ses scrupules et approuverait son choix de prendre quelque distance... Avec un sourire solitaire, Melchior songeait qu'il s'en tirerait même avec les honneurs. Gautier serait désolé pour sa fille mais garderait Melchior en haute estime. Quant à Klara, elle disparaîtrait probablement de sa vue pendant plusieurs semaines.

Ceci allait lui laisser plus de temps pour poursuivre ses enquêtes. Le vieux Léandri et la belle Serena occuperait maintenant son esprit. La place très en retrait du vieillard, son comportement étrange, faisaient de lui un chef tout à fait plausible. Quant à son amitié avec Serena, n'était-ce pas un divin hasard ? Elle serait elle aussi une femme à séduire pour atteindre un homme – mais le jeu promettait beaucoup plus de piquant.

Il en était à ce point précis de ses mises en place stratégiques lorsqu'il pénétra dans le vaste salon du Palais. Hannah jouait, dans une pose lascive, à envoyer sur Brug des noyaux d'olives. Ils avaient tous deux manifestement beaucoup bu, et semblaient d'une humeur taquine et sensuelle.

- Quel beau tableau de décadence, dit Melchior en entrant. Puis-je vous recommander de passer dans une chambre ? Ce n'est pas ce qui manque ici.

Brug émit un petit rire mauvais. Hannah bailla et se redressa.

- Raconte-moi ta journée, mon frère.
- Il n'y a rien à n dire, j'en ai peur. Je me suis ennuyé les neuf dixièmes du temps.
- Mais c'est une bonne moyenne ici, dit Brug.
- J'en conclus que la compagnie de ma sœur vous ennuie ?

Hannah sourit, tandis que Brug, ralenti par l'alcool, cherchait une répartie.

- Brug s'ennuierait même en enfer, soupira-t-elle. C'est une sorte de maladie.
- C'est curieux, dit Melchior en ramassant les noyaux à terre.
- Qu'est-ce qui est curieux ? demanda Brug.
- Rien. J'aurais cru que vous souffriez plutôt d'un autre mal.
- Me ferez-vous la grâce de me dire lequel ?
- La révolte ? demanda Melchior en souriant.

- Vous marquez un point, dit Brug. Vous ne payez pas de mine, vous êtes plutôt silencieux, mais vous semblez observateur.
- Je le suis, confirma Melchior.
- Vous avez fait la cour à la petite Klara ? demanda Brug en étouffant un fou rire.

Hannah pouffa en regardant son frère. Melchior sourit et finit de ramasser les noyaux.

- Allons, Melchior, ne me dis pas que tu n'es toujours pas arrivé à tes fins avec une proie aussi facile, dit Hannah.

Le sourire de Melchior s'accentua, et devint presque carnassier.

- Pour tout dire, je suis arrivé à mes fins, mais je doute que vous soyez l'un et l'autre assez observateurs pour savoir de quelles fins il s'agissait.

Brug se releva péniblement.

- Je suis trop saoul pour discuter avec vous, Melchior.

Melchior se dirigea vers la porte.

- Vous n'êtes sans doute pas trop saoul pour débarrasser la table, dit-il. Vous pouvez casser des verres si vous voulez, j'ai horreur du cristal. Bonne nuit.

Hannah lui fit un signe de la main.

- Bonne nuit, grand frère.

Brug le regarda de ses yeux injectés d'alcool.

- Pourquoi me donnez-vous des Ordres ?
- Parce que vous détestez en recevoir.
- Vous m'agressez, en somme. Vous ne m'aimez pas, Melchior, je l'ai senti tout de suite.
- L'alcool vous rend sentimental, mon cher... dois-je vous appeler beau-frère ?
- Qu'est-ce qui vous déplaît chez moi ? insista Brug.
- Pourquoi vous acharner à poursuivre cette discussion que vous aurez oubliée demain ?
- Parce que j'en ai envie. Je veux savoir pourquoi vous me traitez de haut.
- Je vous traite comme un homme traite son hôte lorsqu'il répand du vin sur les tapis sans s'en excuser, et comme un homme sobre traite un homme ivre. N'y voyez rien de personnel.

Brug se servit un autre verre de vin, lentement, sans en renverser une goutte.

- A votre santé, Melchior. Je conchie la sobriété sous toutes ses formes, je conchie les règles

de l'hospitalité, je conchie les rapports qui n'ont rien de personnel, et je bois à votre santé.

Il le regardait avec orgueil, et Melchior décida de lui laisser le dernier mot.

- Bonne nuit, répéta-t-il simplement.
- Bonne nuit, répondit Brug. Je ne suis pas en état de faire jouir votre sœur, aussi je pense que ses cris ne vous importuneront pas.
- Je m'en réjouis, dit Melchior en partant.

Et tout en montant l'escalier, et en entendant leurs gloussements obscènes, Melchior se demanda quel genre de femme devait être Serena.

Serena n'avait jamais imaginé comment elle se sentirait *après* Brug. Elle avait imaginé leur rupture comme si cet événement était sans possible lendemain.

Et pourtant... Il était toujours la première chose à quoi elle pensait en se réveillant, la dernière à quoi elle pensait avant de trouver le sommeil. Il lui manquait parfois si horriblement qu'elle s'enfermait, seule, dans l'obscurité, juste pour penser à lui. Il lui prenait parfois l'envie de le voir, de le frapper, ou de lui pardonner. Mais sa raison – ou son orgueil – la protégeait d'un tel geste, et elle était parvenue à penser à lui comme à un mort, sans espoir.

Elle savait pourtant qu'il allait mal, qu'il courait à sa perte, qu'il se perdrait sans elle aussi sûrement qu'un bateau fait naufrage dans le noir. Brug n'avait jamais eu de gouvernail, et elle seule lui avait insufflé une direction. Il était une splendide sensibilité écorchée, anarchique, indomptable, qui ne pouvait survivre seule, et qui ne pouvait supporter de dépendre de l'autre. Brug, n elle l'avait toujours su, était destiné à mourir jeune, de mort violente, probablement par suicide. Il n'était pas adaptable à cette société factice – et c'est pour cela qu'elle l'avait aimé – mais il n'était pas plus adaptable aux relations humaines, et c'est pour cela qu'il s'était détourné d'elle.

Lorsqu'on quitte quelqu'un, songea Serena, on quitte toujours, en fait, une conception de la vie. Et Brug avait quitté, en quittant Serena, la seule conception qui aurait pu lui rendre la vie supportable : celle de l'amour fou. Serena, en acceptant la séparation, ne quittait que le désespoir. Et bien qu'il l'eut quittée, elle savait avoir perdu moins que lui.

D'autre part, comme si toutes les pièces s'imbriquaient pour la sauver, il y avait maintenant en elle la gestation d'un sens nouveau. Ses conversations avec Léandri l'obsédaient presque autant que sa rupture ; elle se sentait happée par un mécanisme irréversible, sans opposer de résistance, car s'il lui restait un horizon, ce ne pouvait être que dans le Dissidence. Quelque chose, en elle, avait déjà pris sa décision, et même si elle délibérait encore, elle sentait que ce n'était que pour adoucir le choc de la révélation.

Tôt ou tard, elle quitterait cette île, cette société, cette prison. Et si elle se sentait encore vivante, c'était parce qu'elle était prête à mourir pour cela.

Léandri al recevait de plus en plus fréquemment, comme si une urgence intérieure lui interdisait d'attendre.

« Il y a plusieurs sortes de Dissidents, disait Léandri. Il y en a qui opèrent de l'intérieur du système,

et d'autres qui ont pris le maquis. Dans le jargon, on les appelle les Espions et les Guerriers. Je regrette parfois d'avoir choisi le rôle d'Espion – mais mon tempérament solitaire me faisait redouter la vie clandestine, la promiscuité des combats. Je n'ai jamais voulu m'enfuir.

- Les « guerriers » sont-ils basés dans un autre pays ?
- Certains, oui. Mais la plupart se regroupent dans des navires ou des sous-marins. Clea permet une mobilité plus grande dans l'Archipel.
- Comment sont-ils financés ?
- Les services secrets de l'Océanie ont établi des liens privilégiés avec nous. Et... les Dissidents ont accès à des informations sur l'Archipel qui valent très cher dans les autres dictatures. Quand nous avons besoin d'argent, nous vendons ces informations au plus offrant...
- Et... De quel genre d'actions s'agit-il ?

Léandri soupira.

- Ah, c'est là que le bât blesse ? Nous rêvions de renverser l'Autorité, et plus les années passent, plus nous nous mettons à leur ressembler. Nous infiltrons, nous travaillons sur des actions de renseignement. Parfois, nous tuons. Nous faisons aussi énormément de piratage informatique, nous essayons de recruter des esprits libres.
- Comme moi ?
- Oui, dit-il. Comme toi.
- Mais la Cause n'avance pas ?
- Je ne saurais te dire. Nous n'arrivons jamais à identifier les véritables têtes pensantes. Pour tout désorganiser, il faudrait supprimer en une seule fois tous les chefs des plus grandes villes. Les actions particulières ne servent à rien : les chefs sont remplacés par d'autres et la structure ne s'effondre pas.
- Qui est le chef suprême ?
- C'est Nebelwir qui est à la tête du pays. Mais on est maintenant presque sûr qu'une intelligence artificielle le seconde dans ses fonctions. Et si c'est le cas, seule une destruction complète du réseau informationnel pourrait s'avérer efficace.
- Cela supposerait la destruction physique de tous les ordinateurs, de toutes les

télécommunications... Un retour à l'âge de pierre.

- Certains Dissidents affirment que c'est le seul moyen. Mais sont encore peu nombreux, et leurs actions terroristes restent trop localisées.
- Et vous, qu'en pensez-vous ?
- Que les autres dictatures, militaires ou totalitaires, ne valent pas mieux que la nôtre. Et c'est ce qui risquerait d'arriver si nous faisons comme elles... Les autres dictatures ont détruit les accès à l'information. Les peuples sont réduits à l'ignorance et à la soumission. Je pense que nous pourrions préserver notre niveau d'éducation et de civilisation. Il faudrait juste un changement politique.

Il y eut un silence assez long.

- Je ne veux pas te mentir, Serena. La Dissidence n'est pas exempte de tout péché ; elle connaît aussi la hiérarchie, la division, l'incertitude, le découragement. Nous ne sommes rien d'autre qu'une communauté de personnes qui n'arrivent plus à vivre comme des marionnettes.
- Vous savez que mon choix est déjà fait.
- Et c'est ce qui m'effraie. Je ne veux pas que tu te lances là-dedans sans savoir exactement ce que tu fais.
- Pensez-vous que je puisse supporter l'idée de regarder mon écran tous les matins, et d'accomplir une succession d'actes absurdes au nom de l'Autorité, quand j'ai aperçu le moyen de vivre autrement ?
- Je pense que tu auras d'autres ordres qui te paraîtront peut-être aussi absurdes.
- Rien ne pourrait m'empêcher de prendre ce risque.
- Soit, dit Léandri au bout d'un long moment. Soit. Je te dirai donc tout ce que je sais. Et commençons par le plus local : Olga est le chef de cette communauté.

Serena ne marqua pas de surprise particulière.

- Quelles sont les prérogatives d'un chef à ce niveau ?
- Elle reçoit des Ordres, de manière irrégulière, de portée générale, sur les orientations souhaitées. L'Autorité se sert le plus souvent des petites îles comme creusets d'expériences psychologiques ou sociologiques, parfois comme cages dorées, ou comme parcours

d'exercices.

- Que voulez-vous dire ?
- Que les chefs des villes ont dû passer par là dans leur jeunesse.

Serena resta rêveuse un moment.

- Gautier est-il au courant ? demanda-t-elle avec un sourire.
- Non, la famille ne doit pas être au courant. C'est l'un des piliers du système : l'opacité absolue.
- Pourquoi êtes-vous ici ?
- Je pense qu'ils me suspectent, mais qu'ils n'ont jamais eu de preuve tangible. Ici, mon rayon d'action est extrêmement limité.
- Et moi ?
- Toi, tu es née ici. Tu fais partie de ce qu'ils appellent la « population neutre ».
- L'armée des pions...
- Oui. Le jeu d'échecs est une bonne métaphore.

L'esprit de Serena s'était éveillé à des questions rapides, fusantes, qui l'assaillaient.

- Et Melchior ?
- Melchior et ses sœurs sont un cas particulier. Je pense qu'on les a assignés à résidence ici pour les surveiller de plus près. : leur mère faisait partie de la Dissidence.
- L'avez-vous connue ?
- Oui, nous étions en bons termes. C'était une espionne, une femme de terrain, extrêmement engagée. Elle a été effacée, à la suite d'une opération particulièrement dangereuse.
- Effacée, répéta Serena.
- Détruite, éliminée.
- Pensez-vous que ses enfants puissent l'ignorer ?

Léandri réfléchit avant de répondre.

- Albe est paranoïaque, elle doit avoir été témoin de certaines choses. Je ne me prononcerais pas au sujet de sa petite sœur. Quant à Melchior... Il semble intelligent et j'ai du mal à penser qu'il puisse être dupe de la situation.
- Pensez-vous qu'il partage les idéaux de sa mère ?

- C'est possible, Serena. Tout porte même à le croire ; sa réserve, sa froideur, sa maîtrise de ce qu'il dit. Mais, et c'est là ta première leçon, ne lui fais pas confiance.

Serena, comme si elle avait besoin de solitude pour digérer l'énorme masse de ses découvertes, prit congé un peu plus tôt que d'ordinaire. Elle sortit avec un sourire lointain, en promettant à Léandri d'être prudente et de ne pas noter par écrit toutes les questions qui lui viendraient.

Léandri la regarda s'éloigner, et resta plusieurs minutes derrière la porte close, à profiter de l'atmosphère subtile de sa présence et de son départ.

L'amour qu'il éprouvait pour elle grandissait au même rythme que la mort en lui. « Que lui ai-je donc légué ? » se demanda-t-il en revenant vers son écran.

Cette nuit là, il fit une commande spéciale de médicaments, et espéra qu'on les lui fournirait vite, très vite – avant qu'il soit trop tard.

Ce fut Serena qui vint à lui et non lui qui vint à elle. Elle le surprit alors que sa stratégie n'était pas encore totalement arrêtée ; elle le surprit chez lui, là où il était peut-être encore vulnérable.

Elle était très belle, d'une beauté qui impressionnait Melchior par son calme et sa pérennité. Ce n'était pas la beauté volatile d'Hannah, liée à ses mouvements, à son désir, à son rapport au monde. C'était une beauté de statue, liée à l'être et non au paraître, à une essence plutôt qu'à un état.

Serena avançait, grande, souple, vêtue de noir, le regard profond. Il sut dès qu'il la vit qu'elle n'userait d'aucun artifice mondain et en conçut une certaine excitation et un certain malaise.

Elle s'arrêta à quelques pas de lui, sur la première terrasse, et le fixa un peu plus longtemps qu'il n'eut fallu avant de parler.

- Vous ne me serrez pas la main ? demanda Melchior.
- Non. Je ne compte pas avoir avec vous des relations de ce type.

Il sourit, surpris, un peu décontenancé. Hannah aurait pu dire la même phrase, avec des œillades grivoises ; Mais Serena avait prononcé ses mots avec rigueur.

- Que voulez-vous dire ? demanda-t-il, en espérant lui renvoyer son malaise.

Elle le regarda avec un sincère étonnement et il regretta le ton de sa question.

- Rien de plus que ce que j'ai dit. Je n'aime pas l'usage qui veut que les étrangers ne se parlent que par devinettes et ne se répondent que par de nouvelles questions.

Melchior murmura : « Excusez-moi. », et elle sourit avant de reprendre.

- J'ai envie de vous connaître, dit-elle. Je suis venue pour vérifier qu'il en était de même pour vous.
- Vérifier ? commença-t-il... Votre usage de ce mot semble in....
- Avez-vous envie de me connaître ? le coupa-t-elle.
- Oui, dit-il.

Quelque chose en elle se détendit imperceptiblement.

- Alors je vous attends chez moi demain soir.
- Pour dîner ? demanda-t-il .
- Non. Pas pour dîner. Pour parler. Je ne suis pas une excellente cuisinière.

Melchior se permit un petit rire, qui sonna faux.

- Alors, à demain ? dit-il.. Je ne vous serre pas la main.

Elle ne répondit pas à son allusion et hésita un instant avant de lui demander :

- Comment va Brug ?

« Elle teste ma sincérité », se dit-il.

- Il s'ennuie et il boit, les deux choses sans modération.

Serena eut l'air triste, à cette évocation, puis elle se reprit et le regarda en souriant avant de partir.

Melchior regagna sa chambre et s'y enferma. Il ne tenterait pas de se dissimuler à lui-même qu'il avait été médiocre, autant dans sa maîtrise de la conversation que dans l'entreprise de la séduire.

Il tourna un moment en rond dans sa chambre, avant de donner un bref et violent coup de poing sur son lit. Le choc le calma. Puis il creusa, sous l'émotion superficielle, pour retrouver ses facultés analytiques.

Cette femme lui plaisait. Elle lui plaisait dangereusement, elle l'impressionnait, le laissait stupide comme un collégien. Il fallait impérativement qu'il se reprenne avant demain soir. Il fallait impérativement qu'il maîtrise ses paroles, ses gestes, qu'il prenne du recul par rapport à ce qu'elle faisait. Même s'il tombait amoureux d'elle, ce qui était plus que probable, il ne devait en aucun cas perdre de vue ses priorités : cette femme était une inconnue à laquelle il devait donc révéler le moins de choses possible. Cette femme était une source d'informations, en particulier sur Léandri, qu'il devait utiliser à son maximum.

Il tenta de se représenter la soirée du lendemain. Très vite, la décision s'imposa : il ne pouvait risquer de perdre le contrôle, il ne pouvait donc pas la laisser garder l'initiative. Elle risquerait de le surprendre, de le charmer, il risquerait de succomber à l'envoûtement. Non. Il fallait qu'il prenne l'initiative, qu'il la surprenne, qu'il inverse les rôles. Il fallait qu'ils fassent l'amour très vite, le plus tôt possible, sur son initiative, et ensuite seulement ils parleraient.

Ordre Civil

Section Renseignements

Rapport en date du 24.05

L'activité de la Dissidence depuis le mois d'avril semble s'être stabilisée. Le nombre de pertes enregistrées est de 18 fg, ce qui représente un retour à la normale ? Après l'opération du nettoyage des espions, menée avec succès tout au long de l'année dernière, la fuite des espions vers la branche guerrière a été massive.

Ce retour au calme semble marquer le début d'un nouveau chapitre dans la lutte. Ainsi que le Bureau l'a défini, la priorité est d'éliminer les espions de notre sol, soit par effacement, soit par incitation au départ.

Il est en effet urgent de reprendre le contrôle du tissu social en profondeur. Une fois les Dissidents regroupés, et sevrés de l'information qu'ils revendent, il faudra définir un nouveau plan d'action. Pour le moment, le nettoyage doit être poursuivi. Les espions identifiés doivent être effacés immédiatement, et de manière prioritaire. Des possibilités d'évasion doivent être laissées pour les indécis ou les non-identifiés.

Aucune action navale ne sera mise en œuvre dans les quatre prochains mois à l'encontre des sous-marins de « sauvetage ». La trajectoire de ces évasions, selon les informations livrées par l'effacé n° 3546574, est...

Suivait alors une liste de lieux et de dates, que Melchior lut exhaustivement. Il savait que ce message n'était pas fortuit, et lorsqu'il découvrit dans la liste le nom-même de la baie où ils se trouvaient, et la date du sauvetage prévue dans moins de cinq semaines, il ne fut même pas surpris.

Ce n'était ni plus ni moins que la possibilité de s'évader qui lui était offerte, mais *pourquoi ?*

Melchior s'allongea sur le lit et se frotta les yeux. Puis il les ferma et tenta de se concentrer.

Ce soir, il verrait Serena, il la dominerait et lui extorquerait des informations. Cette question était réglée et il ne comprenait pas l'insistance de son esprit à produire des fantasmes perturbateurs à ce sujet. Il y avait en effet beaucoup plus important.

Depuis son arrivée, les textes qu'il recevait étaient orientés dans le même sens : on l'informait. On lui faisait comprendre dans quel monde il vivait, avec quelles règles il lui fallait jouer . Jusqu'à

maintenant, où on lui proposait de s'évader.

Il avait envisagé que la Dissidence fût à l'origine de ces messages : connaissant son existence par le biais de sa mère, ils l'auraient d'abord préparé à la réflexion avant de lui permettre de faire un choix. C'était parfaitement envisageable. Ils n'avaient pas voulu être plus explicites pour laisser planer le doute, pour ne compromettre personne. Cela se tenait.

Mais le plus probable était quand même que l'Autorité elle-même lui ait fourni ces informations, et jusqu'à la possibilité de la trahir. Comment s'assurer plus efficacement de sa future loyauté ? Melchior en savait trop, de par le destin de sa mère, pour faire partie de la population neutre. Il devait choisir son camp, et l'Autorité lui faisait une offre. Que risquait-il en la refusant ?

Ce sous-marin était-il réel ? L'Autorité ne viendrait-elle pas à effacer de toutes façons tous ceux qui viendraient à s'évader ? Ce soi-disant rapport n'avait-il pas été écrit à sa seule intention ?

Puis, d'un revers de l'esprit, il balaya ces fausses questions, et il n'en resta qu'une, scintillante, simple, opératoire : voulait-il s'évader ?

Si tel était le cas, nul doute qu'il fût prêt à risquer le tout pour le tout pour le tenter. Si tel n'était pas le cas, la question ne se posait plus de savoir qui le lui proposait.

Un grand calme l'envahit alors. Il pensa à sa mère, liquidée dans le noir, ayant gâché sa vie sans le moindre résultat. Le calvaire qu'elle avait gravi était-il chargé de sens ? Ou bien n'était-ce qu'une immolation absurde sur l'autel de l'inadaptation à son milieu ?

Epuisée par ces réflexions, Melchior s'assoupit. Et rêva d'une étreinte violente avec Serena.

Serena se trouvait dans cet état d'expectative exaltée qui caractérise certaines attentes capitales. Elle ne savait rien de Melchior, ni de ce qu'ils vivraient ce soir, mais elle sentait, au-delà de toute raison, qu'elle venait de franchir la frontière au-delà de laquelle elle était libre. Tout était irrémédiablement derrière elle, les Ordres, Brug, cette maison, cette île immobile. Melchior n'était peut-être que le Passeur, que le symbole d'un monde entièrement contenu dans le présent, et dont les lendemains ne seraient plus jamais identiques.

Lorsqu'il arriva, à pas lents, à l'heure où le chant des insectes émergeait du silence, elle apprécia sa chemise blanche, son parfum, le grain de sa peau. Il était soudain plus réel que tout le reste du monde ; plus réel même que n'avait été Brug, avec qui elle avait l'impression d'avoir vécu une sorte de rêve.

Elle l'accueillit dans le jardin, et Melchior en voyant son expression à la fois grave et exaltée, se demanda fugitivement s'il parviendrait à la contrôler.

Ils restèrent presque silencieux jusqu'à ce qu'elle l'ait emmené dans le salon. Son silence, son absence de manières sociales, le déroutaient. Il s'était imaginé brusquant les simagrées d'une femme mal à l'aise. Mais elle n'était nullement mal à l'aise. Au contraire, elle irradiait une sorte de puissance. Ses yeux reflétaient une assurance qui n'était pas due à sa beauté, mais à autre chose.

- Vous êtes un peu dérouté ? demanda-t-elle.

Il sourit, en partie en se moquant de lui-même. Oui, il était dérouté. Comment avait-il pu imaginer prendre le contrôle sur une femme aussi libre, qui imposait si calmement une parole nue ?

- Oui, décida-t-il d'admettre. Je ne suis pas habitué aux femmes telles que vous. Je ne sais jamais comment répondre à vos questions.

Elle sourit à son tour, d'un étrange sourire sérieux.

- Vous n'avez pas l'habitude d'être sincère, dit-elle. Vous vous contrôlez toujours. Avec moi, vous n'y êtes pas obligé.

- Serais-je sincère en vous disant que vous m'impressionnez et que j'ai envie de faire l'amour avec vous ?

Elle le fixa sans fausse pudeur, sans surprise, sans animosité. Juste avec cette étonnante sincérité.

- Je ne sais pas si vous avez vraiment envie de moi en cet instant, ou si vous souhaitez juste... changer de scène, passer un rôle que vous connaissez mieux.

- Suis-je si transparent ?
- Pour cela, oui. Voulez-vous boire un peu de vin ?

Melchior avait capitulé.

- Oui, dit-il d'une voix qu'il ne se connaissait pas.
- Vous savez, je suis au courant pour votre mère, dit-elle en servant deux verres d'un vin ambré.

Melchior la regardait, si sibylline, et songea que ce vin était sans doute un philtre ou un poison.

- Ma mère était dissidente, s'entendit-il dire. Elle a été effacée lorsque j'avais 14 ans. Mes sœurs et moi avons été déplacés très souvent depuis.
- Vous vous en tenez à la version officielle.
- Non, dans la version officielle, je ne parle pas du tout de ma mère. Mais dites-moi, quelle autre version voulez-vous entendre ?
- Je me fiche de la dissidence de votre mère. C'est de la vôtre, celle des vivants, que je voudrais vous entendre parler.

Melchior but une gorgée réconfortante de vin et se passa la main sur les yeux.

- Même si vous me plaisez énormément, je ne prendrai pas le risque de jouer à ce jeu de la vérité avec une parfaite inconnue.
- Vous avez raison, dit-elle. Excusez-moi, c'est vrai, vous n'avez aucune garantie de ma discrétion...

Elle avait l'air las, comme si ces précautions, ces méfiances, l'accablaient.

- Je veux tellement sortir de ce type de rapports, se justifia-t-elle, que j'en oublie toutes les règles de la bienséance. Je vous entraîne ici et je vous fais parler de sujets mortels. Et en plus, dit-elle en souriant, je vous en veux de vous taire.
- Vous m'en voulez ?
- Oui, dit-elle en riant.

Il se sentait séduit, incapable de résister, et paradoxalement hyper conscient du danger qu'elle représentait.

- Faut-il accepter de risquer sa vie pour passer la nuit avec vous ?

La question plut à Serena.

- Peut-être. Il n'y a plus que les choses pour lesquelles on risque sa vie qui m'intéressent.
- Risquez-vous la vôtre ?
- Oui, répondit-elle simplement. Je m'apprête à entrer en Dissidence.

Son aveu laissa Melchior sans voix.

- Pourquoi me dites-vous cela ? finit-il par dire.
- Pour que vous me fassiez confiance. Parce que j'en ai assez de jouer la comédie. Et parce que je pense, peut-être à tort, que vous ne me trahirez pas.

Melchior but une nouvelle gorgée de vin.

- Ma sœur aînée est paranoïaque. Si elle nous voyait, elle penserait probablement que vous êtes un membre de l'Autorité, que vous me séduisez pour mieux m'abattre. Et elle me conseillerait assurément de prendre mes jambes à mon cou.

Serena eut un petit rire triste.

- Savez-vous qui est le chef de cette île ?

Les yeux de Melchior s'écarquillèrent mais Serena ne parut pas le remarquer. Elle but une autre gorgée de vin et éclata de rire.

- C'est tellement grotesque ! dit-elle.. C'est Olga !

Melchior eut une bouffée de chaleur et eut besoin de quelques secondes pour reprendre ses esprits.

- Comment le savez-vous ?
- Léandri fait partie de la Dissidence. Il est mourant, vous savez, je ne trahis qu'un secret éphémère

Tout s'emboîta et s'éclairait dans l'esprit de Melchior. Il connaissait cette sensation, celle de la lumière qui se fait. Et il ne douta plus de ce qu'elle disait. Seule la vérité pouvait avoir un tel pouvoir éclairant.

- Est-ce que je vous impressionne toujours ? demanda-t-elle d'un air soudain lascif.
- Plus que jamais, dit-il avec une pointe d'admiration.
- Est-ce que vous me faites confiance ?
- Oui.
- Est-ce que vous avez toujours envie de moi ?

Il ne répondit pas, mais se pencha sur elle. Tandis qu'ils s'embrassaient et se déshabillaient, dans les

vapeurs ambrées du vin, Melchior, avant de perdre conscience, songea que cette femme qu'il allait perdre le hanterait jusqu'à la mort.

Olga, comme chaque matin, s'éveilla entre trois et quatre heures du matin. Elle ne pouvait se souvenir, depuis l'enfance, d'aucune nuit de sommeil, et enviait chaque nuit le lourd sommeil de son mari. L'habitude insomniacque de vivre une partie de sa vie dans le silence, l'obscurité et le secret, solitaire, avait sans doute joué un rôle dans l'accession d'Olga au pouvoir. Cela facilitait tellement les choses, de pouvoir scinder sa personne en même temps que sa journée. La nuit était l'espace sans témoin, l'espace irréel où l'on pouvait rêver ou manipuler la réalité. Le jour, elle n'avait presque pas l'impression de mentir en jouant la simple épouse et la simple voisine. Ses propres décisions de la nuit, dont elle se souvenait avec distance, comme d'un rêve, arrivaient même parfois à la surprendre, à la réjouir, à l'attrister. Comme les autres.

Ce matin, elle se sentait acculée et prit la précaution de jeter un œil dans la chambre de ses enfants. Se déplaçant comme une ombre impondérable, elle vit Klara, qui grinçait des dents et s'agitait, le visage mouillé, dans son sommeil. A ses pieds, en position fœtale, Nils dormait également. Ses yeux étaient extraordinairement mobiles sous ses paupières. « *Phase de sommeil paradoxal* », pensa-t-elle. Puis elle alla se faire du café, et s'enferma dans son bureau. Elle ne décidait de rien avant de boire le café chaud et amer qui la rendait à elle-même.

Tout allait de travers, trop de choses échappaient à son contrôle. Elle se sentait rattrapée par le cours de choses, trop puissant pour qu'elle le domine, trop rapide pour qu'elle l'anticipe. Elle n'avait qu'à le suivre en se fiant à son intuition – il fallait prendre des décisions rapides, audacieuses, claires, elle n'avait pas le temps de peser ses réflexions.

Tout allait à vau l'eau, à commencer par sa famille. Gautier était particulièrement morose depuis que Melchior et sa sœur ne venaient plus à la Villa. Nils se refusait toujours à se montrer raisonnable et ignorait ses Ordres. Quant à Klara, elle se répandait en larmes et se complaisait dans son ridicule chagrin d'amour et dans son amitié malsaine avec Albe.

Ensuite, il y avait tous ces changements à gérer. Elle était soulagée que Melchior se soit éloigné, qu'il fréquente Serena. Cela l'occupait et le tenait à l'écart. Elle était de plus en plus persuadée qu'il n'était pas dissident, et qu'il cherchait au contraire à se faire oublier. Quant à

Brug, il était de plus en plus instable, buvait trop et se compromettait. Elle l'avait toujours particulièrement surveillé, et il lui paraissait maintenant urgent de l'empêcher de faire des vagues. La jeune Hannah ne le stabilisait pas assez.

Le vieux Léandri avait fait une demande de médicaments puissants pour retarder la fin. Olga roula toutes ces informations dans sa tête puis se mit à rédiger, compulsivement, ses Ordres.

Elle composa à l'intention d'Albe un message terrifiant, lui insinuant que Klara était un agent de l'Autorité. Elle espérait briser pour de bon les rapports que sa fille entretenait avec cette folle.

Elle refusa ses médicaments à Léandri, en songeant que sa mort la débarrasserait au moins d'un problème supplémentaire. Il n'avait jamais rien fait qui puisse corroborer ses suspicions, mais elle préférait faire table nette.

Puis il lui vint une idée. C'était le moment de les réunir tous, de les observer en chair et en os. Elle avait besoin de savoir à quoi s'en tenir. Et puis cela divertirait Gautier.

Elle rédigea ses convocations, et choisit la sœur de Serena comme hôtesse. Les instructions étaient laconiques.

Melchior et Serena reçurent tous deux l'ordre de s'afficher ensemble. Cela mettrait peut-être un terme aux fantasmes de Klara. Albe fut dispensée de sa présence. Hannah fut priée de se vêtir de façon discrète (ce vieux Gautier était suffisamment émoustillé comme ça) et de laisser Brug seul. Le maître de maison, lui, reçut l'ordre de proposer de l'alcool à Brug de manière insistante. Quant à Brug, comme ultime test, il reçut l'ordre de venir tout habillé de rouge, de ne pas boire d'alcool et de faire le service de table. Olga supposait qu'il serait incapable d'obéir aux trois points.

Il fallait le pousser dans ses retranchements, pour voir de quelle étoffe il était fait. Et s'il était aussi têtu que Nils... et bien, il paierait pour les deux. Et cela ferait un exemple. Brug effacé, le calme reviendrait dans l'île. A qui demanderait-elle de faire le sale travail ? Elle verrait cela plus tard.

Un rapide coup d'œil à sa pendule lui indiqua qu'il était l'heure de refaire un somme avant l'aube. Elle fit disparaître toute trace de son passage, et verrouilla son ordinateur.

Quand elle retourna se coucher, Gautier se retourna en grognant.

Hannah frappa à la porte de Melchior quelques minutes avant l'heure de partir. Il fut surpris par sa tenue classique, qui ne lui ressemblait pas.

- Comment vas-tu, petite sœur ?

Comme à son habitude, elle fit le tour de sa chambre, en fouillant dans ses objets d'un air distrait.

- Ni bien ni mal, répondit-elle.

- Ton amant commence à te lasser ?

Elle rit.

- Brug ? C'est un bon amant, si c'est ce que tu veux savoir.

Melchior enregistra l'information tout en notant la perfidie latente de sa remarque.

- Non, je ne parlais pas de ça. Je ne fais pas de complexe à l'idée de passer après lui.

- Tu as raison, dit-elle d'un air absent. C'est un désespéré.

- A ce point ?

- Oui. Encore un. C'est à croire que je les attire.

- Et toi ? Comment se passe ton idylle ?

- Très bien, dit sobrement Melchior.

- A ce point ? demanda-t-elle en souriant.

- Oui, dit Melchior.

Hannah sembla retrouver un peu d'entrain à la perspective de le passer à la question.

- Où en êtes-vous ?

Melchior soupira, mais ne tenta pas de se dérober.

- Nous n'avons pas parlé mariage, si c'est ce que tu veux savoir.

- Oh. Est-ce que tu lui as dit que tu l'aimais ?

- Non, dit Melchior.

- Mais tu l'aimes ?

- Je ne sais pas, dit Melchior. Quels sont les signes ?

- Est-ce que l'idée de la perdre t'angoisse ?

- Oui, répondit-il après un temps.

- Est-ce que tu penses que ta vie pourrait continuer sans elle ?

- Il le faudra bien, dit-il spontanément.

Sa réponse fit rire Hannah.

- Pourquoi ? Tu comptes t'en débarrasser ?

- Non, mais tu sais comme moi que rien ne dure toujours.

- C'est vrai, dit-elle en soupirant. Si tu veux mon avis, tu l'aimes. Dans la faible mesure de tes moyens.

- Mais encore ?

- Tu es un égoïste, Melchior. Comme moi. Tu n'attacheras jamais le sens de ta vie à un autre être. C'est ce que j'appelle une capacité d'amour limitée.

Melchior fixait son nœud de cravate. Il réfléchit un instant.

- Tu es trop intelligente pour une femme.

Hannah se regarda dans le miroir derrière son frère et fit une moue contrariée.

- On m'a priée de ne pas me vêtir de façon provocante.

Melchior sourit en pensant à Olga.

- Si la provocation était affaire de vêtements, ça se saurait, dit-il.

Hannah lui tapota sur l'épaule.

- Serena va nous attendre, dit-elle. Je te promets que je ne sortirai pas les griffes.

Melchior sourit, et ils sortirent ensemble, conscients tous les deux de la complicité particulière qui les liait.

Brug arriva en compagnie de son père, vêtu d'une chemise pourpre et d'un pantalon noir. Il venait d'agonir son père de récriminations, et le vieil homme, patient mais las, se faisait une joie de sortir quelques heures.

Brug sacrifia à ses coutumes mondaines, virevoltant autour des groupes de convives en leur proposant à boire et à manger avec un excès de zèle particulier. Serena, au bras de Melchior, l'observait du coin de l'œil, échangeant des propos anodins avec sa sœur et son beau-frère. Hannah avait été accaparée dès son arrivée par les attentions de Gautier, qui paraissait démesurément heureux de cette réunion. Olga resta un peu auprès de sa fille, qui, malgré des efforts pathétiques de vêtement et de maquillage, arborait une mine défaite. Puis elle s'adonna elle aussi à ses mondanités exubérantes, se réjouissant haut et fort de cette atmosphère festive qui lui avait tant manqué ces derniers mois. Nils, dès qu'il la vit s'éloigner de sa sœur, vint auprès d'elle, et ils restèrent presque toute la soirée seuls, silencieux et réprobateurs.

Le père de Brug vint parler avec Serena, dès qu'il en eut l'occasion. Elle manifesta un certain plaisir à le voir, ce qui ne fit que renforcer l'amertume qu'il éprouvait à l'égard de leur séparation.

- Comment allez-vous, Serena ? lui demanda-t-il d'un air concerné.
- Etonnamment bien, répondit-elle en souriant. J'aimais sincèrement votre fils, vous savez. Je ne pensais pas me remettre de sa décision.

Le vieil homme hocha la tête, d'un mouvement amer.

- Vous avez toujours été la plus forte, Serena... Brug est si agité, si inconstant... Je m'inquiète pour lui.
- Moi aussi, dit-elle, en suivant des yeux son ancien amant.

Il les remarqua, et demanda quelque chose à leurs hôtes. Quelques instants plus tard, un tango déchirant retentit, et, fier de son effet, il vint inviter Serena.

- Je ne pense pas être incorrect envers Melchior en t'invitant à danser ?

Serena hésita un instant, puis elle confia son sac à Melchior, qui, avec une expression sarcastique, leur donnait une bénédiction.

Ils retrouvèrent en une fraction de seconde la complicité des corps et des mouvements.

Serena savait que Brug en était plus troublé qu'il ne voulait le montrer. Ils avaient à peine conscience des regards portés sur eux, et se laissaient aller à un sentiment de reconnaissance, de nostalgie et d'inéluctable.

- Tu n'as jamais eu d'égale pour danser, dit Brug.

Serena tourna la tête, comme l'exigeait leurs pas, et ne répondit pas.

- Tu voulais me parler ? demanda-t-elle.

- Je voulais me saouler de souvenirs. On m'a interdit de boire.

Serena tressaillit.

- On te teste, Brug, fais attention à toi.

- Je suis fatigué de faire attention à tout. Tu es heureuse avec Melchior ?

- Je vais partir, Brug.

- Tu as reçu des Ordres ?

- Non.

Brug se sentait submergé par une sorte d'angoisse.

- Ne me laisse pas avec eux, articula-t-il.

- Je ne voulais pas te laisser. C'est toi qui es parti. Brug, la danse va bientôt finir, il faut que je sache... Si je pars, veux-tu partir avec moi ?

Brug avait accéléré la cadence et dansait avec fièvre. Il imagina en un flash la cale humide, la diarrhée avant les combats, les compagnons de lutte au visage terne, les mauvais repas collectifs, l'enlèvement...

- Je ne suis pas un héros, dit-il. Je suis un foutu nihiliste, tu te souviens ?

Serena n'eut pas le temps de répondre car ils se figeaient tous deux dans le dernier accord.

Elle échangea un bref regard avec lui, puis elle rejoignit Melchior.

- La première fois que je t'ai vue, lui dit-il, tu dansais avec lui sur le même morceau.

Elle répondit à peine, son attention obnubilée par Brug chez lequel elle sentait une mauvaise force à l'œuvre.

Elle ne fut pas surprise quand il fit tinter son couteau sur son verre.

- Regardez-moi bien, mes amis. Je me verse un grand verre d'eau-de-vie pour porter un toast.

Serena regarda Olga, dont les pupilles tout à coup étrécies dardaient une sentence de mort.

- Je bois à cette petite communauté si joyeusement réunie.

Il avala son verre cul-sec et s'en resservit un immédiatement.

- Je bois à notre beau pays qui a fait de nous des êtres raffinés et délicats, sensibles à la beauté des choses et épris de liberté.

Il avala le deuxième verre avec un peu plus de difficulté, mais sa main resta ferme pour renouveler son geste.

- Je bois à la santé de Melchior, qui hérite de tout ce que j'aimais. Et... (il but et se resservit une dernière fois) je bois à cette eau-de-vie, qui me rendra ivre mort, et moins ivre que mort.

Il s'assit sur le premier siège, le regard troublé, parmi le froid jeté dans l'assistance. Puis, peu à peu, les bruits des couverts, des conversations et des objets qu'on déplace vint couvrir le silence. Tout le monde savait pourtant que la soirée touchait à sa fin.

Melchior dut insister pour raccompagner Serena, qui demeura silencieuse et pensive durant tout le trajet. Il ne lui demanda pas à quoi elle pensait, mais son silence aggrava encore l'exaspération qu'il ressentait. Brug était là entre eux comme s'il était présent ; Melchior avait encore le poil hérissé de tant de fatuité et de bêtise ; son toast théâtral l'avait empli d'une sainte colère, et l'idée que Serena pût penser à lui, se soucier de lui, ou pire encore, lui conserver de l'amour, le mettait hors de lui.

Il guettait chez elle les signes d'un retour à la normale, mais elle semblait aveugle et sourde, et franchissait machinalement les pas qui les ramenaient chez elle. Melchior avait envie de se répandre en griefs et en quolibets, mais il savait qu'elle ne le tolérerait pas, et il rongait son frein, doublement agacé par sa jalousie et par la conscience impuissante qu'il en avait. Cette femme, qui parvenait à le mettre, lui, dans cet état ridicule, il avait le devoir de s'en détacher. Mais le désir qu'il avait d'elle était obsédant, le souvenir qu'il avait de son corps étaient assoiffé, et l'idée-même de la laisser passer la nuit seule, de la laisser ne fût-ce que rêver à ce pantin sans courage, le révoltait trop.

Arrivée devant la grille, Serena fit un effort pour le regarder.

- Je ne suis pas d'une compagnie très agréable, observa-t-elle. Il vaut mieux que je dorme seule.

Melchior avait senti ce coup venir, mais cela ne réduisit en rien la blessure.

- Le silence ne me dérange pas, au contraire.

Serena le fixa, et une ombre d'ironie passa dans son regard, pour s'évanouir aussitôt.

- Comme tu voudras.

Elle se dirigea vers la fontaine et se déchaussa. Assise sur le rebord, les pieds dans l'eau, elle respirait sombrement les effluves entêtants du jasmin.

Melchior se sentait humilié et indigné. Il se haïssait pour cette intrusion dans une solitude où il n'avait aucun droit ; il se méprisait de faire ainsi l'aumône d'une attention qui lui échappait, mais il haïssait et méprisait Brug, bien plus encore, et désirait faire plier Serena à son désir, coûte que coûte.

Alors, après plusieurs minutes de silence, il prit la parole sans réfléchir, et sur immédiatement qu'il commettait une erreur, sans pouvoir la prévenir.

- Je connais le lieu et la date d'une opération de sauvetage.

Ce fut miraculeux – en un instant, Serena était revenue en elle-même, elle le regardait bouche bée, elle buvait ses paroles, elle avait oublié Brug et demeurait suspendue à son savoir, admirative, respectueuse, religieuse même.

Melchior savoura cette victoire qui allait lui coûter cher. Il regarda avidement sa proie, fascinée par l'appât qu'il lui tendait. Il la regarda piaffer d'impatience, et il prit le temps de penser à la manière dont il lui ferait l'amour tout à l'heure.

- Qu'est-ce que tu as dit ? finit-elle par demander.

Le silence avait changé de camp et Melchior fit semblant de chercher ses mots, d'hésiter, afin de prolonger le supplice.

- Je ne sais pas si je fais bien de t'en parler. Depuis tout à l'heure, je retourne les arguments sans parvenir à trancher. Il se peut que cette information soit un cadeau empoisonné.

- Comment l'as-tu obtenue ? murmura-t-elle.

- Par hasard.

Il n'en dirait pas plus et elle n'oserait pas poser de question. Il fit le tour du bassin, ramassa une brindille, taquina le gros poisson argenté qui dormait au fond de l'eau. Elle suivait chacun de ses mouvements avec fébrilité.

Il la regarda, puis s'approcha d'elle et l'embrassa. A quoi était due la passion de ce baiser ? se demanda-t-il.

- Je sais que tu partiras si je te montre le chemin.
- Pars avec moi, dit-elle.

Et ses yeux étaient si brillants, si avides, qu'il eut presque l'impression qu'elle l'aimait.

- Je n'ai pas pris ma décision, dit-il.
- Est-ce pour bientôt ? demanda-t-elle.
- Deux semaines, répondit-il. Je te ferai savoir où, il est plus prudent que tu ne le saches qu'au dernier moment.

Elle leva les yeux vers les arbres, avec un étrange sourire aux lèvres. Il dégrafa sa robe du bout des doigts, lentement, et elle lui répondit avec empressement. Brug aurait tout aussi bien pu ne jamais avoir existé ; Melchior venait d'acheter la passion de Serena pour quinze longs jours, et il se sentait en cet instant plus puissant qu'en aucun autre moment de son existence.

Notice d'information aux candidats à un poste au sein de l'Autorité

La compromission, sous sa forme la plus ultime, reste le meilleur moyen de s'assurer la loyauté des futurs dirigeants. Un homme qui n'est pas compromis reste libre, et c'est cette liberté qu'il faut briser en amont pour éviter les futures trahisons.

C'est pourquoi nous avons conservé au cours des décennies la tradition selon laquelle la prise de pouvoir doit se faire dans le sang – dans un baptême du sang la plupart du temps.

Les vieux idéaux démocratiques avaient consacré une prise de pouvoir non-violente, contre laquelle nous devons nous ériger. Dans notre société opaque, seul un acte opaque et violent comme le meurtre peut élire, et préparer, un homme, pour l'exercice du pouvoir.

Par cet acte qui répugne à tout être civilisé, le candidat renonce à sa vie antérieure, à sa moralité enfantine, à son illusion d'œuvrer pour le bien. Il s'avoue la véritable dimension de sa soif de pouvoir, il en embrasse du regard toutes les conséquences. Il crée entre lui et ses proches une barrière de secret que le temps et l'expérience ne feront qu'épaissir. En somme, le rituel initiatique du meurtre élimine les candidats trop humains, trop faibles, trop lâches, trop ancrés dans leur passé, trop idéalistes. Ce rituel est un filtre qui ne laisse passer que les individus déterminés à commander, et c'est cette vertu, et elle seule, que nous cherchons à éprouver.

Une fois le meurtre perpétré, de la manière qui lui siéra le mieux, le candidat ne sera aucunement intronisé dans un quelconque cénacle. Le rideau ne se lèvera pas davantage, et l'Autorité qui pèse sur lui le surveillera d'encore plus près. Il fera parvenir à l'adresse indiquée ci-dessous un rapport circonstancié, et recevra différents codes et clés permettant de prendre en charge la communauté dont il a assassiné le chef.

Il ne sera aucunement assisté dans cette prise en charge, et devra gérer son adaptation tout seul. C'est la raison pour laquelle nous laissons les candidats retenus, pour une période probatoire, dans une communauté de moindre importance.

Toute atmosphère de révolte, toute vague, tout dysfonctionnement dans la communauté lui seront directement imputables. Il répondra personnellement de toute menace à l'encontre de l'ordre social. Sa responsabilité engage bien entendu sa personne physique ainsi que celle de tous les membres de sa communauté.

Concernant les Ordres que le futur dirigeant recevra, il lui appartiendra de les respecter aussi scrupuleusement que lorsqu'il faisait partie de la population neutre. L'Autorité se réserve à tout moment le droit d'utiliser le dirigeant, de le déplacer, et de l'effacer.

Toute personne ayant eu connaissance de cette notice d'information et n'ayant pas accompli le rituel dans un délai d'un mois sera effacée.

Léandri ne se nourrissait presque plus et respirait avec difficulté. Serena le visitait tous les jours, environ deux heures, sans faillir. Elle apprenait à mourir en le regardant sombrer. Puis elle se donnait à Melchior avec une fougue de plus en plus violente et silencieuse.

- Je suis déjà entré dans ma mort, dit Léandri. C'est drôle, je sens qu'elle est la seule force à l'œuvre en moi.

Serena ne reculait jamais devant la vérité, et il lui était reconnaissant de lui offrir la possibilité d'un réel échange dans ces moments.

- Lors de tous les événements très importants de ma vie, dit-elle, j'ai senti une sorte de dédoublement. Une partie donnait du sens à ce qui se passait, et se sentait presque étrangère. L'autre partie survivait, et s'étonnait de ce que la vie continue à être aussi banale, aussi familière, dans ces moments-là.

- Qu'essaies-tu de me dire ?

- Excusez-moi, je ne m'exprime peut-être pas très clairement. Mais j'ai toujours pensé que la mort était sans doute beaucoup plus banale et familière que ce qu'on croit.

- Sans doute. Est-ce que tu me plains ?

- Je ne sais pas, dit-elle en souriant. Je plains votre douleur, je plains votre solitude.

- Je n'ai pas l'impression d'être seul, Serena. Tu es là.

Elle lui serra la main.

- Je ne me plains pas de ma mort, continua-t-il. Je meurs libre, caché de mes ennemis, je meurs avec une jeune femme que j'aime à mes côtés. Mais je me plains de ma vie.

- Qu'auriez-vous voulu changer ?

- Toutes ces années passées à espionner, tapi dans l'ombre, seul sur ma toile. J'échangerais trente ans de cette vie là contre cinq ans de lutte active.

Serena sourit.

- Si vous n'aviez pas été là, tapi dans l'ombre, que serais-je devenue ?

Elle avait touché la seule corde qui pouvait le reconforter, alors elle continua, à la fois sincère et consciente du bien qu'elle lui faisait.

- Si j'avais dû grandir sans votre présence discrète, si je ne vous avais pas eu comme ami, qu'aurais-je fait de ma vie ? Vous m'avez sauvée, Léandri, vous avez donné un sens à

ma vie. Je vais m'enfuir grâce à vous, je vais lutter grâce à vous.

- Tu vas mourir grâce à moi...
- Je mourrai de toutes façons. Aujourd'hui c'est votre tour, mais dans quelques mois, dans quelques années, qu'importe ? ce sera le mien. Alors, pourquoi regretter pour vous ces cinq années de lutte active, si vous ne les jugez pas assez bonnes pour moi ?

Léandri voulut rire mais il toussa. Serena ne s'habituaît pas au raclement profond, horrible, qui déchirait sa pauvre poitrine. Elle songea que lorsqu'il mourrait, son cancer allait mourir aussi, ainsi que sa souffrance. C'était une consolation.

- Tu discuteras le bout de gras jusqu'à la fin, dit-il, quand il fut remis.
- - Jusqu'à la fin, dit-elle en souriant.
- Quand dois-tu partir ?
- Dans dix jours.
- Je t'attendrai, alors. Je tiendrai jusque là.

Serena eut soudain les yeux humides, et elle s'excusa en les essuyant.

- Pourquoi t'excuses-tu ? demanda-t-il. Tes larmes sont si précieuses...
- Je pleurerais de la même façon si je devais vous laisser en bonne santé... Je n'ai pas enveï de vous quitter, dit-elle.
- Moi non plus, dit-il. Mais nous partons tous les deux, et dans des chemins opposés.

Il demeura un instant pensif, et Serena se demanda s'il éprouvait une douleur particulière à cet instant. Elle attendit, patiemment.

- Parle-moi de Melchior, dit-il au bout d'un long moment.
- Je pense qu'il ne partira pas avec moi.
- Est-il sympathisant ?

Serena réfléchit.

- Il noie le poisson lorsque j'essaye de lui en parler. Je crois... je crois qu'il ne s'agit pas de lâcheté, il s'agit d'autre chose.
- Tu es sûre qu'il ne te tend pas de piège ?
- Oui.

Le vieil homme hocha la tête.

- Tu tournes autour du pot, Serena... Et nous n'avons plus de temps pour cela.

Elle sourit et se reprit.

- Sa réaction quand je lui ai parlé d'Olga... Son intérêt pour toutes ces choses, sa retenue... J'arrive presque à croire qu'il penche de l'autre côté.
- Du côté de l'Autorité ?
- C'est un homme très ambitieux. Et comment aurait-il eu toutes ces informations ?
- Quelle déception cela aurait été pour sa mère... Qu'est-ce qui te fait dire que tu ne cours aucun danger ?
- Je peux me tromper, mais... Je crois qu'il est amoureux de moi. Je crois que ce sentiment lui fait peur, je crois que je le gêne.
- Et ?
- Si je rejoins la Dissidence, il n'aura plus de témoin. Il sera débarrassé du trouble où je le jette. C'est pour cela qu'il me laissera partir.
- Je n'ai pas à te juger Serena... Mais fais-tu tout cela uniquement par intérêt ?

Serena rougit.

- Je ne pensais pas vous parler de ces choses. Mais... j'éprouve quelque chose de bizarre pour lui. Quelque chose d'intense, de physique. Je n'arrive pas à me l'expliquer.
- La sainte et le bourreau, commenta Léandri. Ce sont là des considérations qui me dépassent un peu, mais je t'en prie, pardonne mon indiscrétion. Le fait que je sois mourant ne me donne pas tous les droits...

Serena lui fit un baiser sur le front.

- Je vous pardonne, dit-elle en souriant. Je vous pardonne de m'avoir fait rougir.

Léandri eut une nouvelle quinte de toux, plus épuisante que la précédente. Quand il s'en remit, il congédia gentiment Serena, en prétextant qu'il voulait faire un somme. En vérité, c'était parce qu'il savait qu'elle était déjà en retard, et que pour rien au monde elle ne le lui aurait dit.

Olga se sentait pâteuse en ce petit matin livide. Elle venait de se résoudre à l'effacement de Brug, et, bizarrement, alors que sa tête lui disait que c'était la solution à toutes les tensions, son cœur lui susurrait qu'elle faisait fausse route.

Léandri en était à ses derniers jours ; Melchior et Serena étaient trop occupés à consommer leur désir ; les autres avaient toujours été neutres. Les deux seuls troubles venaient de Nils et de Brug, et Olga, parce qu'elle aimait trop le premier, n'éprouvait aucune pitié pour le second.

Elle avait bu une quantité importante de café, mais la clarté dans son esprit se faisait aussi lentement que l'aube qui luttait péniblement au dehors. Effacer Brug, mais comment ? Cela faisait si longtemps qu'elle n'avait pas organisé d'effacement.

Qui se chargerait de la besogne ? Cette petite garce d'Hannah ? Non. Olga ne l'aimait guère, mais ce n'était pas une affaire de femmes. Non. Hans ? Melchior ?

Elle retourna l'idée dans tous les sens. Melchior était jaloux de Brug, cela crevait les yeux. Et puis cela lui servirait d'avertissement. Cela éprouverait son obéissance – après tout, sa mère avait été dissidente et on n'est jamais trop méfiant.

Un peu apaisée, comme après la résolution d'un problème mathématique particulièrement ardu, elle rédigea son Ordre pour Melchior.

Dans deux nuits, vers 23h30, vous vous rendrez chez Brug. Il sera seul dans la maison, vous ne rencontrerez pas son père. Vous le tuerez, de la manière qui vous siéra le mieux. Puis vous transporterez son corps au bord de la falaise et vous le jetterez à la mer. Vous effacerez toute trace de votre passage et toute trace de lutte. Votre propre effacement en cas de désobéissance serait immédiat.

Un peu grisée par son pouvoir, dont elle ne se rappelait plus l'étendue, elle retourna se coucher. Dans le couloir, elle fut surprise par la silhouette menaçante de Nils, adossé à une colonne.

Elle lâcha un cri de frayeur et il éclata de rire.

- Pour la dernière fois, Nils, ne me mets pas à bout, dit-elle d'un ton glacial.

Leurs regards bleus d'acier, un instant, se croisèrent. Puis ils désertèrent le couloir comme on rentre en coulisse.

Le lendemain matin, Melchior prit connaissance de son nouvel Ordre, et ne put réprimer un rire nerveux.

Deux messages, deux menaces de mort, deux meurtres, en deux jours. Le destin avait donc décidé de faire de lui un assassin patenté ?

Il eut un frisson et s'arrêta de rire. Etait-ce le destin, vraiment ? Non, il était trop honnête pour jouer la victime. Il ne tomberait pas dans cet écueil, il assumerait ses actes.

C'était lui, et personne d'autre, qui choisissait d'obéir. C'était lui qui avait toujours été trop zélé et qui s'était fait distinguer pour ces basses œuvres. C'était lui qui avait joué au plus fin, lui qui était seul responsable de tout ceci. Et pire encore, puisqu'il devait aller jusqu'au fond des choses, n'en était-il pas satisfait ?

Enfin, la monotonie se rompait, enfin une voie se dessinait, un escalier s'ouvrait qu'il pouvait gravir. Qui le mènerait toujours plus haut, qui le ferait accéder à toujours plus de connaissances... Il serait prudent. Il serait intelligent. Il tuerait sans scrupule et sans remords.

Brug serait probablement aviné, et Melchior pensait pouvoir le dominer au corps à corps, mais c'était bruyant et dangereux. Quelle arme utiliser ? Le couteau était la plus simple, mais cela ferait du sang. Il en emmènerait un, néanmoins. D'ailleurs, il en porterait dorénavant toujours un sur lui... Il se concentra, en tentant d'imaginer la scène. Brug affalé dans le bureau de son père, la carafe de whisky à moitié vide devant lui. Il y aurait sûrement un objet contondant, un presse-papier, une statue. Mais cela demandait de l'expérience, et Melchior s'imagina empêtré dans des détails pratiques imprévus. C'était trop dangereux.

Alors il lui vint une idée. Il se leva, sortit en sifflotant de sa chambre, et se dirigea vers l'armoire à pharmacie où il entreposait les neuroleptiques d'Albe. Il en prit trois boîtes, les glissa dans sa poche, et referma l'armoire, très calmement.

- Tu es malade ?

C'était Hannah, ébouriffée, à peine vêtue d'une chemise blanche, les pieds nus.

- Veux-tu un rapport médical complet ? demanda Melchior en feignant d'être piqué. C'est un problème d'origine digestive, si ça t'intéresse.

Hannah bailla et soupira.

- Ca va, Melchior, rentre les griffes.
- La curiosité est un vilain défaut, petite sœur.

Tandis qu'elle s'étirait, il songea qu'il faudrait à l'avenir la tenir à distance. Elle était trop fine et trop curieuse, elle le connaissait trop bien pour continuer à vivre sous son toit. Il ne pourrait désormais habiter qu'avec des personnes d'une intelligence inférieure.

- Où en es-tu avec Brug ?
- Je pense que j'en ai fini.
- Vous avez rompu ?
- Pas officiellement...
- Très bien, dit Melchior. Je m'en réjouis. Je n'ai jamais aimé ce garçon.

Hannah allait répondre, mais elle se ravisa. Quelque chose lui déplaisait chez son frère ce matin, mais elle ne savait pas quoi.

Elle le regarda un moment, pour essayer de définir l'origine du malaise.

- Cette Serena ne te vaut rien, Melchior. Tu es bizarre ces derniers jours.

Melchior sourit artificiellement et prit congé. Hannah descendit l'escalier en songeant qu'il avait réussi à la mettre de très mauvaise humeur.

Les jours avaient passé et l'échéance approchait. Melchior ne s'était pas décidé à communiquer à Serena l'ensemble des informations : cela se passerait un mardi soir ; Serena prendrait une barque et naviguerait vers le large. Le sauvetage aurait lieu vers 23h, non loin d'un récif que Melchior lui communiquerait. Elle était prête.

Mais en ce dimanche, il y avait une dernière chose qui lui restait à faire. Une chose qui lui pesait, mais à laquelle elle tenait, une dernière visite à son ancien amant.

Elle refit le chemin familier, en bordure de mer, parmi les lauriers roses et les bougainvillées, ses pas assourdis par les aiguilles de pin. Ce même chemin qu'elle avait pris tant de fois le cœur léger pour se rendre chez Brug. Elle arriva en début de soirée en espérant qu'il ne serait pas encore ivre.

La porte était ouverte, et elle fut surprise de ne pas rencontrer le père de Brug, qui s'absentait rarement. Mais elle ne fut soulagée, car cela lui faciliterait la tâche.

Brug, assis dans le fauteuil de la bibliothèque, semblait l'attendre. Elle vit tout de suite qu'il avait beaucoup bu, à son regard alenti et errant.

-Serena, dit-il d'un air las. Ce n'est quand même pas toi qui as été chargée de ça ?

Serena fronça les sourcils et s'assit sur le bureau à côté de lui.

- Qu'est-ce que tu racontes ?

Il l'observa, puis éclata de rire.

- Excuse-moi, je suis un peu nerveux. De toutes façons, ce ne peut être qu'une visite d'adieu.

- C'en est une.

- Ah Serena... Dans mes rêves, tu revenais pour me dire que rien ne s'était passé, que tout cela n'était qu'un cauchemar, que nous avions la vie devant nous.

- Nous l'avons. Mais pas ici.

Il essaya d'être sérieux, et sincère, un instant.

- Donc tu t'en vas pour de bon.

- Oui. Après demain soir.

- C'ets mieux comme ça.

Serena se leva, soupira. Le défaitisme de Brug était exaspérant, insupportable, c'était une

force d'inertie qu'il opposait de tout son corps, de tout son esprit, au salut.

- Réveille-toi Brug. Arrête un peu ton numéro désabusé et résigné. C'est absurde, c'est ridicule, c'est malsain. Il suffirait d'une si petite parcelle de volonté de vivre, je ne peux pas croire qu'il ne t'en reste plus aucune.

Brug l'observait, comme si elle était en train de gesticuler derrière une vitre.

- Tu gesticules derrière une vitre ! cria-t-il ? Je ne t'entends pas !

Serena avait envie de lui passer un savon, de le gifler, mais elle savait par expérience que cela les conduirait dans la direction opposée à celle où elle voulait le mener.

Elle se servit un verre de whisky, le but cul sec, et posa son verre sur le bureau.

- D'accord, dit-elle. J'arrête de te faire la leçon. J'arrête de te secouer comme un sale gosse qui n'a pas fait ses devoirs. Je ne m'énerve pas.

Brug la regardait, les yeux brillants, fasciné. Elle n'abandonnait jamais.

- Serena, dit-il à part lui, comme pour le simple plaisir de prononcer son nom.
- Je te demande de sauver ta peau, et ce qui te reste d'âme. Tu hais l'Autorité autant que moi.
- Ma peau n'est plus sauvable. Je suis un cadavre ambulante. Rends-toi à l'évidence... Le vieux Léandri aura trois fois le temps de m'enterrer.
- Et ton âme ?
- Je n'ai pas d'âme. Je n'en ai jamais eu. Je ne crois pas à tes idéaux, à ta lutte, à ton avenir. Je ne crois pas à ton sens.

Serena commençait à comprendre qu'elle allait échouer, et elle se mit à pleurer silencieusement, sans que sa voix s'en trouve altérée.

- En quoi crois-tu alors ?
- J'ai cru en nous, dit-il en la regardant tristement.
- Je t'aime encore, murmura-t-elle.

Il avait un sourire triste, un air fragile, qu'elle lui avait rarement vus. Comme s'il acceptait finalement la mise à nu, sans fard et sans costume de scène.

- Mais je n'y crois plus, dit-il d'une voix qui se raffermissait.

Serena ne voulait pas laisser échapper cet instant, elle voulait espérer qu'il y avait une

brèche.

- Je suis vide, reprit-il. Je suis exsangue. Je n'ai plus rien à donner à qui que ce soit.

Serena pleurait toujours. Elle mit sa main sur celle de Brug, qui ne réagit pas.

- Je suis si fatigué de moi-même, murmura-t-il.

Elle se précipita vers lui et le prit dans ses bras, l'embrassa, le serra, comme si elle avait le pouvoir de lui insuffler son élan vital. Mais ses mains restaient molles, ses bras ballants, sa bouche fermée. Il n'y avait plus de désir en lui.

- Laisse-moi Serena.

- Je t'aime encore, répéta-t-elle.

- Je sais. Mais ton amour ne suffit pas.

Elle eut un sanglot violent, puis accepta de s'écarter de lui, comme à contrecœur.

- Si tu changes d'avis, je pars mardi soir, à 22h00, de la baie du Galion. Je t'attendrai jusqu'à la dernière minute.

- Je n'y serai pas.

Elle se passa la main sur les yeux.

- Pars, maintenant, dit-il doucement.

Elle hocha la tête, incapable de proférer un mot. Tandis qu'elle rejoignait la porte, il la rappela.

- Merci pour tout, dit-il.

Elle esquissa un sourire.

- Et pardonne-moi si tu peux, ajouta-t-il.

Il la regarda sortir, défaite, et se sentit soulagé. C'était la dernière fois qu'il détruisait tout ce qu'elle tenait de construire. La dernière fois qu'il la faisait pleurer, et qu'il se haïssait encore un peu plus de ce qu'il lui faisait subir. Maintenant elle était libre. Il ne l'entraînerait plus dans sa chute.

Il se servait un autre verre de whisky lorsqu'il entendit un bruit dans l'entrée. Était-ce elle qui revenait ?

Melchior apparut, tiré à quatre épingles, sur le seuil. Brug sentit une vague d'animosité monter en lui.

- Je viens d'avoir la visite de l'ange, maintenant voici le démon, déclara-t-il.
- Un démon subalterne, précisa Melchior. Un exécuteur de tâches.

Brug se sentait dédoublé. Une partie de lui-même se révoltait à l'idée de la mort, et l'autre, plus puissante, l'appelait et la désirait.

- Je trouve particulièrement déplaisant de mourir de votre main, Melchior. Je pourrais refuser de jouer le jeu. Je pourrais me battre, je pourrais vous tuer qui sait ? Vous n'êtes pas un homme d'action, vous ne devez pas être beaucoup plus fort que moi.
- Et après ?
- Après ? J'aurais au moins eu le plaisir de vous éliminer avant d'y passer moi-même. Notre haine est cordiale et réciproque, comme vous pouvez le constater.
- Que voulait Serena ?

Brug observa son interlocuteur, et hésita avant de porter son coup.

- Me dire qu'elle m'aimait encore.

Melchior essaya de maîtriser son expression mais la fureur qui passa dans ses yeux n'échappa pas à Brug, qui se mit à rire.

- Et puis ? continua Melchior.
- Me demander de fuir avec elle.
- C'est exactement là où je voulais en venir, dit Melchior en souriant. C'est moi qui lui ai donné les informations. Mais il lui en manque une, sans laquelle elle ne pourra pas s'en aller.

Brug ne se sentait pas surpris par ce chantage. Melchior lui faisait horreur depuis le début.

- Vous êtes un reptile, dit-il en souriant courtoisement. Je comprends que Serena ne parvienne pas à s'attacher à vous.

Melchior sortit assez nerveusement de sa poche les ampoules de neuroleptiques.

- Vous boirez bien un verre à ma santé ? demanda-t-il.

Brug était maintenant obnubilé par le visage de son assassin. Toutes ses affaires étaient réglées ; il ne lui restait plus qu'une seule chose à accomplir.

Il fallait qu'il meure avec un panache suffisant pour que Melchior se sente petit jusqu'à la

fin de ses jours.

- Mais très volontiers... J'apprécierais d'ailleurs que vous trinquiez avec moi, dit-il en lui cherchant un verre. Je sais que vous avez horreur du cristal, mais vous ferez une exception pour moi ce soir. Whisky ? Cognac ?
- Cognac, répondit Melchior en versant posément le contenu des ampoules dans le verre de Brug.
- C'est un millésime, importé d'Austrie. Mon père a toujours eu un faible pour les grands crus. ..

Le bruit des liquides versés dans le cristal semblait remplir l'espace.

- Vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que j'ajoute une larme de whisky ? demanda Brug lorsque Melchior eut fini de vider les ampoules.
- Au contraire, dit Melchior d'une voix blanche. Le mélange est excellent.

Brug but une petite gorgée, et fit semblant de le déguster en le gardant en bouche puis il l'avala.

- Beaucoup de corps. Un goût assez lourd, légèrement fruité. Je m'attendais à plus d'amertume.

Il en reprit une gorgée, comme pour continuer son étude.

- Vous êtes pâle, Melchior... Vous devez avoir chaud, dans votre costume.

Melchior, en effet, sentait la sueur perler à son front. Non pas tant parce qu'il était en train de tuer un homme, mais parce que cet homme, qu'il avait toujours tenu pour un lâche, était en train de lui donner une leçon de dignité.

- Finissons-en, dit-il entre ses dents.

Brug avala encore une gorgée.

- Je ne vous croyais pas à ce point inélégant, Melchior. Vous me tuez comme un lâche, sans vous salir les mains, en achetant mon consentement par le chantage, puis vous voulez écourter ma dégustation ? Un peu de cran, voyons. Prenez une chaise et attendez poliment la fin de la scène.

Brug fit tinter son verre contre celui de Melchior.

- Ca ne vous dérange pas si je mets un peu de musique ? J'ai toujours aimé faire l'amour

en musique, et je ne sais pourquoi, j'ai toujours associé la petite mort et la grande.

Il alla mettre la musique tandis que Melchior se reprenait. Dans quelques minutes, tout serait fini, songeait-il. Il n'y aurait plus qu'un corps à transporter jusqu'à la falaise.

- Un tango ? dit-il en levant la tête.

- Chut, dit Brug en avalant une autre gorgée et en fermant les yeux.

Il écouta la progression lente de la musique jusqu'à une rupture du rythme, puis il rouvrit les yeux .

- Le tango est l'essence du tragique. L'essence de l'amour. Rien ne conviendrait mieux.

Il but cette fois une assez grande quantité du breuvage, et esquissa quelques pas de danse, son verre à la main, dans le salon. Ses mouvements gardaient une certaine élégance, à travers l'effet, qui commençait à être visible, des neuroleptiques. Il dut s'asseoir, et fit un effort manifeste pour parler.

- Sans cavalière, la vie ne vaut pas la peine d'être dansée, dit-il avec légèreté. Elle va vous manquer autant qu'à moi, mais... vous savez la différence entre nous deux ?

Melchior soupira.

- Non, dit-il. Mais vous allez me la dire avant de finir votre verre.

- La différence entre nous deux, c'est que Serena ne m'aurait jamais quitté.

Il sourit, et tout en fixant Melchior dont le regard avait du mal à ne pas fuir, puis il vida son verre, vite, pour avoir le dernier mot.

La nuit qui s'était écoulée avait été comme un long cauchemar réaliste, dont Melchior n'eut l'impression de s'éveiller que lorsqu'il rentra chez lui, très tard, et qu'il s'allongea sur son lit.

Là, ses sentiments refluent, comme une marée qui descend, découvrant l'étendue de ses décisions. Il fallait évacuer tout – la jalousie, la hargne, la honte, l'horreur, le dégoût, la peur. Il fallait revoir le film des événements pour les analyser froidement.

Après tout, et bien que ça ait été l'une des pires nuits de son existence, il avait réussi. Son plan avait fonctionné à la perfection. Brug n'avait pas opposé de résistance. Il n'avait pas eu à se salir les mains. Il était maintenant effacé. Demain, tout le monde recevrait l'Ordre de ne plus parler de lui.

Melchior pensa à Olga, qui avait rédigé son Ordre de mort dans le confort de son bureau. Il ne la blâmait pas – s'il avait pu faire comme elle, il l'aurait fait. Mais cette pensée le reconforterait au moment de la tuer.

Un sentiment désagréable l'envahit à la pensée de ce second meurtre. Il n'était pas un tueur, c'était certain. Il n'avait pris aucun plaisir à faire ce qu'il avait fait, et il fallait en tirer les conclusions nécessaires : à chaque fois que cela serait possible, il déléguerait cette besogne. Il n'aurait pas même connaissance des détails – c'étaient les détails qui étaient les plus sordides – il serait à son tour dans le confort d'un bureau, et il serait aussi facile d'effacer quelqu'un que de renverser un roi sur un échiquier. Cela serait intellectuel, déréalisé. Il n'en souffrirait pas. C'était cela-même qui définissait les chefs : ils étaient capables de prendre des décisions rationnelles sans s'encombrer de sentiments.

La pensée de Serena était là, toute proche, cherchant à affleurer à sa conscience. Mais elle ne serait bientôt plus un problème – un simple souvenir, un vague regret. Il avait décidé de ne pas se fragiliser encore en la revoyant avant son départ. Il avait laissé un mot sous sa porte, pour lui indiquer à quel point elle devait se rendre. Peut-être irait-il subrepticement assister à son départ. Mais il ne la reverrait pas.

Il pensa à Olga, il essaya de l'imaginer dans son intimité. Il serait difficile de l'approcher. Des images de sa maison, des membres de sa famille, repassaient dans son esprit.

Et tandis qu'il s'endormait, fixé sur l'espoir de trouver une solution propre, il se cristallisa

sur l'image étrange et dérangeante de Nils.

Le lendemain, lorsque Melchior arriva à la Villa, il ne savait pas encore exactement quelle attitude il adopterait.

Olga n'était pas présente ; Gautier, Nils et Klara demeuraient, silencieux, sur la terrasse. Dès qu'elle l'aperçut, Klara disparut dans la maison. Nils, le regard mauvais, ne bougea pas d'un pouce. Gautier, surpris, embarrassé, mais au fond content de le voir, l'accueillit de manière un peu bourrue.

- Je venais prendre de vos nouvelles, dit Melchior d'un air entendu.
- C'est à vous qu'il faudrait poser la question, dit Gautier. Comment va Serena ?

Melchior comprit immédiatement que Gautier brûlait de parler de Brug sans oser le nommer, et décida de rentrer dans son jeu.

- Elle est très affectée, inventa-t-il. Mais elle regarde vers l'avenir, et non vers le passé.

Gautier hocha la tête.

- Certains événements nous rappellent un peu abruptement à notre condition, dit-il.
- Et nous exhortent à la prudence, renchérit Melchior.
- Tout à fait, dit Gautier.
- J'espère que je ne vous dérange pas trop, et que ma visite, après tout ce temps, n'importunera pas Klara.

Gautier soupira et haussa les épaules.

- Vous connaissez les femmes, dit-il. Elles sont très sensibles.
- Mais j'avais besoin d'un peu de compagnie, ce matin. Nos discussions me manquent un peu, ajouta modestement Melchior en baissant les yeux.

Gautier se départit franchement de sa défiance et tapa paternellement sur l'épaule de Melchior.

- Le temps arrange bien des choses, mon garçon. Il faut laisser le temps au temps. Vous prendrez un café ? Olga en a préparé des litres ce matin.
- Volontiers, dit-il.

Gautier se retira quelques minutes, et Melchior saisit l'occasion qu'il attendait.

- Nils, chuchota-t-il en s'approchant du jeune homme. Il faut absolument que je vous parle en privé.

Le garçon leva les yeux, intrigué mais méfiant. Melchior admira le jeu d'expressions qui remplaçaient chez lui le langage.

- Je n'ai pas le temps de vous expliquer maintenant, mais accompagnez-moi tout à l'heure. C'est une question de vie ou de mort.

Il ne put savoir si l'hameçon avait pris, car Gautier arriva, bonhomme, avec trois tasses fumantes.

- Je t'en ai fait un aussi, Nils.

Le jeune homme le remercia du regard et prit la tasse. Melchior était de plus en plus convaincu qu'il était au courant du double jeu d'Olga, et que c'était là la raison de son silence.

- Vous direz à votre femme que son café est excellent, dit Melchior.

- Ah, plaisanta Gautier, le café est son péché mignon, son talon d'Achille !

Nils eut un rictus moqueur, qui n'échappa pas à Melchior.

La conversation tourna autour de la politique internationale, du danger de guerre en terres boréales, de la difficulté de se procurer de bons médecins, de la maladie de Léandri. Puis Melchior prit congé, excédé mais jovial, et Gautier ne remarqua pas le pas silencieux de Nils qui emboîtait celui de Melchior.

Dès qu'ils furent hors de vue, Nils s'arrêta. Melchior l'imita, et jaugea un instant le personnage. Puis il récita la tirade qu'il avait apprise par cœur.

- Je sais que c'est votre mère qui dirige cette communauté. Et je sais également qu'elle a décidé de faire place nette.

La tension de Nils était perceptible, mais Melchior aurait juré qu'il ne s'était pas trompé. Le jeune homme était surpris que Melchior détienne cette information, mais il n'était pas surpris par son contenu. Cela l'encouragea à continuer, avec plus de naturel.

- Pour être tout à fait franc, j'ai reçu l'Ordre de vous tuer.

Nils tressaillit et se mit à tripoter compulsivement la boucle de sa ceinture. La rage qui se lisait en lui était très prometteuse.

- Je suis révolté par cet acte contre-nature, poursuivit-il. Je ne veux pas risquer ma vie,

mais je refuse de prêter mon bras à cet infanticide.

Nils était blême, et ses yeux oscillaient entre la colère et l'amertume.

- Comprenez-moi, ni vous ni moi ne serons en sécurité tant qu'elle sera en vie. Ce que je vous propose, c'est de vous épargner, et de vous laisser laver votre linge sale... en famille.

Nils avait baissé la tête, et la releva longtemps pour regarder Melchior.

- Je n'ai rien d'autre à vous dire, improvisa Melchior. Mais le temps presse. J'ai reçu l'Ordre de vous effacer avant la fin de la semaine, et de jeter votre cadavre du haut de la falaise.

Ce détail sordide agit comme un déclic. Nils s'inclina courtoisement, et se frappa la poitrine avec son poing, en signe de remerciement. Ses yeux humides exprimaient une détermination glaçante.

Tandis qu'il s'éloignait, Melchior se félicita de ce trait de génie. Ce mensonge était d'une habileté incroyable. Son intelligence, une fois de plus, ne lui avait pas fait défaut.

Tout se dénoua le lendemain soir.

Serena n'emporta avec elle que très peu d'objets : quelques vêtements, quelques accessoires personnels, quelques photographies. Elle ouvrit la cage de ses oiseaux et laissa sa maison dans un désordre complet. Elle ne prit pas la peine de laver la vaisselle ni de faire son lit. Ce qui adviendrait dans ce lieu, dans cette île, après son départ, ne lui importait plus.

Elle sortit de chez elle vers 21 h, dans un état presque second. La douleur où l'avait plongée l'effacement de Brug, celle aussi de quitter un Léandri mourant, agissaient comme un moteur. Elle accomplissait les actions de son départ sans vraiment réaliser ce qui se passait, sans vraiment prendre la mesure de l'événement. Elle ne pensait à rien d'autre qu'à ce point sur la mer où elle renaîtrait peut-être de ses cendres. L'idée que le sauvetage pût être un leurre ne l'effleurait même pas.

Elle se dirigea machinalement vers la barque que Melchior avait préparée pour elle, sans regarder derrière elle, sans prudence particulière. Elle s'installa à bord, défit l'amarre, et commença à ramer.

Le récif de la Gorgone était un peu loin, et le clair de lune était par instants voilé par les nuages. Il fallait ramer, soutenir l'effort physique, lutter contre le courant, maintenir son cap. Cela occupait tout son esprit, étrangement vide de sentiments. Une sensation violente de liberté avait remplacé toutes les autres émotions. Plus rien ne comptait en dehors de ce point sur l'eau, de son cheminement vers ce point, de ses bras qui ramaient pour l'y conduire. Melchior, dans l'ombre d'un bosquet, d'où il pouvait observer la baie à l'aide de sa longue vue, se gorgea longuement de l'image de cette femme à l'expression butée et presque démente, qui ramait à une cadence extraordinairement rapide, et qui ne se retournait pas. Il était la proie de sentiments divers – la tristesse de la voir partir, la blessure d'amour-propre qu'elle n'ait même pas cherché à le revoir, la jalousie peut-être de la voir accomplir ce qu'il avait choisi de ne pas faire lui-même, et surtout la curiosité sur le sort qui lui était réservé. Allait-elle se faire tuer comme un animal fugitif ? Allait-elle attendre indéfiniment sur sa barque ? Allait-elle vraiment partir ? Il ne quitterait pas son poste d'observation avant de le savoir.

A quelques kilomètres de là, Nils s'approchait silencieusement du lit de ses parents.

- Maman ? chuchota-t-il.

Olga ouvrit les yeux immédiatement, incertaine de ce qu'elle entendait.

- Suis-moi, chuchota-t-il.

Olga, abasourdie, docile, se leva sans même prendre la peine d'enfiler ses sandales. Elle suivit Nils dans le couloir, dans l'escalier, dans le jardin, puis sur le sentier du littoral, sans dire un mot. Sa chemise de nuit la rendait plus semblable encore à une créature flottante obéissant à un magnétisme surnaturel. Nils marchait d'un pas rapide, et ne se retournait pas. Il savait que sa mère, pour entendre sa voix, ne reculerait devant rien.

Lorsqu'ils arrivèrent au bord de la falaise, un long frisson parcourut Olga, et elle eut le sentiment de s'éveiller d'un sommeil somnambulique.

- Pourquoi sommes-nous venus ici ?

Elle sentait quelque chose, mais n'avait pas encore saisi la mesure de la situation. Nils se demanda comment elle pouvait être si naïve alors qu'elle venait d'ordonner de le tuer.

- Pour être tranquilles, répondit-il. Pour parler.

Olga le regardait avec émerveillement, comme s'il parlait pour la première fois. Elle pleurait, peut-être. Son visage était dans la pénombre.

- Je suis tellement heureuse, dit-elle maladroitement. J'avais fini par me convaincre que cela n'arriverait plus.

- Tu vois, dit-il, tout arrive.

Elle semblait lutter contre une marée de souvenirs, qui allait rendre la conversation difficile. Il ne tenait pas à ce que cette scène dure longtemps ; mais il se sentait tout à coup désarmé par la silhouette fragile de sa mère, par ses pieds blessés par le chemin, par sa coiffure défaite, par ses yeux sans fard, par la candeur étrange de sa réaction.

Elle était un monstre, se répétait-il. Il devait l'abattre pour se sauver lui-même. Mais tous les mots de vengeance qu'il avait répétés mouraient sur ses lèvres.

- L'effacement de Brug... commença-t-il.

- Ne parlons pas de ça, je t'en supplie, dit-elle. Il n'y aura plus d'effacement, nous allons vivre en paix, comme autrefois...

Nils détourna la tête.

- Je ne sais pas comment je peux te pardonner tout le mal que tu as fait.

Olga s'avança vers lui, inexorablement. Vers lui qui se tenait au bord de la falaise.

- Je te pardonne pourtant, articula-t-il, et il étouffa un sanglot lorsque sa mère approcha assez près pour qu'il la pousse, d'un geste brutal.

Cela ne fit pas de bruit – à peine un cri assourdi par le ressac, et cela fut si rapide qu'il n'eut pas le temps de voir le visage d'Olga.

Il était seul, maintenant, au bord de la falaise.

Au même instant, une vaste forme noire émergeait de l'eau près de récif de la Gorgone, et un jeune homme souriant, pâle et mal rasé, tendait la main à Serena pour la hisser à bord.

Epilogue

L'île était particulièrement belle et parfumée depuis quelques jours. Le changement de saison, tout en douceur, était cependant perceptible.

Melchior s'était levé tôt et s'était acquitté, avec sa bonne humeur coutumière, de ses devoirs conjugaux et paternels : il avait préparé le petit déjeuner de Klara et avait levé la petite Olga, qui commençait à parler. Il avait également administré ses médicaments à Albe, qui ne quittait plus sa chambre depuis deux ans.

Il contemplait le jardin, et le bord de mer, avec une certaine satisfaction. Tout était calme et en bon ordre depuis de nombreux mois.

Sa sœur Hannah avait obéi sans rechigner à l'Ordre de s'installer chez Serena et d'y laisser le mobilier en l'état. Gautier, après une période de deuil réglementaire, avait repris des forces grâce à la compagnie retrouvée de son fils et au retour fréquent de Melchior à la Villa. Le mariage lui avait fait grand plaisir, car il se flattait d'en être le premier instigateur.

Melchior avait insisté pour que la petite porte le nom de sa grand-mère, ce qui avait beaucoup plus à tout le monde, excepté à Nils, qui l'avait gratifié d'une remarque sarcastique. Lui et Melchior n'avaient jamais reparlé de la disparition d'Olga.

Tandis qu'il buvait son café, Klara vint l'embrasser. Il lui rendit son regard énamouré tout en songeant qu'elle avait notablement empâté depuis sa grossesse. L'amour indéfectible qu'elle lui portait était parfois agaçant, mais elle le laissait tellement libre, et avait tant de respect pour sa solitude, qu'elle ne le dérangeait finalement pas beaucoup plus qu'un animal de compagnie.

Quand elle fut partie s'atteler à ses tâches domestiques, Melchior s'accorda le loisir de penser à Serena. Il regardait toujours si son nom se trouvait dans les rapports de rafles. Mais jusqu'à présent, il ne l'avait pas trouvé. Elle n'était plus qu'un souvenir un peu brûlant, dont il se servait à l'occasion pour stimuler son désir.

Lorsqu'il prévint sa femme qu'il s'enfermait pour travailler, elle lui rappela que Gautier et Nils devaient venir déjeuner. Frappé d'un léger ennui, Melchior alluma son ordinateur et consulta ses Ordres.

A leur lecture, une excitation familière s'empara de lui, et un sourire de triomphe se dessina involontairement sur ses lèvres – alors il sut, une fois pour toutes, qu'il ne s'était pas trompé sur ce qu'il était.

Il venait d'être promu à la tête d'une communauté urbaine de 12 000 âmes.